

8°R

71220

(1)

3  
10

**Lutte  
ouvrière'  
ou  
la  
"tendance  
prolé  
tarienne"**

**f. lourséiev**

cahiers rouges

série  
marx ou crève

32

Cahiers Rouges

Série  
Marx  
ou crève

lutte ouvrière"  
ou la  
tendance prolétarienne"



356  
Aic 24

OR  
1220  
(4)

FRANÇOIS MASPERO DL-15 9 1971.16650

1, place Paul-Painlevé - 5°  
PARIS

1971

## DANS LES LIVRES ROUGES

*Renaissance du bolchevisme en URSS (mémoires d'un bolchevik-léniniste)*

Ernest MANDEL : *Contrôle ouvrier, Conseils Ouvriers, Autogestion.*

Jacob MONETA : *La politique coloniale du P.C.F. (1921-1965)*

JEDERMAN : *La «bolchevisation» du P.C.F. (1923-1928)*

## DANS LES CAHIERS ROUGES

1. *Eléments de théorie économique marxiste*
2. *La médecine confisquée*
3. *De la bureaucratie*
4. K. MODZELEWSKY, J. KURON :  
*Lettre ouverte au Parti Ouvrier Polonais*
5. *L'intervention en Tchécoslovaquie, pourquoi ?*

### DEBATS DU PREMIER CONGRES DE LA LIGUE COMMUNISTE

*Construire le parti, construire l'Internationale :*

- 6-7. I - *Théorie et système d'organisation*
- 8-9. II - *De l'internationalisme à l'Internationale*
- 10-11. III - *Dialectique des secteurs d'intervention*

12. *Le deuxième souffle ? (Problèmes du mouvement étudiant.)*
13. *Pédagogie et crise de la bourgeoisie*
14. *Vietnam, Laos, Cambodge, un même combat*
15. *Proche Orient : de la résistance palestinienne à la révolution socialiste*

*Spécial : «Le complot trotskyste» en Tchécoslovaquie*

### NOUVELLE SERIE INTERNATIONALE

1. *URSS et pays de l'Est, socialisme ou capitalisme ?*
2. *Réformisme militaire et lutte armée en Amérique Latine*
3. *Pologne : le crépuscule des bureaucrates*

### CAHIERS DE LA QUATRIEME INTERNATIONALE

1. *La guerre d'Espagne 1936-1939 (témoignage d'un combattant trotskyste dans les Brigades Internationales.)*

### SERIE «CLASSIQUES»

1. *Léon Trotsky : La révolution permanente en Russie*
2. *Léon Trotsky : Nature de l'Etat Soviétique*
3. *Crosse en l'air ! (le mouvement ouvrier et l'armée 1900-1914)*
4. *Léon Trotsky : Classe ouvrière, parti et syndicat*
5. *L'agonie du capitalisme et les tâches de la IVème Internationale (Programme de transition 1938)*
6. *L'ennemi est dans notre pays (l'anti-militarisme révolutionnaire après 1918)*
7. *Léon Trotsky : Les leçons d'Octobre*
8. *Lénine et Trotsky sur la Commune de Paris*

### SERIE «MARX OU CREVE»

1. *Marxisme et petite bourgeoisie*
2. *Trotsky marxiste*
3. *«Lutte Ouvrière» et la révolution mondiale*

### HORS COLLECTION

*Pour lire «La révolte de la Mer Noire» : André Marty, révolutionnaire*

mai 68  
la  
« Pour nous unir, commençons par nous délimiter »

X...

Après 40 années de stalinisme, qui ont pesé sur tous les débats au sein du mouvement ouvrier ; à l'heure où le congrès d'unification du « nouveau » parti socialiste, et le dernier congrès du PSU ont donné l'exemple le plus repoussant de cliques luttant sans scrupules ni principes pour une direction, et de rassemblements d'intérêts qui n'ont rien à voir avec ceux du prolétariat ; les militants révolutionnaires doivent aujourd'hui renouer avec la vieille tradition du débat et de la polémique politique.

Loin de considérer la lutte d'idées comme du temps perdu ou comme un facteur de paralysie, ils doivent s'efforcer, sans démagogie ni injures, de débattre des problèmes de fond qui les opposent.

Après le texte de Denise Avenas (« Lutte Ouvrière et la Révolution Mondiale »), la brochure qui paraît aujourd'hui tentera de contribuer à la discussion qui s'est déjà engagée.

Le ton parfois un peu vif de la polémique ne doit pas choquer ; c'est au contraire une preuve de l'estime que nous portons aux camarades de Lutte Ouvrière.

F.L.

## DANS LES LIVRES NOUVEAUX

Remplacer de l'histoire et de la géographie par des romans  
de fiction  
Ernest MANDEL : Contre l'Europe, Contre l'Amérique, Contre l'Asie  
Joseph AIGNON : La Vie de Jésus-Christ (1961-1962)  
JEREMY BENTHAM : La Philosophie de l'Économie

## DANS LES LIVRES NOUVEAUX

Le premier livre de la collection est paru

Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru

Après 40 années de stagnation, qui ont fait de nous un  
peuple de second ordre, il faut que nous nous libérions  
de cette situation de « deuxième monde » par le développement  
de notre économie, par le développement de notre culture, par  
le développement de notre science, et de nos institutions.  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru

Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru

Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru  
Le premier livre de la collection est paru

## SERIE « MARKOU CHRYSE »

1. Markou Chryse
2. Markou Chryse
3. Markou Chryse

## NOUVEAU COLLECTION

Le premier livre de la collection est paru

# mai 68 la "tendance prolétarienne" et l'unité des révolutionnaires

## L'IMAGE QUE LUTTE OUVRIERE A D'ELLE-MEME

Il y a un an, un orateur de Lutte Ouvrière à la tribune de la Mutualité, déclarait avec la modestie qui caractérise cette organisation :

*« nous constituons une tendance qui, par sa pratique et sa politique, est une tendance prolétarienne. Et nous devons intervenir dans le mouvement gauchiste (sic), nous devons y militer pour y combattre les déformations petites-bourgeoises et pour y défendre la nécessité d'un travail effectif et prioritaire, en direction des entreprises, en direction de la classe ouvrière.*

*De ce point de vue nous nous refusons à faire une différence entre « bons gauchistes » et « mauvais gauchistes ». Nous pensons que toutes les tendances existantes, quelles que soient les différences qui existent entre leurs idées et leurs pratiques, partagent toutes fondamentalement les mêmes défauts, qui sont liés à leur composition sociale et à leur milieu de prédilection petit-bourgeois » (1).*

Cette citation offre sans doute l'expression la plus significative et la plus caricaturale du rôle que L.O. est persuadée de jouer dans l'extrême-gauche française ; à ce titre elle mérite bien qu'on s'attarde quelque peu à la commenter.

Pour L.O. l'extrême-gauche française n'est pas composée d'organisations qui sont l'expression de courants profonds dont les racines sont anciennes et l'extension internationale : anarchisme, maoïsme, trotskysme, etc... Ces organisations ne se définissent pas par leur pratique dans les luttes de masse ou vis-à-vis du PCF par exemple.

Non, pour L.O., tout est beaucoup plus simple :

— d'un côté il y a le « mouvement » (on dirait presque le « magma ») « gauchiste ». Il est corrompu par la pénétration des idées petites-bourgeoises, même si ses militants sont remplis d'intentions généreuses. Il est congénitalement incapable de comprendre « la nécessité d'un travail effectif et prioritaire en direction des entreprises ».

— de l'autre il y a la « tendance prolétarienne » (vous l'aviez deviné : il s'agit de Lutte Ouvrière).

Cette manière expéditive de voir les choses serait plaisante et sans conséquence, si elle n'avait pas des implications directes sur les rapports entre L.O. et les autres groupes, et sur la tactique de construction du parti révolutionnaire.

## LES CONSEQUENCES DE CETTE VISION DU MONDE SUR LA TACTIQUE DE CONSTRUCTION DU PARTI REVOLUTIONNAIRE APRES MAI 68

Cette séparation manichéenne entre le Bien et le Mal, le « mouvement gauchiste » petit-bourgeois et la « tendance prolétarienne », permet bien de comprendre les conceptions que L.O. défendait au lendemain de Mai 68 sur l'unité des révolutionnaires.

Elle proposait à cette époque l'unité sans rivage de tous les gauchistes sans exclusive, de tous ceux que le PCF traitait d'« aventuristes », de tous ceux qui voulaient la révolution rassemblés au sein d'un même parti...

La Ligue Communiste polémiqua contre ces conceptions : elle expliqua que Lénine aurait sans doute froncé les sourcils devant ce « parti » aux contours et à la consistance d'un bonhomme Michelin. Elle expliqua la nécessité d'une clarification politique dans l'extrême-gauche, notamment par une âpre bataille contre le courant spontanéiste. Elle tenta d'expliquer que les différents groupes en présence étaient porteurs de lignes politiques qui s'opposaient sur des questions de fond. Elle posa la question de la viabilité d'un tel « parti-arlequin ».

A tout cela, L.O. répondait par un bel optimisme :

*...nous sommes persuadés que (...) d'ici un an la quasi-totalité des gauchistes, du PSU aux pro-chinois, se retrouveront dans une organisation qui sera dans ce pays la force politique déterminante face à une social-démocratie décomposée et au PCF ... » (2).*

Mais, L.O. ajoutait tout de même :

*« Sans doute ne serait-ce pas pour nous « le » parti révolutionnaire de type bolchevique, dont nous pensons qu'il sera absolument nécessaire à une certaine étape de développement de la lutte.*

*Mais ce sera un parti formé de militants révolutionnaires, et un parti où nous pourrions défendre notre conception, comme les autres tendances y défendraient la leur. » (3)*

Cette jésuitique distinction entre « le » parti révolutionnaire et « un » parti « formé par des militants révolutionnaires » réussissait mal à cacher une sérieuse entorse aux principes léninistes en matière d'organisation. Mais L.O. ne semblait guère s'en émouvoir et cette polémique ressemblait fort à un dialogue de sourds.

Aujourd'hui, avec le recul du temps, cette proposition apparaît clairement pour ce qu'elle était : la tentative d'une opération politique conjoncturelle — étroitement tactique — visant non pas à créer un regroupement durable, mais à renforcer directement la fameuse tendance prolétarienne.

Le projet mis à nu est finalement d'une simplicité désarmante : Au lendemain de Mai 68, on a vu émerger dans les entreprises une frange de militants radicalisés, souvent critiques par rapport au PCF et à la direction de la CGT, très réceptifs aux idées révolutionnaires. Or à cette époque, L.O. est encore trop faible pour prétendre capitaliser directement une part importante de ces militants. Toutefois — malgré cette faiblesse — L.O. dispose à cette époque d'une implantation ouvrière sensiblement plus forte que celle des autres groupes.

De plus cette « floraison gauchiste » au sein des entreprises est aussi précieuse que fragile ; elle est peut-être éphémère : il faut agir vite !

Alors voici l'idée : on crée très vite un pôle de regroupement pour ces éléments radicalisés par Mai 68 ; on gonfle une baudruche, on la peint de couleurs très vives, et ... on attend la clientèle. Les clients arrivent (sur un malentendu : ils croient à la naissance d'un parti révolutionnaire) ; dès ce moment la tactique que prévoyait L.O. s'inspire manifestement des mœurs de l'araignée de nos campagnes : cachée dans un coin de cette large toile, L.O. n'aurait plus qu'à attendre la proie qui ne saurait lui échapper...

---

(2) L.O. No 46 p. 14

(3) L.O. No 29 p. 1

Toutes comparaisons mises à part, il est clair que L.O. entendait utiliser les forces et le prestige du « mouvement gauchiste » pour attirer des éléments prolétariens dans un « parti » aux contours indistincts. Ceci fait, elle entendait bien polariser autour d'elle les éléments les plus intéressants, qui dans ce fatras petit-bourgeois se tourneraient tout naturellement vers la « tendance prolétarienne ».

Les propositions de L.O. sur l'unité des révolutionnaires reposaient finalement sur deux données :

— 1.— une vision mythique de l'extrême-gauche, où (toute ligne politique mise à part) le prolétariat et la petite-bourgeoisie se livraient une guerre de tranchées par tendances interposées.

2.— la place spécifique qu'occupait réellement L.O. dans l'extrême-gauche au lendemain de mai 68 (en raison d'une implantation ouvrière plus ancienne et plus avancée que celle des autres groupes). Nous reviendrons sur cet aspect de la question.

Ce sont ces deux données qui fondaient essentiellement la tactique de Lutte Ouvrière et non une référence à l'orthodoxie léniniste... De ce point de vue, on peut même affirmer que pour mener à bien cette curieuse opération, Lutte Ouvrière avait intérêt à ce que ce regroupement soit le plus confus et le moins bolchévique possible, ce qui lui aurait permis d'attirer plus facilement à elle les éléments sains à l'intérieur de ce magma.

Ce projet a échoué : c'était quelque peu prévisible.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette tactique empirique et opportuniste d'un miroir aux alouettes que l'on baptise « parti » pour la circonstance. Mais ce n'est pas l'objet essentiel de cette brochure. Si nous avons choisi d'évoquer cet épisode de la vie de Lutte Ouvrière pour commencer, c'est qu'il nous paraissait particulièrement révélateur.

On se contente trop souvent d'ironiser sur l'idéologie unitariste que véhicule L.O. (« mettons-nous tous ensemble, parce que les ouvriers ne comprendraient pas que nous soyons divisés »). Mais il est plus important de voir ce qui fondait cette idéologie, surtout au moment où elle en a fait un véritable cheval de bataille. L'unité des révolutionnaires version L.O. reflète bien sûr une pression de l'« ouvrier-moyen-qui-ne-comprendrait-pas-que... » ; mais elle est aussi dictée par une vision particulière de soi-même et des autres groupes ; elle s'appuie également sur la place spécifique qu'occupait L.O. dans l'extrême-gauche au lendemain de mai 68. C'est sur ce point que nous allons insister à présent.

## LA PLACE PARTICULIERE DE LUTTE OUVRIERE DANS L'EXTREME-GAUCHE AU LENDEMAIN DE MAI 68.

Après la crise révolutionnaire de mai 68, Lutte Ouvrière, sans être l'organisation la plus importante ni la plus développée, avait néanmoins un poids particulier parmi les autres groupes d'extrême-gauche.

Les autres organisations ou mouvements (même celles qui — comme la JCR — se rattachaient par leur programme et leur histoire au mouvement ouvrier) avaient jusqu'alors organisé un nombre réduit de militants dans les entreprises. Elles restaient surtout implantées dans le milieu étudiant et la jeunesse scolarisée. Plusieurs d'entre elles avaient su comprendre le phénomène de radicalisation et de politisation qui traversait ces couches. Elles avaient pu animer, voire diriger, des luttes de masse. Mais le problème était pour elles de « sortir du ghetto étudiant », de mettre à profit leur audience pour conquérir dans la classe ouvrière une implantation significative, et transformer par là même leur fonctionnement et leur pratique politique.

A l'opposé, Lutte Ouvrière n'était jusque là pratiquement pas apparue dans ces milieux. Comme tous les autres groupes elle profitait — indirectement — de la radicalisation de ces couches petites-bourgeoises, et y puisait une partie non négligeable de son recrutement. Mais elle avait fait le choix de centrer toute l'activité de tous ses militants sur les entreprises.

Ce choix typiquement économiste sur lequel nous reviendrons avait pour corollaire une totale incompréhension du mouvement étudiant.

Dans un premier temps elle condamnait les violences ; l'Histoire retiendra/ ce que LO écrivait dans sa revue théorique « Lutte de classes » le 3 Mai 68 (!) :

*« ...les travailleurs français ne comprendraient certainement pas que les étudiants français — même s'ils se réclament de la classe ouvrière — déclenchent des bagarres dans le simple but d'imiter les étudiants allemands » (sic).*

Puis, quand le mouvement prit de l'essor, Lutte Ouvrière changea son fusil d'épaule, et elle vécut durant tous ces événements en parasite fasciné de ces luttes de masse, comme le prouve son admiration respectueuse un an après pour ses « leaders historiques » Geismar et Sauvageot. Elle éclate au grand jour dans l'article publié en janvier 69 sur le congrès de l'UNEF :

*« En fin de compte, Sauvageot l'a emporté et bien que ce ne soit pas une victoire, ceux qui à l'extérieur du mouvement étudiant, et en particulier dans les usines, regardent vers l'UNEF, se trouvent rassurés (sic). Ils auraient vu dans son remplacement le désaveu par les étudiants de l'action et de la politique de leurs leaders en mai dernier (re-sic) ».(4)*

En choisissant de consacrer toutes ses forces au travail d'entreprise, LO se condamnait à assister en spectateur ébahi aux luttes étudiantes, auxquelles elle ne comprenait que fort peu de choses. Elle se condamnait à jouer un rôle effacé, dans une période

où d'autres organisations comme la JCR avaient su acquérir un prestige politique qui dépassait largement les frontières.

Mais ce choix avait assuré à Lutte Ouvrière une implantation dans la classe ouvrière assez ancienne, limitée certes, mais non négligeable. Grâce à elle, LO a pu assister aux premières loges au gigantesque mouvement de 68, à défaut d'y jouer un rôle marquant ; elle a pu — autour des noyaux déjà existants — capitaliser une série de contacts avec plus d'efficacité que d'autres groupes.

Or cette sensible avance prise sur ses voisins dans ce domaine autorisait LO à se livrer à toutes les démagogies, misant en cela sur la sensibilité ouvriériste et populiste propre au mouvement étudiant. Cela avait l'avantage de créer entre ses propres militants une cohésion plus mystique que politique : celle des disciples prolétariens de l'archange Saint-Michel terrassant le démon de la petite-bourgeoisie ...

## TROIS ANS APRES MAI, IL FAUT TIRER UN PREMIER BILAN.

Aujourd'hui, trois ans ont passé : la situation politique a connu de nouveaux développements ; la physionomie de l'extrême-gauche s'est modifiée : certains mouvements comme le 22 Mars ont disparu ; les groupes maoïstes après la faillite de l'UJC (ml) se sont recomposés, et mènent un flirt de plus en plus poussé avec l'anarchisme et le spontanéisme. D'autres groupes enfin se sont consolidés organisationnellement, ont renforcé leurs effectifs et développé leur implantation ouvrière ...

Tous les courants doivent tirer le bilan de ces trois années.

Comme Lutte Ouvrière — à notre connaissance — s'est toujours refusée à porter un jugement critique sur son activité depuis Mai 68 (5) nous allons essayer de commencer à le faire à sa place :

Où en est Lutte Ouvrière aujourd'hui ? Quelle est sa stratégie de construction du parti ? Quelle est sa pratique dans les entreprises ? Quelle est sa place actuelle dans l'extrême-gauche ? Nous nous efforcerons d'apporter des éléments de réponse à ces questions, qui doivent intéresser l'ensemble des militants révolutionnaires.

Il importe à présent de substituer le débat politique à la démagogie (« nous les ouvriers, vous les étudiants ») et de poser les véritables problèmes. Le mythe de la « tendance prolétarienne » envoyée sur la terre pour y combattre les « déformations petites-bourgeoises » a fourni un prétexte commode pour éluder ce débat : la tâche d'une telle tendance est en effet simplement de défendre avec acharnement « la nécessité d'un travail effectif et

---

(5) Une organisation vivante discute régulièrement de son activité, afin de réorienter sa pratique future. Elle ne craint pas de publier les textes principaux de ses congrès à l'extérieur, afin de remplir des tâches d'éducation politiques, vis-à-vis de l'ensemble des militants révolutionnaires.

Lutte Ouvrière ne l'a pas fait — à notre connaissance — depuis fort longtemps...

prioritaire en direction des entreprises ». Or il est plus commode de répéter bravement : « il faut militer dans les entreprises » que de répondre à la question : « comment », ce qui conduirait à s'interroger sur sa propre pratique ...

Or, c'est cette question que nous voulons poser aux camarades de LO. C'est sur leur ligne politique et sa mise en pratique que nous voulons faire porter le débat.

# les conceptions politiques de lutte ouvrière une variété d'économisme

COMMENT CONSTRUIRE LE PARTI  
REVOLUTIONNAIRE ?

## LA « STRATEGIE DU COLLIER DE PERLES »

Les divergences les plus importantes qui nous opposent à Lutte Ouvrière renvoient en fait à des manières opposées de la construction du parti révolutionnaire.

Que nous expliquent en substance les camarades de Lutte Ouvrière ?

En substance, ils tiennent le raisonnement suivant :

— par les temps qui courent les militants ouvriers révolutionnaires formés et implantés sont des denrées rares : de véritables perles.

— or chacun sait — Lénine le premier — qu'une organisation révolutionnaire digne de ce nom devrait avoir beaucoup de militants ouvriers implantés.

— vous n'avez (et nous n'avons) pas beaucoup de ces militants.

— nous ne sommes donc pas encore le parti ; il nous manque beaucoup trop de perles pour faire le collier.

La conclusion logique de cette constatation est la suivante :

— nous ne pourrons commencer véritablement à avoir un comportement, une pratique politique d'organisation que quand nous aurons ce collier de perles tout à fait au complet.

— pour l'instant, contentons-nous de rechercher les perles une à une, et enfilons-les patiemment ...

Ce raisonnement, à peine caricaturé, offre le point de départ de toute une série d'erreurs et d'incompréhensions politiques :

— refus de toute intervention organisée et centralisée dans les couches non-prolétariennes

— refus de s'affirmer comme organisation politique nationale ; dédain pour les initiatives centrales « spectaculaires ».

— abandon de fait de tout travail international.

Ces carences graves ne constituent pas une nouveauté dans l'histoire du mouvement ouvrier. Un bref rappel historique suffira sans doute à nous en convaincre.

## UN VIEUX DEBAT : LA POLEMIQUE DE LENINE CONTRE LES ECONOMISTES.

Dans les dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle, les révolutionnaires russes constituèrent des cercles ouvriers dans les usines. Leur activité consistait essentiellement dans la parution de « feuilles volantes » qui contenaient des articles dénonçant le régime scandaleux imposé aux ouvriers des fabriques. Cette « littérature de dénonciation », ces « divulgations économiques » faisaient sensation et avaient une audience énorme: Lénine raconte qu'une véritable « passion de se faire imprimer » s'empara des ouvriers à cette époque.

Or ce travail de percée dans les entreprises à l'aide de feuilles volantes avait progressivement accaparé toutes les forces des révolutionnaires russes (ils portaient à cette époque le nom de « social-démocrates » : le nom de parti communiste fut donné beaucoup plus tard).

*« la grande majorité des social-démocrates russes (6) a été, ces derniers temps, presque entièrement absorbée par l'organisation de ces divulgations d'usines. Il suffit de songer à la Rabotchaïa Mysl (7), pour voir jusqu'où allait cette absorption; on oubliait qu'au fond cette activité n'était pas encore elle-même social-démocrate (6), mais seulement trade-unioniste (8) » (9)*

Lénine polémique énergiquement contre les conceptions de ceux qu'il appelle les « économistes » :

— Dans les faits, en centrant principalement toute leur activité sur la dénonciation des conditions de vie des ouvriers, ils font passer au second plan la dénonciation politique du régime tsariste, et abandonnent l'intervention dans les couches non-prolétariennes de la société.

—Ce choix repose sur un postulat plus ou moins exprimé: c'est en attirant l'attention des ouvriers sur l'exploitation et l'oppression au sein de l'entreprise qu'on développera leur conscience de classe révolutionnaire.

Or ce postulat est radicalement faux:

*« la conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. Le seul domaine où l'on pourrait puiser cette connaissance est celui des rapports de toutes les*

---

(6) C'est-à-dire : révolutionnaires, communistes

(7) Journal économiste russe

(8) C'est-à-dire : économique, syndicaliste

(9) « Que Faire » : p.407—408

(les références sont celles du Tome 5 des ~~Ouvrages~~ *Ouvrages* Complètes de Lénine — ed. de Moscou)

*classes et catégories de la population avec l'Etat et le gouvernement, le domaine des rapports de toutes les classes entre elles. C'est pourquoi à la question: que faire pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques ? — on ne saurait simplement donner la réponse dont se contentent la plupart du temps les praticiens, sans parler de ceux d'entre eux qui penchent vers l'économisme, à savoir: « aller aux ouvriers ». Pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques, les social-démocrates doivent aller dans toutes les classes de la population, ils doivent envoyer dans toutes les directions des détachements de leur armée. » (10)*

## L'ECONOMISME PARTICULIER DE LUTTE OUVRIERE

L'Histoire ne se répète jamais exactement : nous ne prétendons pas que les militants de Lutte Ouvrière soient les exacts sosies politiques des économistes russes de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. A la différence de ceux-ci, ils n'ont pas ce « culte du spontané » que fustigeait Lénine (11). Ils ne défendent pas l'autonomie de cercles très peu liés entre eux et dotés chacun d'une presse artisanale indépendante ...

Mais si nous voyons néanmoins dans la ligne politique de Lutte Ouvrière une variété d'économisme c'est qu'elle partage avec ses homologues russes du siècle dernier un trait fondamental: la tendance à ramener la politique révolutionnaire à la propagande dans la classe ouvrière et à l'intervention dans les luttes économiques. C'est cela qui constitue le signe distinctif de l'économisme.

Pour bien comprendre concrètement de quoi il s'agit, nous allons nous pencher à présent sur ce qu'était l'ancien système de Voix Ouvrière. Ce « retour aux sources » nous paraît absolument indispensable, car c'est dans cette matrice-là que se sont formées des générations de militants et de cadres de Lutte Ouvrière.

Voix Ouvrière n'est pas une organisation, c'est un système de presse :

il comprend un journal central intitulé « Voix Ouvrière » et des bulletins d'entreprise qui portent le même nom.

Sur chaque entreprise, où Voix Ouvrière intervient est distribué un bulletin: il se présente sous la forme d'une feuille ronéotée. Le recto est occupé par un « éditorial » rédigé centralement, qui porte généralement sur l'actualité sociale. Il est commun à toutes les feuilles d'entreprise. Le verso est occupé par plusieurs « échos de boîte » relatant des luttes ou décrivant les conditions de travail de cette entreprise (articles très brefs d'une vingtaine de lignes). Quand le nombre des échos de boîte sur le verso est insuffisant pour couvrir la page, on ajoute quelques « bouche-trou » (articles internationaux, articles d'agitation élémentaire sur la justice de classe ...)

---

(10) Que Faire : p.431

(11) Encore qu'on puisse en déceler quelques traces (cf. plus loin)

Ces bulletins sont scrupuleusement comptabilisés, et le journal central en publie une liste complète chaque semaine.

Le journal central mérite lui aussi d'être décrit en détail: il est imprimé sur 8 pages. Les quatre pages centrales sont consacrées dans chaque numéro à des « échos des entreprises », c'est-à-dire à des citations d'« échos de boîte » appartenant aux bulletins des différentes entreprises. Sur la première de ces quatre pages est reproduit l'« éditorial » en encadré. Cette formule est absolument immuable et se retrouve dans tous les numéros.

Voilà ce qui constitue 50% du journal. Voyons à présent le reste; et pour parler plus concrètement analysons le sommaire d'un numéro pris au hasard dans une collection malheureusement incomplète: il s'agit du numéro 26 (décembre 1964).

page 1

- après la grève du 11 décembre
- les centrales syndicales, la grève, les élections présidentielles.
- la politique du gouvernement en matière de loyers, « Quand le bâtiment va »

page 2:

- SNCF: la CGT à la recherche du « paradis perdu »
- quand SIMCA s'installe à Ivry

page 7:

- les centrales syndicales, la grève, les élections présidentielles (suite)
- reproduction d'un « appel aux travailleurs » diffusé sur les entreprises
- vu de notre fenêtre: échos sur les grèves.

page 8:

- la dissolution de l'Internationale par Staline
- la justice de classe aux Etats-Unis.

Les quatre pages centrales sont occupées par 35 échos de boîtes, d'une vingtaine de lignes en moyenne chacun.

Ce simple sommaire est peut-être plus révélateur que des pages d'explications générales: on voit très bien ce que devient la politique passée par le prisme déformant de l'économisme:

« Quiconque attire l'attention, l'esprit d'observation et la conscience de la classe ouvrière principalement sur elle-même n'est pas un social-démocrate (12); car pour bien se connaître elle-même, la classe ouvrière doit avoir une connaissance précise des rapports réciproques de toutes les classes de la société contemporaine... » (13)

(12) C'est-à-dire : révolutionnaire communiste

(13) Que Faire ? : p.421

Voici sans doute un passage de Lénine qui figure chez L.O. au rang des « paroles oubliées du marxisme » ..

L'examen du contenu de ce journal rend pleinement compréhensible ce qu'on appelle la « politique trade-unioniste » (14). En le lisant, on a envie de s'exclamer comme cet ouvrier révolutionnaire russe :

*« Nous ne sommes pas des enfants que l'on peut nourrir avec la bouillie de la seule politique « économique »; nous voulons savoir tout ce que savent les autres, nous voulons connaître en détail tous les aspects de la vie politique, et participer activement à chaque événement de la vie politique. » (15)*

Aujourd'hui la physionomie du journal central s'est sensiblement modifiée :

Lutte Ouvrière comprend des rubriques plus variées, et quelques articles plus politiques. De même la structure des bulletins d'entreprise s'est légèrement assouplie, et une plus grande liberté d'initiative dans la rédaction est laissée à la base.

Mais sur le fond la ligne n'a pas énormément varié : les séquelles de l'économisme demeurent extrêmement importantes, tant sur le plan du style général d'intervention que des choix d'investissements militants. Tout en s'étant quelque peu élargie la pratique politique de Lutte Ouvrière reste fortement marquée par ce moule initial. C'est de cette gangue économiste que L.O. devra se dégager aujourd'hui.

## COMMENT LUTTE OUVRIERE JUSTIFIE-T-ELLE SES CHOIX?

POUR DEMAIN : « le parti révolutionnaire intervenant dans toutes les couches de la société ».

OUI MAIS...

POUR AUJOURD'HUI : « les ouvriers d'avant-garde rassemblés en tendance prolétarienne »

Lutte Ouvrière se réclame de Lénine; elle n'attaque donc pas ouvertement les thèses contenues dans *Que Faire*, elle les tourne, elle les neutralise, en remettant leur application aux calendes grecques.

Voici comment elle s'y prend :

*« Pour qu'il existe un parti révolutionnaire, il faut qu'il existe aussi des milliers d'ouvriers révolutionnaires qui en constituent le noyau essentiel. » (16)*

Ce n'est pas le cas aujourd'hui. Or il faut un parti révolutionnaire. Pour avoir ce parti, il ne nous reste plus qu'à recruter des milliers

---

(14) Et encore, il n'est pas dit que dans la « Vie Ouvrière », organe de la CGT, on ne trouve des numéros plus « politiques »

(15) *Que Faire* p.425

(16) L.O. No 29

d'ouvriers révolutionnaires. Ce sera long et difficile. Mais l'on ne peut pas s'en passer. Il faut donc y consacrer tous ses efforts. L'intervention dans toutes les couches de la société est bonne — en principe! — mais pour l'instant nous sommes trop petits, nous avons mieux à faire: « aux usines ».

Or ce type d'objection qui fait rentrer par la fenêtre l'économisme qu'on venait de chasser par la porte, n'est pas nouveau. Lénine l'avait déjà envisagé:

*« Avons-nous assez de forces pour pousser notre propagande et notre agitation dans toutes les classes de la population? Certes oui. » (17)*

« certes oui » disait Lénine; avait-il recruté dans son organisation « des milliers d'ouvriers révolutionnaires » ? On peut sincèrement en douter. Pierre Broué, dans son Histoire du Parti Bolchevique donne l'estimation suivante:

*« ...les émissaires de l'Iskra — une dizaine au plus au départ, trente au maximum en 1903 ... » (18)*

Au deuxième congrès du P.O.S.D.R., en juillet 1903, il y avait 43 délégués représentant 26 organisations (comprendre par « organisations » des cercles ou mini-groupuscules sans délimitations politiques très affirmées). Les effectifs des bolcheviks ont connu une croissance vertigineuse dans la période qui précéda le mouvement révolutionnaire de 1905. Broué le note et signale dans son livre:

*« En 1905, ils sont quelques 8 000 bolcheviks dans des organisations clandestines, implantés dans la plupart des centres industriels » (19)*

Or Que faire ? a été écrit en 1902 !

On peut estimer ces chiffres pessimistes. On peut expliquer que qualitativement un militant bolchévik valait 10 « gauchistes » d'à présent ; on peut expliquer que Lénine avait la partie belle, car il n'avait pas — et pour cause ! — à lutter contre le poids du stalinisme... Il n'en reste pas moins que les chiffres cités nous donnent un ordre de grandeur tout à fait révélateur.

Lénine ne s'est jamais absorbé dans des calculs boutiquiers et métaphysiques, pour savoir le nombre de militants ouvriers révolutionnaires qu'il organisait, pour savoir quel jour exact il pourrait proclamer sans forfanterie du parti, et commencer à quitter la politique trade-unioniste pour la politique social-démocrate...

---

(17) Que Faire p.439

(18) Broué : Histoire du Parti Bolchévique : p.30

(19) ibid. p.34

## LE « NEO-ECONOMISME ».

En fait ce serait faire injure aux camarades de Lutte Ouvrière que de voir en eux de simples plagiaires de Martynov (20). S'ils ont beaucoup emprunté aux économistes russes, il faut reconnaître qu'ils ont aussi innové en la matière, en enrichissant l'acquis initial de développements théoriques originaux.

Le plus remarquable est sans aucun doute la théorie de la division sociale du travail entre groupes révolutionnaires ; la voici résumée le plus fidèlement possible :

Aujourd'hui il n'y a pas encore de parti révolutionnaire. Il y a de petits groupes révolutionnaires ; Lutte Ouvrière est l'un d'eux. On appelle « mouvement révolutionnaire » l'addition de ces groupes révolutionnaires.

Puisqu'il n'existe pas de parti, l'intervention dans toutes les couches de la population dont parlait Lénine, doit être prise en charge par le « mouvement révolutionnaire » :

*« S'il est incontestable que le mouvement révolutionnaire doit être présent dans toutes les couches de la société, s'il doit être à même de proposer un programme aussi bien aux étudiants qu'aux paysans, aux commerçants qu'aux artisans, l'essentiel de ses forces doit être orienté vers le prolétariat industriel. » (21)*

Voilà qui constitue déjà un « enrichissement » théorique évident. Mais il y a plus fort encore :

Dans notre pays, les groupes révolutionnaires se partagent la tâche en

*« ...travaillant le plus souvent dans des milieux différents, étudiants et lycéens pour certains comme la Ligue Communiste, l'AJS ou certains groupes maoïstes; bureaucratie syndicale réformiste de Force Ouvrière ou de la FEN pour d'autres tels « Informations Ouvrières », travailleurs des grandes entreprises pour « Lutte Ouvrière » ou certains autres groupes maoïstes. » (22)*

Ainsi donc, Lutte Ouvrière ne saurait être sans mauvaise foi taxée d'économisme « classique » : elle n'est pas une organisation ; elle est la « tendance prolétarienne » d'un « mouvement révolutionnaire » qui intervient dans toutes les couches de la société ... comme le souhaitait Lénine !

---

(20) Economiste russe

(21) L.O. No 52 p.44

(22) L.O. No 52 p.45

Ne nous étendons pas sur ce magnifique exemple de la « vision mythique de l'extrême-gauche » dont nous parlions pour commencer.

## PREMIERE CONSEQUENCE DE L'ECONOMISME DE LUTTE OUVRIERE :

### LE REFUS DE S'AFFIRMER EN TANT QU'ORGANISATION, LE REFUS D'ASSUMER TOUTES SES TACHES POLITIQUES.

#### A — ORGANISATION POLITIQUE OU TENDANCE PROLETARIENNE DU « MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE » ?

Dans les numéros de *Lutte Ouvrière* jusqu'à une date récente, figurait un petit encart ainsi libellé :

*« Lutte Ouvrière n'est pas l'organe d'un parti ou d'une organisation. Elle ne peut compter que sur le soutien moral et financier de ses lecteurs ... »*

On aurait tort de ne voir là qu'une simple précaution oratoire destinée à prévenir une éventuelle répression. Cela correspond très exactement à la manière dont *Lutte Ouvrière* se définit elle-même. En voici un exemple :

En 1969, *Lutte Ouvrière* avait soutenu la candidature de Krivine aux présidentielles, tout en faisant bien sûr nombre de critiques sur la manière dont était menée cette campagne. Lors d'un meeting à la Mutualité, l'orateur de LO répondait ainsi à une objection supposée :

*« Enfin un dernier mot: qui sommes-nous, nous « Lutte Ouvrière », pour nous permettre de parler ainsi à la Ligue ? Nous sommes des militants expérimentés (23); nous avons réalisé bien des choses que la Ligue n'a pas su réaliser depuis un an, que ce soit au niveau du travail d'entreprise ou même au niveau de l'élaboration politique ... » (24)*

Ainsi, LO se définit elle-même comme un journal autour duquel se regroupent des « militants expérimentés ». N'ayant « pas assez de perles à son collier », n'étant pas le parti révolutionnaire, *Lutte Ouvrière* choisit de s'affirmer non comme une organisation, mais comme un « journal », une « tendance », « des militants » ...

La Ligue Communiste pense qu'il faut construire en France un parti ouvrier révolutionnaire, et que ce parti fait défaut aujourd'hui. Les termes de la lettre où le camarade François Maspéro demandait son adhésion montrent bien qu'il n'y a pas d'ambiguïté à ce sujet :

*« La Ligue Communiste m'apparaît comme la seule organisation qui travaille avec honnêteté et efficacité à la construction du parti révolutionnaire; je ne la considère pas*

---

(23) Souligné par nous (NDR)

(24) L.O. No 46

comme ce parti, mais seulement comme l'outil le plus approprié à son élaboration. » (25)

Mais si la Ligue pense que le parti révolutionnaire est à construire, elle est convaincue qu'il faut s'atteler à ce travail dès aujourd'hui. Cela veut dire qu'avec toutes les forces dont elle dispose, elle s'applique à remplir toute une série de tâches qu'exige la situation politique dans les domaines les plus divers.

Cela veut dire qu'elle se dote de statuts (centralisme démocratique, droit de tendance), qu'elle a des congrès, dont elle rend publics les débats et les résolutions.

En effet pour la Ligue, un tel parti ne se proclamera pas dans l'euphorie d'un soir de premier congrès ; il se construira dans et par la lutte politique et l'action de masse. Pour former et sélectionner dès aujourd'hui des militants qui seront partie prenante de cette organisation future, il est nécessaire de leur fournir une pratique d'organisation révolutionnaire. C'est seulement dans un tel cadre que pourront valablement se former des militants communistes révolutionnaires.

Car la formation politique n'est pas indépendante du cadre organisé où elle est donnée. Déjà dans *Que faire ?* Lénine esquissait une typologie militante en distinguant le « chef trade-unioniste » du « tribun populaire ».

Si nous voulons nous donner les moyens de former en France et dans d'autres pays les éléments d'une authentique direction révolutionnaire, et non de « bons syndicalistes » dotés — par ailleurs — d'idées révolutionnaires, il ne faut pas fuir devant ses responsabilités et endosser la livrée modeste et commode de la « tendance » ou des « militants expérimentés ».

Il n'est pas indifférent que ce soit la Ligue Communiste qui ait fait le choix de présenter un candidat aux présidentielles de 1969 — avec tous les risques que cela comportait —, Lutte Ouvrière soutenant l'initiative sur la base d'une campagne autonome.

Il n'est pas indifférent que la conférence internationale de Bruxelles et la manifestation internationale pour le centenaire de la Commune regroupant près de 30 000 personnes aient été conçues, préparées et organisées de bout en bout par la Ligue et la Quatrième Internationale, Lutte Ouvrière donnant simplement son soutien et une participation plus ou moins importante à ces initiatives.

Il n'est pas indifférent que ce soit les militants de la Ligue qui aient joué un rôle déterminant dans l'« affaire Guiot », dont le retentissement national fut énorme ; à ce moment les lycéens membres et sympathisants de L.O. se contentaient de suivre le mouvement.

Ces derniers temps la lutte contre la répression s'est imposée comme une tâche importante pour tous les militants révolutionnaires. La Ligue Communiste a commis dans ce domaine d'importantes erreurs d'appréciation — dont elle a fait la critique notamment à son deuxième congrès — sur les alliances politiques et les formes organisées à mettre en avant. Mais, quelles que soient ses

---

(25) Lettre publiée dans Rouge No 67

carences dans ce domaine, elle a été guidée par le souci de promouvoir des formes de riposte politique qui répondent aux nécessités de la situation. Elle a elle-même pris l'initiative de mobilisations autonomes de ses militants, notamment lors des procès de Le Dantec et Le Bris, les directeurs de la Cause du Peuple.

Chez L.O. rien de semblable: on fait d'abord de la figuration dans le Secours Rouge; puis on s'en retire discrètement sous le prétexte futile d'un incident à Bordeaux. On polémique sur l'action de la Ligue, on polémique sur la présence de Tillon. Bref, on écrit beaucoup pour critiquer ce que font les autres groupes, sans se donner la peine de mettre soi-même en avant la moindre proposition alternative sur une ligne que l'on jugerait politiquement correcte. Bref une passivité critique fort commode certes, mais assez peu correcte sur le plan politique.

La même attitude se retrouve dans le travail international: La Ligue — avec les forces dont elle dispose — s'applique à prendre part activement à la construction d'organisations révolutionnaires sections de la Quatrième Internationale non seulement dans les pays francophones, mais aussi dans plusieurs pays de l'Ouest et de l'Est. Elle s'applique à organiser concrètement le soutien matériel et politique aux révolutionnaires du Tiers Monde (Campagne Bolivie, Front de Solidarité Indochine, Moyen-Orient). Le travail de L.O. dans ce domaine se réduit à la participation épisodique à des meetings, et à des articles dans son journal. Aucun effort sérieux n'est fait ni sur le plan du travail de masse, ni sur le plan de la construction concrète de groupes révolutionnaires à l'étranger, ni du soutien aux organisations existantes. Il est vrai que ces carences ne sont pas une simple affaire de mauvaise volonté, mais la conséquence directe d'une ligne politique.

## B — INTERVENIR CHAQUE FOIS QUE POSSIBLE DANS LES LUTTES SOCIALES IMPORTANTES OU SE CONTENTER DE « FAIRE DU BON TRAVAIL DANS SA BOITE » ET « DONNER LE POINT DE VUE DES REVOLUTIONNAIRES SUR L'ACTUALITE » ?

Cette différence de conceptions s'est fort bien traduite lors du meeting du 7 décembre à la Mutualité. Ce meeting organisé en commun par Lutte Ouvrière et par la Ligue Communiste avait pour thème : « Les luttes ouvrières, les révolutionnaires et les syndicats »

L'orateur de la Ligue après avoir parlé du calme relatif de la « rentrée à froid », et de l'attitude des bureaucraties syndicales, aborda les quelques grandes mobilisations qui avaient marqué la rentrée et notamment la grève de Plainfaing et la grève des grands magasins (avec l'exemple du BHV Garges). Il montra comment dans ce type de mobilisation, l'intervention d'une organisation politique popularisant la lutte, impulsant la solidarité, pouvait jouer un rôle tout à fait décisif.

L'orateur de Lutte Ouvrière, François Duburg adopta une démarche sensiblement différente :

« A partir d'une vingtaine d'exemples de luttes dans lesquelles nos camarades étaient intervenus depuis la rentrée, il montra que si les révolutionnaires ne peuvent pas tout, ils peuvent néanmoins jouer un rôle non négligeable dans les combats qu'engagent les travailleurs actuellement. » (27)

Ainsi, pour analyser une situation et les possibilités qu'elle offre, Duburg ne part pas des luttes importantes qui ont marqué la période, ni de la politique des centrales syndicales, ni des projets du patronat et du gouvernement : il part de 19 entreprises où étaient des militants de LO et où il s'est passé quelque chose, depuis la bataille contre les bureaucrates en assemblée du personnel, jusqu'à la grève dure prolongée, en passant par la grève d'une demi-journée. Et il essaie d'en tirer les leçons.

Certains de ces mouvements sont intéressants et tout à fait importants, comme la grève de la Redoute à Roubaix, celle de la CII à Toulouse, celle des Nouvelles Galeries de Saint-Etienne, ou de la Case à Vierzon.

Les axes d'intervention qu'il donne à ses militants pour ce type de lutte sont parfaitement corrects : batailles en assemblée générale sur la revendication d'augmentation égale pour tous (28) ; dans les grèves, tout faire pour que les travailleurs prennent en main leur propre lutte par l'élection d'un comité de grève dont les représentants sont révocables par l'Assemblée Générale quotidienne des grévistes, etc.

Mais dans l'exposé du camarade Duburg, les choses qui ne sont pas dites et la démarche adoptée traduisent une fois de plus une conception restrictive et localiste de l'intervention dans les luttes ouvrières.

1) Insuffisance des axes de bataille centraux et généraux contre les directions syndicales réformistes et staliniennes. À la rentrée 70 la question de la signature des contrats dans la CFDT, et de la démocratie syndicale dans la CGT revêtaient une importance décisive.

La Ligue en a fait l'objet de véritables batailles d'organisation (prises de positions syndicales, communiqués de presse, brochures, campagne dans les feuilles d'entreprise, etc.).

2) Une conception localiste qui oblige les militants d'une entreprise avant tout à « compter sur leurs propres forces » dans la lutte contre le patron ou contre la fraction PCF dans la CGT :

« Même quand les camarades arrivent à rayonner au niveau de toute leur entreprise, ils sont néanmoins limités, eux aussi, à leur entreprise cette fois, et ont bien des difficultés à sortir de ce cadre-là. » (29)

---

(27) Lutte Ouvrière No 120, p.9

(28) Deux brochures signées en commun par la Ligue et L.O. sont d'ailleurs parues depuis.

(29) L.O. No 121, p.10

Evidemment, tant que l'influence du PCF sera dominante, les militants ouvriers révolutionnaires isolés ou en petit nombre sur leur entreprise auront bien du mal, quelles que soient leurs qualités personnelles, à « sortir de ce cadre-là » ...

Mais pour la Ligue Communiste, le rapport de forces ne se limite pas à l'usine elle-même, et l'action des militants dans l'entreprise peut être directement appuyée par l'intervention de l'organisation politique en direction de la population et des autres entreprises (solidarité, popularisation), par la constitution de comités de soutien conjoncturels unitaires, par l'intervention de structures de masse (sections syndicales enseignantes, comités de lutte étudiants, groupes Ecole Emancipée, Secours Rouge, etc.).

3 ) Le camarade Duburg reconnaît avec beaucoup de franchise :

*« Les 19 entreprises où nous choisirons nos exemples de luttes revendicatives ne représentent pas toutes les luttes qui se sont déroulées dans ce pays depuis deux mois. » (30)*

Mais il ne donne aucune réponse à la question :

Et si dans une ville où vous êtes implantés, des luttes importantes se produisent à l'intérieur d'une usine où vous n'avez aucun militant, que faites-vous ?

La réponse, nous la connaissons par l'expérience :

Lorsque se produit dans une entreprise une grève importante (même si c'est une grève d'importance nationale, pôle de référence pour les luttes ouvrières, comme les Batignolles), il est extrêmement rare que LO y intervienne quand il n'y a au départ aucun contact dans l'entreprise.

Or la Ligue dans de telles circonstances n'est pas la seule à envoyer des brigades d'intervention : le PSU, les Cahiers de Mai, et divers groupes maoïstes ou autres, ont parfaitement compris l'intérêt d'une intervention politique dans une lutte d'envergure, et il leur arrive d'envoyer des équipes sur le terrain quand ils jugent que le jeu en vaut la chandelle. Pour LO c'est encore là une manifestation de ce volontarisme étudiantin, de cet idéalisme, de ce « tourisme révolutionnaire » qu'ils condamnent : foin des voyages organisés pour aller visiter des grévistes dans une entreprise où l'on ne connaît personne. Consolidons-nous là où nous sommes, parlons au besoin du mouvement dans notre presse et dans nos feuilles de boîte. Le reste c'est remuer beaucoup de vent pour peu de résultats ...

Or là aussi il faudra bien tirer un bilan. Nous ne pensons pas qu'il faut courir après toutes les grèves, comme un papillon fasciné par la lumière. Nous ne pensons pas qu'il faut intervenir à tout moment de la même manière. Mais nous sommes persuadés que ce type d'intervention est pleinement justifié dans une situation sociale telle que celle que nous connaissons depuis la rentrée 70.

A la mi-octobre, au moment où — après une rentrée « à froid » — on assistait à un réveil des luttes ouvrières, nous faisons dans un de

nos bulletins intérieurs une première analyse de la situation, de ses développements possibles et des possibilités d'intervention qu'elle nous offrait :

« - 1 Il y a sans doute eu un relatif tassement des luttes ouvrières et même d'autres couches sociales immédiatement à la rentrée. Cela a permis d'accroître la marge de manoeuvre des directions bureaucratiques des centrales syndicales. - 2 Mais des causes objectives de mécontentement demeurent importantes (et il est fort peu probable que ce « contentieux » se règle par voie de négociation).

- 2 Mais des causes objectives de mécontentement demeurent importantes (et il est fort peu probable que ce « contentieux » se règle par voie de négociation).

- 3 Un certain nombre de mouvements récents laissent apparaître une combativité sensible.

- 4 Mais il est peu probable qu'elle se manifeste par des luttes d'ensemble généralisées; on assistera en général à des mouvements sectoriels plus ou moins durs.

- 5 Il est clair que les directions syndicales ne souhaitent pas développer massivement les luttes, et qu'elles feront tout pour donner aux luttes éventuelles un cadre conforme à leur politique réformiste; il est même à craindre qu'à l'approche immédiate des élections municipales, un coup d'arrêt, une tentative de verrouillage des luttes ouvrières ne soit effectué pour des raisons électoralistes.

- 6 Globalement ce contexte est loin d'être défavorable à notre intervention: il la rend plus difficile tactiquement (ne pas se contenter de thèmes bateau: « généralisons, généralisons! »), mais il nous permet d'intervenir sur des mouvements isolés en concentrant des forces organisationnelles importantes. » (31)

Cette ligne permit à la Ligue d'intervenir dans un certain nombre de grèves dures plus ou moins prolongées; elle lui a permis de « coller » à l'actualité des luttes sociales, en étant présente dans nombre de mouvements auxquels la presse a donné un large écho: que ce soit à Plainfaing dans les Vosges avec la fermeture de l'usine Boussac (32), lors de la grève des Grands Magasins et notamment du BHV de Garges (33), la grève des Batignolles à Nantes (34), la grève des mineurs à Merlebach (35), la grève de Jeune Afrique (36), la grève des grands magasins Mammouth (37).

---

(31) Section Nord : B.I. No 27

(32) Rouge No 81, 82

(33) Rouge No 83, 84

(34) Rouge No 98 à 106

(35) Rouge No 101

(36) Rouge No 106 à 113

(37) Rouge No 107 à 109

Lors du meeting, l'orateur de la Ligue avait développé l'exemple de l'intervention sur le BHV de Garges pour illustrer nos conceptions. Nous choisirons ici celui de la grève des Batignolles qui nous semble encore plus parlant.

### C — UN EXEMPLE : LA GREVE DES BATIGNOLLES.

La SFAC-Batignolles, entreprise de Creusot-Loire, à Nantes, emploie 1800 travailleurs ; le patron refuse systématiquement de réajuster les salaires sur ceux de la métallurgie nantaise. Mais devant l'approche des municipales, la direction de la CGT répugne à déclencher une lutte.

Face à l'intransigeance du patronat et au manque de perspectives offertes par les syndicats, 300 travailleurs envahissent le vendredi 15 janvier les bureaux, en y causant quelques dégâts. C'est un mouvement largement spontané et l'UD-CGT condamne une « minorité d'agitateurs » ; le PCF distribue un tract intitulé : « Halte au fascisme ».

Le lundi 18 au matin, le patron lock-oute les 1800 travailleurs et met à pied trois délégués syndicaux.

Alors que les maoïstes ont plusieurs militants dans l'entreprise, la Ligue Communiste n'y a aucun contact et ses forces militantes ne sont pas numériquement très élevées. Pourtant, dès le mardi, ces militants sont intervenus par tracts presque quotidiens sur la métallurgie nantaise pour appeler à la solidarité avec Batignolles et faire des propositions d'action. Ces tracts « Taupe Rouge » ont été très bien accueillis. C'était d'ailleurs quasiment les seuls réguliers ...

Jeudi au matin, la direction lève le lock-out, mais refuse toute négociation avant le ... 14 février. Un meeting intersyndical se tient alors devant l'usine : la CGT (majoritaire aux élections professionnelles) demande la reprise du travail avec la perspective alléchante de mini-débrayages plus tard. La CFDT propose la grève illimitée : et c'est cette proposition qui est adoptée y compris par des militants CGT qui votent pour.

Devant l'importance de cette grève, une équipe de cadres politiques parisiens de la Ligue sera envoyée sur place. Elle y restera une grande partie de la grève. La liaison téléphonique régulière avec Paris sera assurée.

Dès ce moment, nos militants vont prendre en charge l'organisation d'un vaste mouvement de solidarité avec Batignolles : dans un premier temps, des équipes font du porte à porte dans les cités ouvrières, distribuent des tracts lycéens, étudiants, apprentis. Puis, à l'initiative de nos camarades, un comité universitaire de solidarité est créé : il a pour but la solidarité matérielle (collectes), mais aussi politique (explication du sens de la grève, mots d'ordre, etc.).

Le lundi 25, une manifestation intersyndicale est organisée. La CGT a limité au maximum sa préparation : 3000 manifestants se retrouvent tout de même sur la Place Royale. Dans la manifestation est structuré un cortège lycéens-étudiants très dynamique, bien

encadré, couvert de drapeaux rouges. Beaucoup de ses mots d'ordre furent repris par le cortège ouvrier, laissé à lui-même par les directions syndicales ; à la fin de la manifestation un camarade intervint devant un millier de travailleurs.

Dès ce lundi, la solidarité financière s'organise avec une grande rapidité : 200 000 anciens francs collectés en 2 jours par le comité de soutien ; 150 000 par le groupe des Amis de l'Ecole Emancipée (tendance révolutionnaire de la FEN). Le comité de soutien lycéen déploie une gigantesque banderole de soutien sur le grand magasin « Decré » de la ville.

Jeudi 28 février au soir, à l'appel du PSU et de la Ligue Communiste, un Comité nantais de Soutien est créé, qui déborde cette fois-ci du milieu étudiants-lycéens. Y participent les organisations nantaises qui ne sont pas impliquées dans l'activité de l'intersyndicale.

Vendredi premier mars au soir, les syndicats se réunissent : sous l'impulsion de la combativité ouvrière, du soutien de la population et de l'action continue des comités de solidarité, ils vont être contraints à l'épreuve de force.

A partir de ce moment la grève s'installe et se durcit. Le jeudi 4 février a lieu une manifestation interprofessionnelle regroupant 10 000 travailleurs, enseignants, étudiants, lycéens. Un nombre important des manifestants se trouve derrière la banderole du Comité nantais de solidarité.

La grève se prolonge.

Les camarades se battent sur les thèmes suivants :

- \* réalisation d'un véritable comité de grève pour l'organisation efficace du mouvement
- \* transformation du meeting quotidien en AG pour discuter de la grève.

Nous sommes maintenant à la troisième semaine de grève.

La direction de la CGT organise maintenant elle aussi la solidarité. Collectes et meetings se multiplient un peu partout ; c'est un véritable mouvement populaire : départs en cars de contingents de grévistes pour les autres usines de la région, soutien des municipalités (cantines), soutien des paysans (ventes directes quotidiennes). Le Secours Rouge lance nationalement une souscription de solidarité. Dans toutes les entreprises où la Ligue intervient, la consigne est donnée de populariser largement la grève par des articles de fond dans les bulletins réguliers ; chaque fois que possible des collectes sont organisées.

Le Comité nantais organise une soirée de soutien aux grévistes avec la participation bénévole d'artistes, des prises de parole des membres du comité de grève, et l'intervention d'un camarade espagnol de l'usine Harry Walker en grève : il y a 3500 participants.

Le 26 février une grève générale a lieu sur tout le département : c'est une démonstration massive. La FEN et le CID-UNATI s'associent au mouvement. Même des militaires du contingent apportent des collectes ...

Finalement, trois jours après la grève de 24 heures, les travailleurs

reprennent le travail. La grève des Batis aura duré 44 jours.

Après la reprise du travail, nos camarades tirent le bilan dans un tract comme ils l'ont fait à chaque étape du mouvement (18 « Taupes Rouges » distribuées pendant la grève). :

C'est une demi-victoire : le patron a reculé sur bien des points, mais il a peu concédé sur les salaires. Il faut tirer les leçons de la grève :

— il aurait fallu l'extension à tout le trust

— la grève a souffert d'un manque d'organisation qui n'a pas permis la participation de la masse des travailleurs au mouvement.

Ce qui doit rester c'est l'image d'une grève exemplaire qui a permis un mouvement de solidarité comme on n'en avait pas vu depuis la fameuse grève des mineurs en 1963.

Après la fin de la grève, un meeting politique de la Ligue Communiste est organisé à Nantes avec Jean Métails et Alain Krivine.

Voilà les faits.

Nous avons développé cet exemple, parce qu'il nous semblait montrer les résultats que peut donner une ligne d'intervention correcte :

Nos camarades ont su en effet sur un mouvement isolé au départ « concentrer des forces organisationnelles importantes » (38) (cf. BI cité) et réaliser un travail de masse dans le cadre de structures « ad hoc » (comité de soutien, etc.).

Or non seulement cette ligne était correcte, mais elle s'est avérée payante : aujourd'hui nous avons un groupe de travailleurs (dont des responsables syndicaux) que nous avons gagnés non par une propagande socialiste générale, mais dans la lutte sur la base de notre intervention et des mots d'ordre avancés.

Aujourd'hui l'audience de la Ligue Communiste s'est sensiblement accrue dans la région.

Ce type d'intervention n'est nullement propre à la France, et l'on peut rappeler rapidement l'action de la Jeune Garde Socialiste (organisation sympathisante de la IV<sup>ème</sup> Internationale) pendant la grève du Limbourg en Belgique. (39)

Quand les 15 000 mineurs du Limbourg ont débrayé pour 15 % d'augmentation, les camarades de la JGS ont envoyé une équipe sur place qui a déployé une intense activité : participation aux réunions du comité de grève, sortie de deux brochures spéciales sur la grève (vendues à 4000 exemplaires), tracts distribués en trois langues, organisation de réunions par puits, etc.

Le meilleur hommage rendu à cette intervention l'a sans doute été par la presse et les parlementaires réactionnaires, qui ont mené campagne pour l'interdiction de la JGS ...

On pourrait faire des développements analogues sur l'intervention de la Ligue Marxiste Révolutionnaire en Suisse et son intervention récente dans la métallurgie genevoise et sur la grève Paillard (première grève importante en Suisse depuis des dizaines d'années ! (40) )

---

(38) Cf b.i. cité

(39) Rouge No 51 et 57

(40) cf « La Breche » (Journal de la Ligue Marxiste Révolutionnaire) No

## OUI MAIS ...

dira peut-être le militant de Lutte Ouvrière, tout ça c'est très bien, mais c'est quand même une intervention de l'extérieur ; or la classe ouvrière, elle se gagne de l'intérieur par un travail long, patient, difficile (voir plus haut). Si vous faites ce type d'intervention, c'est que vous négligez l'intervention régulière intérieure ...

La Ligue Communiste est convaincue qu'un travail régulier est indispensable. C'est pourquoi ses militants le pratiquent dans les entreprises où ils sont. Mais l'intervention extérieure de l'organisation sur un mouvement important est une nécessité politique ; à ce niveau, le fait d'avoir ou non des camarades implantés dans l'entreprise n'intervient qu'en second lieu : cela facilite considérablement l'intervention, cela la rend plus féconde, accroît ses chances de victoire. Mais ce n'est pas ce qui fonde l'intervention elle-même.

A ce propos il faut signaler que le mépris et la méfiance affichés à l'égard de « l'ingérence d'éléments extérieurs » puise son origine non dans la conscience de la classe ouvrière, mais dans les trahisons répétées des parlementaires et des notables « socialistes », et surtout plus récemment dans la domination de la fraction stalinienne sur la CGT, qui joue un rôle de véritable police au sein du mouvement ouvrier, pour reprendre une expression de Trotsky.

Or le devoir des militants révolutionnaires n'est pas de capituler devant ce préjugé, mais de lutter pour renouer avec une tradition effacée par le stalinisme. Et les faits montrent que c'est possible.

## D — UNE RENCONTRE INATTENDUE (MAIS LOGIQUE) : LE « SPONTANEISME » DE LUTTE OUVRIERE

Finalement, à force de donner le « point de vue des révolutionnaires sur l'actualité » (vue de leur fenêtre), à force de « modestie révolutionnaire », à force de refus de s'affirmer comme organisation politique avec toutes les tâches que cela comporte, Lutte Ouvrière se voit dériver lentement dans les eaux politiques du spontanéisme, dont elle nourrit quotidiennement les préjugés.

— Halte-là, objectera le militant « honnête » de Lutte Ouvrière, comment pouvez-vous accuser une tendance prolétarienne comme la nôtre d'une tare propre au milieu étudiant ? Comment osez-vous porter une accusation aussi infâmante, quand vous connaissez la rigueur de notre « méthodologie organisationnelle » ? Ici, votre conception de la polémique politique frise la diffamation !

— Hélas oui, camarades, ce sont bien les préjugés les plus bas du spontanéisme que vous alimentez dans votre presse, et nous allons en donner immédiatement des exemples. Dans votre rubrique ouvrière, les luttes dans les entreprises font toujours intervenir trois protagonistes : les travailleurs (qui veulent lutter), le patron qui les exploite et les réprime, les bureaucrates qui freinent les luttes et se démasquent ...

Dans cette pièce il manque un rôle : celui que joue l'intervention consciente de l'organisation révolutionnaire, avançant des mots d'ordre et des formes de lutte démarquants par rapport au PCF, proposant une alternative à la tactique réformiste.

Dans la rubrique ouvrière cet élément décisif n'apparaît pas. Ne soyons pas injustes. L'« avant-garde » montre quelquefois timidement le bout de son nez, dans tel ou tel article où l'on apprend qu'« un travailleur gauchiste (sic) a pris la parole ». Mais pour le lecteur, quoi de plus insignifiant que cet isolé anonyme, écouté ou pas par les travailleurs, réprimé ou pas par l'appareil stalinien ? ...

Cette « modestie révolutionnaire » proche de l'absentéisme conduit à des articles que ne renieraient pas les plus spontex des spontanéistes. Ainsi cet article sur la reprise du travail (sans avoir rien obtenu) des travailleurs de Lang, qui se termine de la façon suivante :

*« Si les résultats de cette lutte sont négatifs, les travailleurs auront appris que désormais, il leur faudra compter sur leurs propres forces (sic). Fasse que cette grève entraîne les travailleurs de Lang à s'organiser (resic ; comment ? Dans quel cadre ?) pour ne plus laisser les fonctionnaires patentés de la négociation s'occuper de leurs intérêts (42) »*

Comment les militants de LO vont-ils essayer d'enrayer la démoralisation prévisible ? Sur quels mots d'ordre, avec quelles formes de lutte poursuivre le combat après cette défaite ? Comment faire payer cher à la fraction stalinienne sa trahison ? Tout cela n'est pas dit. La conclusion de cet article est dans le style de Madame Soleil : « Fasse (le ciel ?) que cette grève entraîne les travailleurs de Lang à s'organiser ... ».

On pourrait multiplier les exemples ; relevons encore celui-ci qui est caractéristique : après une lutte sans succès à Sud-Aviation Toulouse, paraissait dans LO un article qui se terminait de la façon suivante :

*« En fait, si les travailleurs se sont rendus compte que les directions syndicales les lanternaient, si beaucoup sont déçus par ce débrayage sans objectif précis, il leur reste à prendre leurs affaires en mains et à faire des propositions concrètes face à la carence des syndicats » (sic) (43) »*

Comme on le voit, la confiance illimitée dans la conscience des masses dispense les militants de Lutte Ouvrière de jouer le rôle de militants d'avant-garde, de constituer autour d'eux un pôle politique

(42) L.O. No 90 — mai 70

(43) L.O. No 64 — nov. 69

offrant une alternative face à la trahison stalinienne : il reste aux travailleurs « à faire des propositions concrètes » ... On croit rêver, et pourtant c'est là que conduit la pente savonneuse sur laquelle on s'engage quand on refuse de s'affirmer en tant qu'organisation. (44)

## DEUXIEME CONSEQUENCE DE CETTE POLITIQUE ECONOMISTE : UNE PRATIQUE OPPORTUNISTE ET DEFICIENTE DANS LES COUCHES NON PROLETARIENNES.

*« En restreignant la sphère de notre influence, nous accentuons par là notre influence elle-même ». MARTYNOV (cité et combattu par Lénine). (45).*

### A — LA PRATIQUE A LA BASE

Comme tout groupe économiste, Lutte Ouvrière traite avec un souverain mépris tout ce qui n'est pas l'intervention dans la classe ouvrière. Or la composition sociale de LO n'est pas à 100 % prolétarienne, il s'en faut de beaucoup : nombre de sympathisants, de militants, voire de responsables, sont étudiants, enseignants, ou lycéens. Que font-ils dans leur milieu ?

Quand ils font quelque chose, c'est la plupart du temps sur initiative individuelle, ou pour suivre un mouvement animé par d'autres. Ainsi, dans ces secteurs d'intervention, les militants sont isolés, le plus souvent sans consignes : c'est le règne de la « débrouille » et du « système D ».

Faute de ligne politique, faute d'intervention coordonnée centralement, le militant de LO qui voudra faire « quelque chose » guidera son action sur un certain nombre de maximes politiques :

- 1 . quand cela bouge, c'est généralement mieux que quand c'est calme
- 2 . quand cela bouge trop, quand il y a des risques de heurts, ce n'est pas toujours bon, car « les ouvriers risquent de ne pas comprendre », et nos camarades sur les entreprises ont des problèmes
- 3 . il faut s'unir, il faut montrer aux ouvriers que les « gauchistes » sont « responsables », et qu'ils peuvent s'entendre ; sur quoi ? La question est secondaire, et il faut avant tout se garder des discussions stériles ...

Avec un tel bagage, un militant peut faire à peu près n'importe quoi. Le mieux qu'il puisse faire est de suivre des initiatives judicieuses prises par d'autres ; le pire, de se tenir prudemment à l'écart d'un mouvement dont les allures l'inquiètent parfois.

En fait, on aurait tort de croire que, puisque LO n'intervient pas en tant que force politique organisée dans les lycées et les facultés, LO n'a pas de ligne dans ces milieux. Au contraire, en dernière analyse, LO a effectivement une ligne : c'est celle qui se déduit de ses proverbes politiques et de sa pratique réelle. Quand on met bout à bout toutes ces interventions empiriques et fragmentaires, ce qui se dégage, c'est bel et bien une orientation opportuniste et sans principe.

---

(44) On retrouvera d'autres exemples de ce type dans le chapitre consacré aux « feuilles de boîtes »

(45) Que Faire p.438

Il arrive aussi que beaucoup de militants de LO choisissent de se réfugier dans la passivité :

— « tu comprends, je ne peux pas aller aux réunions du SNES ni de l'Ecole Emancipée, je distribue une feuille le matin à 6 heures, sur l'entreprise X ... »

— « le comité de lutte, c'est bien ; je viendrai de temps en temps écouter ce qui s'y dit et vendre mon journal ; mais je distribue sur l'entreprise Y ..., et je vends aussi sur le marché, alors tu comprends ... »

Ce type de comportement est malheureusement fréquent. Il exprime une déviation politique bien connue : l'ouvriérisme. Ainsi le militant issu d'une couche sociale petite-bourgeoise est littéralement consterné parce qu'une fée prolétarienne ne s'est pas penchée sur son berceau. Pour rompre avec cette tare originelle, il doit se mortifier, se soumettre à toute une série d'épreuves, de tâches dont souvent il ne comprend pas les implications politiques, mais qui ont le mérite d'exiger de lui une activité pénible, ingrate, prolongée. Voilà qui est propre à « chasser le petit-bourgeois de sa tête », à tuer en lui tous les vestiges de son origine de classe. Lorsqu'il aura effacé de son cœur l'orgueil et l'impatience petite-bourgeoise, lorsqu'il aura fait siens la « probité », l'« humilité », le « sérieux » prolétariens, il touchera le bout du tunnel : le cercle des élus s'ouvrira pour lui ...

Dans cette longue ascèse qui le mène vers l'organisation révolutionnaire prolétarienne, le militant est poussé à fuir le contact avec son milieu d'origine : cela ralentirait en lui cette lente montée vers le prolétariat. C'est pourquoi il s'en défie.

Face à des déviations ouvriéristes aussi marquées, nous sommes amenés à poser une question de fond : qu'est-ce pour nous qu'un militant communiste ? Il est vraiment trop facile de prétendre rompre avec ses origines de classe, en « allant aux ouvriers », et en se coupant volontairement de son milieu de travail ou d'étude. Un militant qui doit passer des dizaines d'heures dans une école, un lycée ou une faculté, se doit d'y intervenir comme un communiste : il n'y a pas de dédoublement de la personnalité chez un militant révolutionnaire.

La Ligue Communiste, notamment au lendemain de son premier Congrès, a détaché spécialement un grand nombre de militants étudiants ou enseignants pour s'occuper d'un travail d'entreprise. Mais elle a toujours insisté pour que cela ne signifie en aucun cas une désertion de leur milieu de travail ou d'étude. Ainsi la résolution sur le travail enseignant adoptée au premier Congrès de la Ligue, débute de la façon suivante :

*« Les tâches militantes des enseignants de la Ligue ne se limitent pas à leur intervention syndicale : ils participent à l'ensemble des tâches de la Ligue.*

*I) Tout enseignant de la Ligue est syndiqué, en règle générale à la FEN (pour certaines catégories, le travail FEN-CGT doit être envisagé).*

*II) Tout enseignant de la Ligue est « ami de l'Ecole Emancipée »... (46)*

## B — LA POLITIQUE AU SOMMET

Mais la politique de Lutte Ouvrière dans les couches non prolétariennes ne se réduit pas à l'inaction ou au « chacun pour soi ». Malgré l'absence de direction et de centralisation régulière du travail de ses militants, malgré l'absence fréquente de tout travail, la direction de Lutte Ouvrière prend position de temps à autre dans son journal national.

Et c'est là qu'apparaissent avec le plus de netteté les conséquences de son économisme. Dans ces couches où elle n'intervient pas en tant qu'organisation, et qu'elle connaît très mal, la politique de LO peut se résumer en trois mots :

incompréhension, suivisme opportuniste, et impuissance.

Prenons l'exemple de sa politique en milieu étudiant (47) :

### 1. L'incompréhension.

Nous avons vu au début de cette brochure, dans un étonnant article publié le 3 Mai 1968 (48) un bel exemple de cécité politique. Nous ne résistons pas au plaisir de citer plus largement ce passage :

*« Le calcul des étudiants allemands, des étudiants japonais et de ceux qui brûlent de les imiter en France, reste le même. S'ils ne mettent pas de bombes, ils espèrent eux aussi réveiller les masses, leur donner l'exemple en allant affronter les matraques des policiers dans la rue... Certes, aucun marxiste ne nie « à priori » que l'emploi de la violence soit nécessaire aux révolutionnaires*

*Mais il ne s'agit pas pour nous d'une technique propre à mobiliser des couches sociales qui ne le sont pas, encore moins à montrer à ces couches sociales une oppression qu'elles subiraient sans s'en apercevoir. Cette idée, un peu aberrante, ne peut guère naître que dans un milieu petit-bourgeois coupé de la classe ouvrière, et pour qui les réactions ou le manque de réactions de celle-ci sont vus et expliqués de l'extérieur ...*

*Les travailleurs ne comprendraient certainement pas que des étudiants français — même s'ils se réclament de la classe ouvrière — déclenchent des bagarres dans le simple but d'imiter les étudiants allemands. Et dans ce cas ceux qui en prendraient la responsabilité non seulement manqueraient à coup sûr leur but — si du moins leur but est bien la révolution prolétarienne, et, pour cela, la constitution d'un parti ouvrier révolutionnaire — mais risqueraient d'aller à l'encontre de celui-ci, de couper de la classe ouvrière les militants et les groupes d'extrême-gauche en se livrant à des « provocations » incompréhensibles pour elles. »*

---

(47) On pourrait faire la même démonstration pour le syndicalisme enseignant (cf L.O. No 26, p.4 sur la scission de l'Ecole Emancipée)

(48) Revue « Lutte de Classe » No 15

Il faudrait, pour compléter ce début d'anthologie, y ajouter l'article publié dans la VO du 8 Mai 1968 (49) :

*« Les étudiants sont mécontents, et ils ont raison de l'être ».*

*« Certaines revendications des étudiants, de même que leurs moyens d'action, sont peut-être contestables (envisager la grève des examens est même tout simplement aberrant. C'est reporter mécaniquement dans le milieu étudiant le vocabulaire des luttes ouvrières, mais c'est comme si les travailleurs envisageaient une « grève du salaire ») ».*

A cette époque les militants de la VO — de même que ceux de l'UEC (Union des étudiants du PCF) — caractérisent le mouvement comme un mouvement « revendicatif » (les « revendications » étant sans doute : « A bas l'Etat policier » et « Libérez nos camarades »).

A cette époque LO — comme l'UEC — s'oppose à la grève des examens, sans voir que le maintien des épreuves d'examen à la date prévue aurait signifié l'arrêt pur et simple du mouvement de masse qui se développait ...

Le rédacteur de l'article poursuivait d'ailleurs sans broncher :

*« Mais la plupart des organisations et des militants, qui ont la confiance des étudiants et qui dirigent leurs luttes, se réclament eux, du marxisme révolutionnaire.*

*A eux nous devons expliquer fraternellement qu'ils font fausse route, parce que, malgré tous les succès apparents qu'ils ont pu remporter jusqu'à ce jour, et qu'ils remporteront peut-être encore dans l'avenir, ils sont lancés dans une voie sans issue. Parce que la tâche fondamentale à notre époque, celle à laquelle des révolutionnaires doivent tout subordonner, c'est la construction d'un parti ouvrier révolutionnaire. »*

Ainsi, sans prévoir une seconde ce qui allait se passer quelques jours plus tard, LO demandait tout simplement aux « leaders » du mouvement d'expliquer à leurs troupes que le mouvement était « sans issue », qu'il fallait l'arrêter, pour se consacrer à la « tâche fondamentale » : aller à la porte des entreprises distribuer le matin des feuilles de boîte, seul moyen de se rapprocher de la construction du parti révolutionnaire ...

## 2 . Le suivisme opportuniste.

Lorsque LO veut montrer aujourd'hui qu'elle est intervenue de longue date dans les questions étudiantes, elle écrit des phrases du genre :

*« ... nous avons, dans le passé, soutenu concrètement telle ou telle tendance de l'UNEF » (50)*

Les militants qui n'ont pas vécu les batailles dans l'UNEF avant Mai 68 ne savent pas quelle pratique se cache sous cette expression anodine. A la suite d'accords passés au sommet, les futurs dirigeants de LO demandaient à leurs militants de « voter comme la FER » ; puis quand d'autres accords étaient passés, de « voter comme la JCR ». Cette consigne était appliquée de la manière la plus simple qui soit : dans les AG de l'UNEF, le militant de la VO arrivait

(49) V.O. No 24, p.4

(50) L.O. No 132, p.2

(généralement vers la fin de la réunion, au moment du vote) et, nanti de sa carte UNEF, il votait en levant la main en même temps que ses alliés du moment ; ceci quel que soit le contenu de la motion présentée ...

Ce suivisme s'est manifesté de façon encore plus éclatante en Mai 68, où Lutte Ouvrière (à l'apogée du mouvement) a troqué ses réticences et ses critiques initiales contre une admiration et un respect profonds pour les « chefs historiques » du mouvement ; comme le prouve ce passage d'un article déjà cité :

*« ... Nul en effet ne songeait en mai dernier à contester la représentativité de Sauvageot et de l'UNEF elle-même, nul si ce n'est le gouvernement. Et les étudiants, en se ralliant par dizaines de milliers à chaque initiative de leur leader, surent répondre comme il convenait. Et tous les participants des manifestations de mai et des grèves qui suivirent, connurent le nom des dirigeants du mouvement étudiant : Sauvageot, Cohn-Bendit, Geismar. Toute la population et pas seulement les étudiants eux-mêmes ... » (51)*

Tant que cela va bien, que la situation est bonne et que les luttes étudiantes sont « populaires », LO n'opère aucune démarcation critique par rapport à ceux qu'elle considère comme les « leaders », quelle que soit leur ligne politique.

### 3. L'impuissance.

Mais il arrive que cela aille moins bien, et que la situation se détériore. Il arrive que le mouvement étudiant connaisse des crises graves et des conflits aigus.

Que fait alors Lutte Ouvrière ? Elle publie un article dans son journal pour déplorer cet état de choses, sermonner les « responsables » et tenter de les ramener à la raison.

Il y a quelques temps, un militant de la Ligue fut passablement estomaqué par un article de ce genre de Kaldy sur la crise de l'UNEF ; il envoya à la rédaction de Lutte Ouvrière une lettre qui posait la question suivante : « dans tout cela où étaient les camarades de Lutte Ouvrière ? ». La rédaction de Lutte Ouvrière lui répondit fort poliment :

*« Contrairement à ce que tu affirmes, ni Kaldy ni les camarades de LO ne se sont « régalez » de ce spectacle. Bien au contraire. ce qui domine dans cette affaire, ce n'est ni le « contentement » ni la « bonne conscience », mais le sentiment d'impuissance (souligné par nous NDLR) vis-à-vis de groupes qui s'obstinent à penser que la construction du parti révolutionnaire passe en priorité par la destruction du groupe rival et que rien ne compte en dehors de cela » (52).*

Voilà enfin l'aveu lâché : le refus de tout travail organisé en milieu étudiant, avec pour pendant la publication d'articles occasionnels dans le journal central conduit soit au suivisme béat (quand ça va bien), soit au « sentiment d'impuissance » (quand ça va mal).

---

(51) L.O. No 24

(52) L.O. No 132, p.2

Mais ce ne sont finalement que deux aspects complémentaires d'une même politique : celle qui consiste à encourager ou à vitupérer du haut des tribunes prolétariennes les combattants étudiants qui s'affrontent dans l'arène ...

### TROISIEME CONSEQUENCE DE CETTE POLITIQUE ECONOMISTE : UNE CONCEPTION RESTRICTIVE DU TRAVAIL DANS LA CLASSE OUVRIERE.

*« En restreignant la sphère de notre influence, nous accentuons par là notre influence elle-même ».* MARTYNOV  
(cité et combattu par Lénine).

Le rétrécissement économiste de l'agitation politique par Lutte Ouvrière n'affecte pas seulement son intervention dans les couches non prolétariennes de la population ; il entraîne aussi une conception étroite et limitative du travail dans la classe ouvrière elle-même.

Pour LO, le travail organisé dans la classe ouvrière, c'est d'abord la parution d'une feuille d'entreprise, ensuite une activité syndicale dans l'entreprise. Cela ne constitue pas seulement une activité prioritaire ; c'est en fait le seul travail organisé et dirigé centralement.

Or les travailleurs ne sont pas uniquement perméables à l'agitation et à la propagande révolutionnaires pendant la simple durée de leur activité productive. Et pour un groupe dont l'implantation est encore limitée, se cantonner dans cette intervention c'est non seulement commettre une erreur politique (économisme), mais encore diminuer la rentabilité et l'efficacité de son travail d'entreprise.

LO a commencé lentement à se dégager de ces conceptions étroites en jugeant par elle-même de l'impact de sa campagne sur les transports en commun, qui non seulement renforça les noyaux ouvriers existants, mais encore lui permit de gagner des sympathies chez des travailleurs qu'elle n'avait pas encore touchés.

Toutefois, malgré cet élargissement de ses conceptions antérieures, LO néglige encore tout travail organisé dans une série de secteurs intéressants comme les centres de formation professionnelle (CET), ou les logements collectifs de jeunes (foyers de jeunes travailleurs), ou encore l'organisation des loisirs (cinéma, vacances, activités culturelles ...), etc.

A titre d'illustration de ces carences, considérons ce qui est fait sur les foyers de jeunes travailleurs :

Lorsqu'on lit la rubrique ouvrière de LO, on s'aperçoit qu'elle est alimentée régulièrement par des articles sur les foyers de jeunes travailleurs de villes diverses : conditions de logement déplorables, lutte menée, répression contre des résidents, etc.

La conclusion qui s'impose est que LO dispose depuis un certain temps d'un nombre appréciable de militants ou d'informateurs dans ces foyers. Or dans ce milieu, LO n'apparaît pas comme une force politique organisée : comme dans les couches non prolétariennes, ses militants sont laissés pratiquement sans consignes et sans direction ; ils n'ont pour tout bagage que leur idéologie unitariste, leur

incontestable bonne volonté, et l'idée bien ancrée que « bien sûr on peut faire quelque chose, mais que ce n'est pas essentiel ». C'est pourquoi le militant — en tant qu'individu — vend son journal, recrute des sympathisants pour son organisation, se rend sur le terrain quand ça chauffe un peu ... mais il n'y a pas de matériel LO spécifique (bulletin ou autre), pas de ligne clairement définie, pas de travail organisé centralement.

Prenons un exemple et nous verrons clairement les conséquences de cette « ligne » :

En novembre 1970, à Sochaux, un vaste mouvement s'organise dans trois foyers où résident surtout des jeunes travailleurs de chez Peugeot. On sait que Peugeot-Sochaux est un vieux « bastion provincial » de LO, qu'elle y dispose d'un bon groupe de militants, dont une partie réside dans les foyers. Que va faire LO ?

D'abord elle va laisser la direction du mouvement sur les foyers à des militants maoïstes ; ensuite, sur l'entreprise elle-même, c'est le PCF qui va organiser (à sa manière) la solidarité. Les militants de LO ne sont bien sûr pas restés inactifs : ils étaient là ; ils ont fait des choses. Mais il est clair qu'ils n'ont pesé dans cette affaire que d'un poids dérisoire, en comparaison des forces et de l'implantation locale dont ils disposaient. Il est clair qu'à aucun moment ils n'ont utilisé l'appui du réseau national dont ils disposaient pour organiser la solidarité, ventiler les informations, etc.

Une magnifique illustration de tout cela se trouve dans l'article paru sur la question dans LO (54) qui se conclut par les phrases suivantes que nous citons en entier :

*« Les jeunes qui se battent en ce moment ne se battent ni contre la direction des ALTM, ni contre la SCIC, mais contre Peugeot. Or Peugeot dans la région est tout puissant. Si les grévistes restent isolés, ils vont à une défaite certaine. Il leur faut en premier lieu avoir l'appui de tous (55) les syndicats, de toutes (56) les organisations politiques ».*

Voilà qui a un léger parfum de lambertisme ! Si sur Sochaux, le « Front unique ouvrier » de « tous les syndicats » et de « toutes les organisations politiques » n'est pas réalisé, alors il faut expliquer aux jeunes travailleurs en lutte qu'« ils vont à une défaite certaine ». Bel aveu d'impuissance !

Il est parfaitement justifié de chercher tous les appuis nécessaires auprès des syndicats et organisations politiques, dans une bataille comme elle-ci. Mais il est absolument erroné de subordonner toute action à l'hypothétique réalisation du Front unique de tous les syndicats et de toutes les organisations. C'est en suivant cette ligne simple que des luttes victorieuses ont pu être menées dans un certain nombre de foyers parisiens.

Mais le rédacteur de l'article ne s'arrête pas en si bon chemin. Pour terminer en beauté, il poursuit :

*« Mais le vrai combat (souligné par nous NDLR), c'est à l'usine qu'il faudra le mener. En tout cas cette grève a déjà quelque chose de positif : elle aura permis aux jeunes*

---

(54) L.O. No 119, p.18

(55) Souligné par nous (NDLR)

(56) idem

*travailleurs d'apprendre à s'organiser et à discuter de leurs problèmes et de comprendre qu'à l'atelier comme dans la vie courante, il n'y a qu'un seul et même ennemi : Peugeot. Et c'est déjà beaucoup ».*

Ainsi, faute de proposer la moindre perspective au mouvement, il explique aux jeunes travailleurs que leur grève a « déjà quelque chose de positif » (sic), mais que « le vrai combat, c'est à l'usine qu'il faudra le mener » !

Il est difficile d'étaler plus nettement ses carences au grand jour : au nom des grands principes (« le travail prioritaire est le travail sur les entreprises »), on néglige délibérément l'intervention dans une couche de jeunes, qu'une organisation révolutionnaire devrait organiser sur leur lieu de travail ET sur leur lieu d'habitation. C'est souvent en faisant concrètement la preuve de notre capacité à diriger et à organiser un mouvement sur leur foyer que nous gagnerons la confiance des jeunes travailleurs, et que nous pourrons les organiser pour un travail sur leur entreprise.

#### QUATRIEME CONSEQUENCE DE L'ECONOMISME : LA TENDANCE A S'ADAPTER AU NIVEAU DE CONSCIENCE DE L'« OUVRIER MOYEN »

*« Les travailleurs ne comprendraient pas que ... » (57)*

Un des principaux reproches que Lénine faisait aux économistes de son temps, c'était de confondre trop souvent avant-garde et arrière-garde, en un mot d'oublier que le rôle d'une organisation révolutionnaire c'était d'être toujours « un pas en avant des masses » et non pas dans le mouvement, quand ce n'est pas à sa remorque.

Une des raisons fondamentales de la nécessité d'une avant-garde politique, c'est que le mouvement ouvrier, dominé économiquement et idéologiquement par la bourgeoisie, ne peut trouver par lui-même spontanément les voies de son émancipation.

*« Par lui-même le mouvement ouvrier spontané ne peut engendrer (et n'engendre infailliblement) que le trade-unionisme » (58)*

Lutte Ouvrière reconnaît, bien sûr, la nécessité d'une avant-garde politique. Elle fait souvent des développements lyriques sur le parti révolutionnaire, « conscience et mémoire du prolétariat », mais dans nombre de ses écrits comme dans sa pratique, elle subit les pressions directes de l'« ouvrier moyen » qui sympathise aux « idées révolutionnaires », sans avoir pour autant réussi à se dégager totalement des préjugés ambiants, bourgeois ou staliniens.

(57) L.O. No x, y, z etc...

(58) Que Faire p.448

1er exemple :

Il faut faire une grosse organisation, même si ses contours sont mal définis, car ...

*« Les travailleurs ne croient pas en l'efficacité d'un groupe restreint, même s'ils en approuvent les idées. » (59)*

Il est parfaitement exact que c'est là l'opinion la plus couramment répandue dans la classe ouvrière, même chez ceux qui « approuvent les idées » des groupes révolutionnaires. Mais le devoir d'une organisation révolutionnaire c'est d'expliquer la situation politique telle qu'elle est, de repréciser cette notion d'avant-garde restreinte éclipsée par la pratique du PCF où l'on entre à la fête de l'Huma entre deux parts de frites ; et non pas de chercher des « raccourcis », des « miroirs aux alouettes », qui prennent appui sur les préjugés dominants avec pour arrière-pensée : « on leur expliquera après ... »

2eme exemple :

Il ne faut pas être divisés, car ...

*Beaucoup de ces militants sont désorientés par la division de l'extrême-gauche. Ils ne voient pas sur quoi baser leur choix (sic), et ils n'ont effectivement pas les moyens de faire un tel choix. Aucune tendance, qu'elle soit trotskyste ou pro-chinoise ... » (60)*

Pour justifier sa stratégie et ses propositions sur l'unité des révolutionnaires, Lutte Ouvrière « oublie » qu'elle est une « tendance d'avant-garde » et choisit de regarder l'extrême-gauche de l'œil inquiet et borné qu'elle prête au travailleur moyen (« ils ne voient pas sur quoi baser leur choix ... »).

Encore une fois, le rôle des militants révolutionnaires n'est pas dans cette affaire de jouer un rôle d'arrière-garde obtuse, en acceptant de renvoyer dos à dos les trotskystes, les maoïstes et les autres, sous prétexte que « les-ouvriers-ne-comprendraient-pas-que ... »

Leur rôle est d'éduquer ces travailleurs avancés, de leur expliquer en quoi consistent les différences, de leur montrer comment ces différences ont des implications dans la pratique.

D'ailleurs en dernière analyse, ce type de position fait injure à la classe ouvrière elle-même : rappelons-nous l'exclamation de l'ouvrier russe (« nous ne sommes pas des enfants ... »). L'expérience montre qu'assez rapidement les ouvriers apprennent à discerner dans leurs pratiques les différences de ligne qui opposent les groupes révolutionnaires. Combien y a-t-il d'entreprises, dans la région parisienne ou ailleurs, où les travailleurs savent parfaitement distinguer entre l'intervention de groupes maos qui invitent sans ambage à « pendre les petits chefs » et à « organiser militairement la résistance », et celles de groupes politiques qui mènent la bataille sur des mots d'ordre clairs et des propositions alternatives à celles des staliniens ; qui font un travail régulier de propagande socialiste en donnant des explications sur tous les faits saillants de l'actualité nationale et internationale ...

(59) L.O. No 29, p.4

(60) L.O. No 5 p.25

Au lecteur qui aurait encore des doutes sur ces confusions entre avant-garde politique organisée, éléments avancés, et arrière-garde, qui règnent chez Lutte Ouvrière, nous proposons une lecture attentive du long passage suivant, dont nous tenterons de faire l'explication :

*« Dans ce que disent les gauchistes, de nombreux ouvriers retrouvent les idéaux qui sont ceux du socialisme révolutionnaire, ce qui facilite le travail d'implantation dans la classe ouvrière.*

*Cette avant-garde composée des militants conscients des intérêts historiques de leur classe et prêts à lutter pour l'émancipation du prolétariat, a aujourd'hui la possibilité de s'emparer enfin du programme révolutionnaire.*

*Certes, pour l'instant, les défauts des gauchistes ne leur permettent pas de se diriger systématiquement vers cette avant-garde, de la gagner au marxisme révolutionnaire, comme l'ont fait les bolchéviks russes, il y a cinquante ans. Mais la présence des gauchistes dans la vie politique, les idées qu'ils diffusent, peuvent servir de fil directeur à l'ouvrier révolutionnaire qui se pose des questions. Par leur intermédiaire, il peut renouer avec le programme du marxisme révolutionnaire.*

*Cette prise de conscience, dont nous vivons les premiers balbutiements, ira en grandissant. Demain, par milliers, les militants ouvriers, à travers la critique de leurs organisations, de leurs dirigeants et même de leur propre activité militante, s'empareront franchement du programme socialiste et s'en revendiqueront.*

*Cette avant-garde ouvrière attirera alors à elle les militants révolutionnaires intellectuels, comme l'aimant attire la limaille. Car si tous les gauchistes ont des défauts, s'ils sont liés par mille liens au milieu social petit-bourgeois, le dévouement de beaucoup d'autres aux intérêts de la classe ouvrière est indiscutable.*

*Ces travailleurs, vivant les luttes de la classe ouvrière et partageant sa vie, aideront les gauchistes à acquérir le sens des responsabilités qui leur manque. Par leur poids, par leur cohésion, ils sauront empêcher l'esprit de chapelle de prendre le pas sur la défense des intérêts des travailleurs, et ils sauront gommer les défauts contractés au cours d'une longue présence dans le milieu intellectuel.*

*Certes, les militants gauchistes n'ont pas à attendre passivement cette évolution de l'avant-garde ouvrière. En tout état de cause, l'activité militante s'est toujours fixé pour objectif de pouvoir agir sur la réalité sociale, tout en prenant appui sur la situation objective.*

*Le mouvement gauchiste a un rôle important à jouer dans la cristallisation de la prise de conscience des militants ouvriers. Pour jouer son rôle il doit avant tout prendre*

conscience de ses faiblesses, et entreprendre une lutte sans merci contre ses faiblesses.

*C'est ainsi qu'il pourra être un participant actif des prochaines luttes de la classe ouvrière, c'est ainsi qu'il pourra intervenir activement dans la construction du Parti Ouvrier Révolutionnaire. » (61)*

A première vue il s'agit d'un texte qui exprime des idées fort simples : les idées révolutionnaires ont été pourchassées par le stalinisme ; pendant 40 ans elles se sont réfugiées dans la petite-bourgeoisie. Aujourd'hui elles recommencent à pénétrer dans la classe prolétarienne, pour y devenir une force matérielle. C'est pourquoi les révolutionnaires prolétariens vont voir leur nombre croître et se développer ; ils vont progressivement entraîner dans leur sillage les révolutionnaires intellectuels : l'Histoire va de nouveau unir ce qu'elle avait séparé, Roméo va retrouver Juliette, et de leur union naîtra le Parti Révolutionnaire. C'est donc très simple ; on ne voit pas bien où est la difficulté.

#### QUI EST L'AVANT-GARDE ?

On nous parle à plusieurs reprises dans ce texte de l'« Avant-Garde ouvrière ». Mais qui rassemble-t-elle exactement ? On nous dit qu'elle est « composée des militants ouvriers conscients des intérêts historiques de leur classe et prêts à lutter pour l'émancipation du prolétariat ». Très bien : ce sont donc vraisemblablement des militants politiques organisés.

— Non, puisque leur prototype est décrit comme « l'ouvrier-révolutionnaire-qui-se-pose-des-questions » ; il s'agit donc simplement de militants qui commencent à rompre avec le réformisme et se rapprochent plus ou moins confusément des groupes révolutionnaires, sans avoir connaissance ni compréhension du programme révolutionnaire.

#### QUI SONT LES « GAUCHISTES » ?

Nous avons déjà vu que LO définit le « mouvement gauchiste » comme l'addition des groupes existants qui se réclament de la révolution, Lutte Ouvrière incluse.

Or ici, il ne semble pas que ce terme soit employé dans son acception courante : on nous dit en effet que « tous les gauchistes ont des défauts », qu'« ils sont liés par mille liens au milieu social petit-bourgeois », qu'il « leur manque le sens des responsabilités ». Manifestement cette fois-ci Lutte Ouvrière n'est pas du nombre...

#### MAIS ALORS OU EST LUTTE OUVRIERE ?

Relisons le texte et cherchons bien : on nous dit que « si tous les gauchistes ont des défauts, (...) le dévouement de beaucoup d'autres aux intérêts de la classe ouvrière est indiscutable ».

---

(61) L.O. No 52, p.9

Peut-être est-ce là une timide apparition de LO qui se cache derrière ces « beaucoup d'autres dont le dévouement à la classe ouvrière est indiscutable »... Ne le discutons pas et poursuivons :

« Ces travailleurs, vivant les luttes de la classe ouvrière et partageant sa vie, aideront les gauchistes à acquérir le sens des responsabilités ».

Qui sont ces travailleurs qui partagent la vie de la classe ouvrière (sic). Si ce sont des travailleurs comme les autres, cette affirmation est une plate tautologie ; mais si ce ne sont pas des travailleurs comme les autres, il s'agit peut-être... des militants de Lutte Ouvrière.

#### Récapitulons :

Aujourd'hui il y a des ouvriers qui écoutent les gauchistes ; ils se posent des questions, et demain à travers la critique de leurs directions et d'eux-mêmes, ils renoueront avec le programme révolutionnaire. Comment ? Par un processus continu de prise de conscience (« l'évolution de l'avant-garde ouvrière »). Mais alors dans cette affaire, quel est le rôle des « gauchistes » (c'est-à-dire de tous les groupes sauf Lutte Ouvrière) ? Vu leur nature petite-bourgeoise on leur confie un rôle important mais limité : « Le mouvement gauchiste a un rôle important mais limité : Le mouvement gauchiste a un rôle important à jouer dans la cristallisation de la prise de conscience des militants ouvriers ». A ce point du récit les choses semblent s'éclairer un peu : l'Avant-Garde ouvrière par un processus continu de prise de conscience se rapproche du programme révolutionnaire. Les gauchistes ont pour tâche d'accélérer et de faciliter ce processus. D'ailleurs l'Avant-Garde ouvrière leur revaudra bien ça et « comme l'aimant attire la limaille », elle les attirera un par un vers elle. Et Lutte Ouvrière ? Elle est dans l'Avant-Garde ; et qu'est-ce qu'elle y fait ? Elle a pour mission de lutter contre l'« esprit de chapelle », contre « les défauts contractés au cours d'une longue présence dans le milieu intellectuel » et pour le « sens des responsabilités ». A part cela, son devoir est de marcher du même pas que l'Avant-Garde dans sa lente ascension vers le programme révolutionnaire ...

Avouons que dans tout ce schéma, les léninistes les plus perspicaces auraient beaucoup de mal à retrouver leurs petits cochons...

# qu'est ce que l'influence du stalinisme aujourd'hui ? comment mener la lutte contre elle ?

*« La 3ème Internationale est entrée dans la voie du réformisme, alors que la crise du capitalisme avait définitivement mis à l'ordre du jour la révolution prolétarienne ».*

Léon TROTSKY (62)

Aujourd'hui, comme il y a trente ans, le stalinisme reste la principale force de conservation sociale à l'échelle internationale, le dernier rempart de l'ordre bourgeois. Grâce à lui, l'impérialisme décadent a trouvé une chance inespérée de survie.

La politique du PCF en mai 68, bradant un mouvement de dix millions de grévistes pour une cuisante défaite électorale, montre à l'évidence quelle attitude objectivement contre-révolutionnaire les partis staliniens peuvent prendre, quand l'ordre bourgeois est menacé par la mobilisation des masses.

C'est pourquoi faire une analyse correcte du stalinisme n'est pas le travail des spécialistes férus de points d'histoire et de vieux débats, mais la tâche de tout militant révolutionnaire conséquent.

Comprendre qui est l'adversaire puissant qui impose encore aujourd'hui son hégémonie sur le mouvement ouvrier, comprendre quelle est son histoire, quelles sont ses forces réelles et ses faiblesses, c'est seulement à cette condition qu'on peut espérer combattre efficacement son influence.

Dans un pays comme la France où le PCF contrôle totalement la plus puissante centrale syndicale existante, une lutte impitoyable contre les dirigeants staliniens qui conduisent la classe ouvrière de défaites en trahisons, est même la condition sine qua non du succès de toute révolution socialiste.

Voyons donc tout d'abord quelles sont les positions générales de Lutte Ouvrière sur cette question.

## CE QUE DIT LUTTE OUVRIERE

### A — UNE REFERENCE AUX ANALYSES FONDAMENTALES DE TROTSKY

Bien que n'ayant jamais appartenu à la Quatrième Internationale fondée par Léon Trotsky, Lutte Ouvrière se réclame officiellement du trotskisme. Elle reprend pour l'essentiel les analyses de l'Opposition de Gauche sur le « Thermidor russe » et la dégénérescence du PC d'Union Soviétique.

Racontant les débuts de ceux qui s'opposèrent avec courage à la politique stalinienne, elle insiste sur les circonstances extrêmement défavorables qui ont été à l'origine de leur isolement: recul de la révolution mondiale, répression massive frappant les révolutionnaires ...

*« Hors des frontières russes, les petits groupes qui ont pris conscience de ce qui s'est passé en URSS, qui ont suivi le développement de la lutte entre l'opposition de gauche et la bureaucratie, et qui se sont placés aux côtés des marxistes révolutionnaires, vont subir les assauts déchaînés des fonctionnaires que Staline a installés aux postes-clés du Komintern (...)*

*Se dressent alors devant cette poignée de révolutionnaires des tâches gigantesques. Intellectuels pour la plupart, ils ont la responsabilité de la conservation du marxisme révolutionnaire, de sa propagande, de la formation d'une nouvelle génération révolutionnaire.*

*L'histoire a bien mal préparé ces militants aux tâches qui s'imposent à eux. » (63)*

L.O. marque donc clairement une certaine filiation historique. Mais elle insiste en même temps sur le handicap majeur de l'Opposition de Gauche et de ses descendants: le manque de lien avec le mouvement ouvrier.

De ce point de vue, LO, l'histoire du mouvement trotskiste n'est pas tant celle de la politique qu'il a essayé de mener contre vents et marées dans un rapport de force extrêmement défavorable (36, guerre d'Espagne, 2ème guerre mondiale, guerre d'Algérie ...). Cette histoire c'est avant tout celle d'une tragédie: la séparation pendant 40 années entre la classe ouvrière et son avant-garde consciente ...

## B — UNE BONNE DESCRIPTION CONCRETE DE L'EMPRISE DU STALINISME SUR LA CLASSE OUVRIERE FRANCAISE AU NIVEAU DES ENTREPRISES

\* LO montre bien comment le stalinisme fait pénétrer dans la classe ouvrière non seulement une influence réformiste, mais aussi toutes sortes de préjugés dont le chauvinisme est peut-être le plus éclatant:

*« Les responsabilités du stalinisme sont cependant infiniment plus lourdes que cela encore. Il n'incarne pas seulement une politique réformiste. Il est le principal responsable de la quasi-disparition de la conscience socialiste parmi les masses ouvrières.*

*Le socialisme a cessé d'être une aspiration pour beaucoup de travailleurs parce qu'on leur a mis des exemples monstrueux sous les yeux, en leur disant: voilà le socialisme!*

*Le stalinisme porte bien d'autres responsabilités encore. Il s'est fait le principal défenseur et le principal vecteur de l'idéologie bourgeoise et des pires préjugés bourgeois dans la classe ouvrière. Qui ne se souvient par exemple de l'Humanité faisant chorus avec « Minute » pour dénoncer « l'allemand Cohn-Bendit ».*

*C'est que le PCF ne connaît plus depuis longtemps d'autres intérêts que les intérêts « nationaux ». C'est le seul langage qu'il sache parler, même aux travailleurs portugais, espagnols, ou africains de chez Citroën. Il ne perd jamais une occasion de se rouler, de se vautrer dans le tricolore. Et malheureusement le chauvinisme est une mentalité qu'il est infiniment plus facile de répandre que de combattre.*

*Le bilan est lourd. L'hégémonie du stalinisme dans le mouvement ouvrier international a assuré à la bourgeoisie mondiale près d'un demi-siècle de tranquillité sociale relative. » (64)*

\* LO montre également comment la domination stalinienne gangrène le mouvement ouvrier de l'intérieur; lors des meetings de LO à la Mutualité, les orateurs insistent toujours sur les formes concrètes que prend dans l'entreprise le poids du PCF et de la CGT:

« C'est à travers ce syndicat et les possibilités qu'il offre que le Parti Communiste exerce son emprise sur la classe ouvrière. Plus même : le Parti Communiste n'existe pour ainsi dire pas dans les entreprises en dehors des structures syndicales (...) ...a de rares et brèves exceptions pres, il n'y a pas de vie syndicale dans l'entreprise en dehors du cercle restreint des élus. Volontairement, consciemment, l'appareil décourage toute activité, toute vie, et même toute tentative de réunion syndicale en dehors des heures de travail.

...le lent travail syndical d'explication, d'organisation élémentaire des ouvriers, d'apprentissage conscient du but du mouvement et de la démocratie ouvrière, ce lent travail, base d'activité des militants syndicaux de la belle époque, cela le stalinisme l'a tué.

A tel point que dans la tête des ouvriers, le syndicat c'est un machin qui doit donner des directives, décider des mots d'ordre, diriger des grèves et avoir ses délégués. (...)

Le stalinisme a tellement pesé sur plusieurs générations, qu'il est même difficile de faire comprendre ce qu'est une assemblée démocratique du personnel, un conseil d'équipe, prenant lui-même ses décisions après avoir écouté tous les avis. » (65)

Ce qui est important dans cette description, c'est qu'elle montre la classe ouvrière non pas telle que les maoïstes la rêvent (prête à se soulever et n'attendant plus que de voir arriver Geismar pour le suivre), mais telle qu'elle est, avec une conscience modelée par le poids de 40 années de stalinisme.

Cette compréhension ne constitue pas seulement une référence historique générale commune à la Ligue et à LO, mais un point de clivage concret vis-à-vis de conceptions mao-anarchisantes qui fleurissent régulièrement dans l'extrême-gauche.

Elle permet de saisir comment l'appareil stalinien hégémonique organise et tout à la fois désorganise la classe ouvrière. Or la compréhension de cette dialectique organisation/désorganisation constitue une des clés de tout travail au sein de la CGT.

## C — UNE REFERENCE A LA CRISE DU STALINISME

Lutte ouvrière note bien l'affaiblissement et l'éclatement de ce qu'on a appelé le « mouvement communiste officiel » :

« Nous assistons, depuis plusieurs années, à un long effritement du monolithisme stalinien, à une lente décomposition du bloc hégémonique et sans faille créé par la bureaucratie soviétique. » (66)

Ce constat lui semble important car cette crise a des conséquences directes en France, dans les entreprises :

« ...aujourd'hui, dans le barrage dressé par les staliniens entre la classe ouvrière et les

(65) L.O. No 29, p.3

(66) L.O. No 52, p.8

révolutionnaires, et qui a été si terriblement efficace, des fissures se produisent. » (67)

« ...les idées des révolutionnaires ont bénéficié d'un attrait et d'une sympathie qui ne s'est pas démentie. » (68)

La première constatation qui s'impose à nous c'est que toutes ces références et toutes ces analyses constituent un socle relativement étendu. Mais il faut nous garder dans ce domaine d'un optimisme irraisonné: la référence à l'antistalinisme reste le lot de familles politiques fort hétérogènes, et avant de conclure à l'identité totale de nos vues, il faut y regarder de plus près.

## CE QUE LUTTE OUVRIERE NE DIT PAS

### A— LA CRISE DU STALINISME

Le terme de « crise du stalinisme » revient dans les textes de Lutte Ouvrière. Mais nous avons vu qu'il recouvrait essentiellement deux choses: l'éclatement du monolithisme stalinien à l'échelle internationale, et l'apparition dans les usines d'un courant de sympathie pour les idées révolutionnaires se manifestant par l'existence d'une frange de « gauchistes » potentiels.

Or la crise du stalinisme se pose en de tout autres termes:

De même que la naissance du stalinisme était liée à un reflux prolongé de la révolution mondiale, de même la crise qui le frappe c'est d'abord la conséquence directe d'une remontée des luttes à l'échelle internationale et notamment de la révolution coloniale. (69)

Et cela se traduit de la façon la plus visible par une perte d'initiative des partis « communistes » dans des domaines où ils étaient jusque là absolument hégémoniques, notamment en Europe:

- mouvement étudiant et jeunesse en général
- luttes anti-impérialistes.

Cela se traduit y compris en profondeur par un malaise et des difficultés accrues dans la classe ouvrière, liés à l'impasse de leur stratégie réformiste, et à une maturation qui s'effectue en France après mai 68.

Poser le problème en ces termes, c'est dire que l'effritement (relatif) de l'hégémonie stalinienne à l'échelle internationale fait apparaître des lignes de faille, des maillons faibles dans cette domination. C'est cela qui détermine une tactique d'implantation (notion absolument étrangère à LO). C'est cela qui permet aux militants révolutionnaires une apparition publique et la direction de luttes de masse dans ces secteurs qui correspondent aux « maillons faibles » de cette domination (luttes anti-impérialistes, jeunesse scolarisée avec l'affaire Guiot par exemple). C'est cela qui permet de réaliser aujourd'hui de véritables opérations politiques (quand l'organisation concentre pour un temps limité un maximum de forces sur un point donné, y compris lors de *luttes ouvrières*).

---

(67) id. p.8

(68) id.p.9

(69) Il serait trop long de relater des positions de L.O. à ce sujet

Cf. Denis Avenas : Lutte Ouvrière et la Révolution Mondiale (« Marx ou Crève » No 3)

LO ne comprend pas cela :

Elle remarque empiriquement qu'à l'éclatement du monolithisme stalinien à l'échelle internationale correspond en France dans les entreprises une audience accrue des révolutionnaires :

*« Depuis Mai, dans chaque entreprise du pays qui compte plus de 100 ouvriers, il y a un gauchiste potentiel » (70)*

Pour tempérer d'éventuelles impatiences petites-bourgeoises, elle s'empresse d'ajouter que le travail dans les entreprises, aujourd'hui comme hier, « nécessite un long et patient effort » (71), qu'« il faut mener une propagande socialiste incessante » (72).

Tout cela est fort juste. Ces remarques ont le mérite d'inviter les militants révolutionnaires à l'endurance, mais il faut avouer qu'elles ne les arment guèrent dans leur travail.

Ici nous touchons bien au fond du problème : l'économisme et l'incompréhension de la portée réelle de la crise du stalinisme ont pour conséquence une absence totale de stratégie politique.

Recruter, un par un, des « gauchistes potentiels » dans les entreprises. A chacun d'eux « amener les deux ou trois soutiens militants extérieurs qui lui permettront d'implanter et de défendre les idées révolutionnaires au sein de la classe ouvrière (73). Voilà ce qui pour Lutte Ouvrière demeure non seulement la tâche fondamentale, mais pratiquement la seule forme d'activité politique.

Pour le reste il suffira de faire connaître « le point de vue des militants révolutionnaires sur l'activité » dans son journal, de faire de temps à autre des meetings à la Mutualité, et - depuis une date récente - de présenter des candidats aux élections...

## B — L'INFLUENCE DU STALINISME S'ETEND A LA QUASI-TOTALITE DES COUCHES DE LA SOCIETE.

*« Pour organiser principalement, mais non exclusivement la classe ouvrière, le PCF déploie un vaste ensemble d'organisations de masse dont il est le centre nerveux, souvent occulte, syndicats, clubs, associations, comités divers s'adressant à chaque catégorie sociale, dotés d'un système de presse différencié, sont les canaux de cette domination » . (74)*

Lutte Ouvrière, comme la Ligue, analyse l'hégémonie stalinienne sur la classe ouvrière comme un solide rempart de l'ordre bourgeois, une force de conservation sociale, capable d'enliser, puis de briser un mouvement révolutionnaire comme celui de Mai 68.

Mais si elle se fixe comme objectif de battre en breche cette influence, de faire pénétrer les idées révolutionnaires dans la classe ouvrière afin qu'elles deviennent une force matérielle, Lutte Ouvrière a la naïveté de croire qu'on pourra y parvenir en consacrant la totalité de ses forces à l'intervention dans la classe ouvrière, en choisissant de négliger délibérément tous les autres secteurs d'intervention .

(70) L.O. No 29, p.3

(71) L.O. No 52, p.29

(72) L.O. No 52, p.30

(73) L.O. No 29, p.3

(74) Dossier PCF : Rouge No 67

Nous avons vu qu'un tel choix économiste était déjà combattu sans douceur par Lénine, pour des raisons qui tiennent fondamentalement à la stratégie révolutionnaire : relation du parti avec les différentes classes de la société et de ces différentes classes entre elles dans la préparation du renversement du pouvoir de la bourgeoisie

Mais l'analyse de la domination du stalinisme, introduit un élément nouveau et nous oblige à combattre ce choix pour d'autres raisons non moins fondamentales :

A l'époque de « Que Faire ? », la jeune classe ouvrière russe était pratiquement vierge d'influence politique. On s'en rend fort bien compte, en lisant la description qu'il fait des « feuilles de boîtes » russes et de l'impact qu'elles rencontraient :

*« Les « feuilles volantes » dénonçaient principalement le régime des usines et ce fut bientôt parmi les ouvriers une véritable passion pour les divulgations » (75).*

*« Il n'était pas rare que la seule apparition d'un tract fit obtenir aux ouvriers satisfaction totale ou partielle de leurs revendications » (76).*

Aujourd'hui la situation a bien changé. Nous devons analyser la donnée supplémentaire que constitue le poids des organisations staliniennes. Or la manière dont Lutte Ouvrière prétend les combattre révèle non seulement des déviations économistes, mais aussi une méconnaissance profonde de la nature de la domination stalinienne qui est directement liée à la stratégie frontiste des différents P.C.

Prenons l'exemple du P.C.F.

Sa stratégie a bien sûr pour clé de voûte le maintien et le renforcement de sa domination sur la classe ouvrière cette domination s'exerce bien évidemment par le canal privilégié de la C.G.T.

Mais la stratégie frontiste du P.C.F. le conduit à des alliances sans principes avec diverses couches sociales (petite-bourgeoisie, cadres, paysannerie, etc...). Pour faciliter cette « unité nationale et démocratique », le P.C.F. s'attelle à la lourde tâche d'organiser ces couches de façon autonome... lui-même, ou par le relais d'organisations de masse « ad hoc » : c'est ainsi que les affiches célébrant le cinquantenaire du P.C.F. exaltaient « le parti du peuple », les « 50 ans de luttes au service de la nation ».

— Ceci veut dire que l'influence stalinienne n'est pas seulement le lot du prolétariat, qu'à des degrés divers elle gangrène la quasi-totalité des couches de la société.

— Ceci veut dire que l'influence stalinienne sur la classe ouvrière est considérablement nourrie et renforcée par cette pénétration dans des couches non prolétariennes : elle donne en effet un minimum de crédibilité, de vraisemblance à la stratégie réformiste du P.C.F.

Il faut être affecté d'une profonde myopie politique pour ne pas voir comment le P.C.F. joue tous les jours, sur cette interdépendance de ses secteurs d'intervention :

- quand il envoie une délégation de la C.G.T. inaugurer la « réalisation démocratique » qu'est la faculté de Vincennes. Quand il

---

(75) Lénine — Que Faire p. 406

(76) Lénine — Que Faire p. 407

envoie quelques temps plus tard un service d'ordre de « gros bras » (J.C.-P.C.-C.G.T.) pour protéger les élections universitaires ou « UNEF-UEC » espérait gagner des sièges.

- quand il mène dans la « Vie Ouvrière », organe de la C.G.T. une campagne pour l'exclusion des gauchistes qui ont brisé le syndicat étudiant, et qui veulent faire la même chose avec la C.G.T. (77).

- quand la C.G.T. rencontre officiellement une délégation de l'U.N.E.F.-U.E.C. pour redorer son blason au détriment de l'U.N.E.F.-A.J.S. sa rivale...

- quand pour assurer le succès d'une manifestation du S.N.E.S.up (Syndicat d'Enseignants dont la direction a été arrachée de fraîche date aux gauchistes), il fait participer massivement au cortège des militants de milieux très divers,...

- quand il associe le MODEF paysan à telle manifestation régionale...

On pourrait multiplier les exemples :

le P.C.F. dispose donc d'un solide réseau de fractions dans des organisations de masse qui couvrent les couches sociales les plus diverses. Tout cet édifice repose, bien sûr, sur le maintien de sa domination sur la classe ouvrière. Mais nous avons vu comment il sait fort bien jouer sur la liaison de ces différents fronts.

De ce point de vue nous sommes au regret de constater que le P.C.F. tout dégénéré qu'il soit donne une leçon de politique aux trotskistes de Lutte Ouvrière !

## UN EXEMPLE : L'IMPLANTATION DE LA LIGUE DANS LA REGION ROUENNAISE

Sur Rouen, l'implantation du courant politique qui donna naissance à la Ligue s'est d'abord affirmée dans des couches périphériques, notamment en milieu étudiant, où elle a aujourd'hui conquis l'hégémonie politique. Son audience s'est renforcée par une intense activité internationaliste, dès avant mai 68: meeting du Comité Vietnam National regroupant près de 900 personnes, meeting de soutien aux révolutionnaires d'Amérique Latine, tenu malgré le PCF qui avait envoyé 70 militants pour le saboter.

Parallèlement l'organisation s'est affirmée par une présence systématique dans les manifestations ouvrières (notamment le premier Mai).

Ainsi le travail de La Ligue dans la classe ouvrière n'a pas été conçu en termes d'exclusive, mais de priorité politique. La percée dans les entreprises a été d'autant plus facilitée qu'elle s'appuyait sur une force politique qui se manifestait dans différents domaines, et donc que ses apparitions centrales avaient fait connaître sur la ville.

La fraction du P.C.F. dans la C.G.T., sait très bien qu'elle n'a pas seulement en face d'elle tel militant ou tel groupe dans une usine, qui sortent une feuille sur leur entreprise. Elle a en face d'elle une organisation capable de faire connaître dès le lendemain sur 20 ou 30 entreprises de la région un mouvement isolé. Elle sait qu'elle a en face d'elle une organisation hégémonique en milieu étudiant, implantée dans les syndicats d'enseignants et chez les lycéens, donc capable de faire jouer ces forces pour organiser la solidarité, intervenir dans des manifestations de rue, ou mettre en accusation la

---

(77) Cf « L'UNEF racontée aux Travailleurs » — Article Rouge No 98, p.5

pratique locale du P.C. dans l'ensemble de ces secteurs d'intervention.

C'est tout cet ensemble qui constitue le rapport de force optimum sur la base duquel se développe le travail de nos militants dans les entreprises de la région.

## ON EXAMINE L'IMPLANTATION DE LA LIGUE DRYNIA REGION SOUSVAISE

La Ligue Drynianaise a été créée le 15 mai 1954, à la suite de la fusion de la Ligue Drynianaise et de la Ligue Drynianaise. Elle a pour but de défendre les intérêts des travailleurs de la région de Drynian. Elle est affiliée à la Fédération des Ligues Drynianaises.

La Ligue Drynianaise a été créée le 15 mai 1954, à la suite de la fusion de la Ligue Drynianaise et de la Ligue Drynianaise. Elle a pour but de défendre les intérêts des travailleurs de la région de Drynian. Elle est affiliée à la Fédération des Ligues Drynianaises.

# révolutionnaires et syndicats

## COMMENT POSER LE PROBLEME :

### A — FAUT-IL MILITER DANS LES SYNDICATS ?

La question syndicale est une question fondamentale, et elle mérite qu'on s'y arrête :

Le but des militants révolutionnaires est clair : une révolution socialiste instaurant la dictature du prolétariat, seul moyen de briser la résistance des anciennes classes exploiteuses, seul moyen de préparer l'avènement du communisme.

Mais ils ne s'adressent pas à une classe ouvrière vierge d'influences politiques et spontanément révolutionnaire, qu'ils pourraient entraîner par la simple propagande socialiste et la justesse de leurs mots d'ordre.

Dans presque tous les pays, existent les syndicats ; ils organisent directement une quantité variable d'ouvriers (très forte en Allemagne par exemple, plus faible en France), mais leur influence sur la classe ouvrière dépasse largement le cercle des syndiqués.

Les organisations syndicales existent de longue date : elles ont une fonction propre, celle de la défense des intérêts immédiats des travailleurs contre les empiètements incessants du capital ; celle de permettre aux travailleurs de vendre leur force de travail dans les meilleures conditions possibles.

Or, dans l'écrasante majorité des cas, ils sont dirigés par une bureaucratie réformiste. Dans l'écrasante majorité des cas, ils constituent pour les partis social-démocrates ou stalinien qui les dirigent l'instrument privilégié pour maintenir leur influence politique sur la classe ouvrière.

Voilà quelles sont généralement les données de la situation. Il serait naïf et inefficace de chercher à « contourner » l'existence des organisations syndicales. Le problème pour les militants révolutionnaires est de savoir comment dans un tel contexte ils pourront gagner les masses à la stratégie révolutionnaire et les préparer au renversement de l'Etat bourgeois.

Lutte Ouvrière et la Ligue Communiste ont fait le choix de travailler dans les syndicats. Ce travail est conçu comme une des médiations tactiques indispensables pour arracher les masses à l'emprise du stalinisme et du réformisme classique, et les gagner au combat révolutionnaire. (78)

---

(78) Cf L.O. No 52 : « L'emprise de la bureaucratie réformiste ou stalinienne, y compris pour une large part, leur emprise politique, s'exerce au travers des syndicats. On ne peut la combattre que si les révolutionnaires participent eux aussi à l'activité syndicale. La lutte conséquente pour la défense des intérêts matériels et moraux immédiats des travailleurs est en même temps une lutte contre la bureaucratie syndicale ».

La réalisation de cette tâche est d'autant plus importante qu'elle est une condition absolue du succès de la prise du pouvoir: Lénine expliquait que la lutte contre la bureaucratie réformiste de son temps (Jouhaux, Henderson, Legien ...) devait être menée avec la dernière des énergies, car:

*« Il est impossible de conquérir le pouvoir politique (et il ne faut pas essayer de prendre le pouvoir) aussi longtemps que cette lutte n'a pas été poussée jusqu'à un certain degré ... » (79)*

Trotsky expliquera beaucoup plus tard (août 1940) dans « Les syndicats à l'époque de la décadence impérialiste » qu'en dépit de l'intégration croissante des syndicats à l'appareil d'Etat, les données du problème tel qu'il était posé par Lénine n'ont pas fondamentalement changé :

*« ... en dépit de la dégénérescence continue des syndicats et de leur intégration progressive dans l'Etat impérialiste, le travail au sein des syndicats non seulement n'a rien perdu de son importance, mais reste comme auparavant et devient dans un certain sens même révolutionnaire. L'enjeu de ce travail reste essentiellement la lutte pour influencer la classe ouvrière. Chaque organisation, chaque parti, chaque fraction qui se permet une position ultimatisée à l'égard des syndicats, c'est-à-dire qui en fait tourne le dos à la classe ouvrière, simplement parce que ses organisations ne lui plaisent pas, est condamnée à périr. Et il faut dire qu'elle mérite son sort » (80).*

On ne saurait mieux résumer les raisons essentielles qui fondent l'intervention des militants révolutionnaires dans les syndicats. Nous devons combattre aujourd'hui les tentatives purement ultra-gauches qui s'orientent délibérément vers la création de « syndicats rouges » ou de groupes parallèles ultra-minoritaires, purs et durs, sous le prétexte que les syndicats sont pourris et qu'aucun travail n'y est plus possible.

La reconnaissance commune de la nécessité d'une activité au sein des syndicats n'est pas une simple banalité: elle constitue un puissant démarquant face à la pratique de divers groupes mao-spontanéistes.

Mais en même temps pour la Ligue Communiste comme pour Lutte Ouvrière, si l'activité syndicale est nécessaire, elle ne saurait pour autant se suffire à elle-même:

*« Le militant révolutionnaire d'entreprise n'est pas un syndicaliste en ce sens que pour lui le syndicat n'est pas une fin en soi, mais un des moyens à employer dans la marche à la révolution prolétarienne » (81).*

---

(79) La Maladie Infantile du Communisme (ed. 10-18 — p.66-67)

(80) Texte reproduit dans Rouge No 26, p.6

(81) L.O. No 52, p.31

## B — QUE FAIRE DANS UN SYNDICAT ?

### \* la pratique du PCF dans les organisations syndicales

La pratique du PCF notamment dans la CGT, le comportement de ses militants dans les luttes ouvrières sont directement liés à la stratégie politique qui est la sienne. Rappelons-en brièvement les principaux éléments (82) :

Le PCF explique qu'en France à notre époque, il n'est pas possible de passer directement au socialisme; une étape est nécessaire. Elle a pour nom suivant les époques: « Démocratie véritable », « Démocratie avancée », ou « République authentique » ...

Qu'est-ce que la Démocratie Avancée ?

Un gouvernement d' « Union de la Gauche » regroupant le PCF (si possible majoritaire, mais ce n'est pas indispensable) et différents partis bourgeois « de gauche » (parti socialiste, Convention, « radicaux sincères » ...). Sous ce régime, l'économie du pays resterait encore capitaliste, mais elle aurait subi une « démocratisation » (c'est-à-dire quelques nationalisations).

Comment y parvenir ? L'avènement de cette démocratie s'effectuera pacifiquement, dans le cadre des anciennes institutions bourgeoises (Parlement, élections). Il ne fait pas appel à la mobilisation des masses sous une forme organisée (comités d'action, soviets), mais à un renforcement continu de l'audience du PCF, et de ses liens avec ses alliés, d'élections présidentielles en législatives, de municipales en présidentielles.

La fraction du PCF tend à subordonner l'activité des syndicats et les luttes ouvrières en général à cette stratégie.

Les organisations syndicales contrôlées par le PCF sont associées à la perspective électorale d'Unité de la Gauche (soutien aux « candidats d'Union »). Mais les choses vont plus loin encore : la CGT par exemple affirme qu'elle serait prête à prendre ses responsabilités et à soutenir une formule de gouvernement dont le programme inclurait la satisfaction de certaines revendications ouvrières. En quoi consisterait concrètement ce soutien ? On peut aisément l'imaginer en regardant l'attitude du PCF dans les périodes où la « gauche » était au pouvoir : en 1936 (Thorez : « il faut savoir terminer une grève ») ou en 1945 (Thorez : « la grève est l'arme des trusts ») par exemple ...

De même les rapports entre organisations syndicales sont parfois dictés non par la volonté d'unifier la classe ouvrière en renforçant sa combativité, mais très précisément par le souci de donner un semblant de crédibilité à l'« Union de la Gauche » à la veille de certaines élections (cf. la relance des pourparlers CGT-CFDT à la veille des municipales de 1971).

La politique de la direction de la CGT dans le secteur nationalisé est également significative : pour le PCF le secteur nationalisé est une sorte d'« enclave démocratique » au sein du système capitaliste. A ce titre il doit être défendu en tant que tel contre les « complots » du

(82) Pour une analyse plus détaillée cf. Rouge No 67 (dossier PCF : « Où va le PCF ? ») ; et le « Manifeste de Champigny ».

patronat : on défend la Régie Renault contre Citroën et Simca ; lors de la dernière grève de 1971, on explique dans l'Huma que « la Régie doit tourner », et que l'occupation prématurée » (sic) est une manœuvre de la bourgeoisie. Dans le même esprit, on défend le « Concorde », joyau de l'« industrie nationale » ... (83)

Les réactions à la politique gouvernementale d'intégration des syndicats sont pour le moins ambiguës : on proclame bien haut que l'on est pour l'indépendance du syndicalisme par rapport à l'Etat. Mais on gère la pénurie des finances patronales dans les restaurants d'entreprises, on participe jusqu'à une date récente aux commissions du Plan. C'est que tout cela est conçu comme une précieuse école de gestion économique (dans le cadre du système capitaliste), fort utile en prévision de la société de Démocratie Avancée, où toutes ces connaissances accumulées pourront être utilisées avec profit.

De même lorsque Séguy déclare que les revendications de la CGT ne mettent pas en péril l'équilibre de l'économie (capitaliste), qu'elles « tiennent compte des réalités », il reconnaît explicitement qu'il accepte de limiter les luttes ouvrières à l'horizon borné du système capitaliste, ce qui s'insère parfaitement dans la stratégie de Démocratie Avancée.

L'électoratisme et le parlementarisme du PCF retentissent directement sur son comportement dans les luttes sociales :

\* lorsqu'il verrouille les luttes sociales à l'approche des élections, en se contentant d'entretenir un climat diffus de mécontentement, utile sur le plan électoral, alors que des grèves dures risqueraient de lui faire perdre des voix en effrayant les électeurs ...

\* lorsqu'il déclenche des grèves pour les syndicats qu'il contrôle (ex. le SNES) non pas en prenant pour point de départ la combativité à la base, mais ... la date de la session parlementaire où le problème sera discuté. Lorsqu'il perpétue les traditionnelles pétitions et démarches auprès des élus locaux (même lorsqu'ils appartiennent à l'UDR), afin qu'ils prennent leurs responsabilités (!)

\* lorsqu'il néglige le travail auprès des immigrés et des jeunes (cf. le rapport de Plissonnier à un récent comité central du PCF). On ne peut s'empêcher de rapprocher ce fait de certaines déclarations de Marchais dans une interview recueillie après Mai 68 : questionné sur la disproportion entre l'importance de la grève et la faiblesse des résultats acquis, il répondait sans vergogne qu'on ne pouvait pas vraiment compter 10 millions de grévistes, puisqu'il fallait « soustraire » les 3 millions de travailleurs immigrés qui ne votaient pas ...

Le légalisme du PCF, son souci perpétuel d'alliance sans principe avec les couches moyennes et les cadres, conditionnent son attitude face aux revendications et aux formes de lutte des travailleurs : condamnation des séquestrations de cadres ou de directeurs d'usines, défense de la « juste hiérarchie » et des augmentations en pourcentage ...

La main-mise bureaucratique de la fraction du PCF sur l'organisation syndicale dans la plus pure tradition stalinienne, aboutit à museler littéralement la classe ouvrière, à interdire l'expression de toute minorité qui ne partage pas la ligne du PCF, à

---

(83) Ceci n'est pas sans poser des problèmes au PCF, car la Pravda attaque violemment le Concorde... qui concurrence le Tupolev...

organiser une véritable « chasse aux sorcières » contre les militants révolutionnaires, etc.

Ceci explique l'absence quasi-totale de vie syndicale dans une multitude d'entreprises ; ceci permet de comprendre la morne routine des congrès syndicaux où des militants triés sur le volet écoutent dans un silence poli le même rapport où reviennent les mêmes formules stéréotypées ...

L'emprise du stalinisme sur la classe ouvrière est infiniment plus étroite et plus insidieuse que celle des réformistes classiques (« socialistes ») : en effet le PCF, après sa période de « bolchévisation » (84), a troqué le laisser-aller organisationnel hérité de l'ancien Parti Socialiste (faible centralisation, cellules organisées sur la base des quartiers) contre des méthodes d'action et d'organisation héritées de la III<sup>ème</sup> Internationale (cellules d'entreprises, centralisation du travail, contrôle des responsables). La rapide dégénérescence politique stalinienne, la bureaucratisation accentuée des PC ont donné une effroyable caricature de la politique léniniste : la solidité et l'efficacité de l'appareil stalinien en ont fait une redoutable police politique au sein du mouvement ouvrier.

Mais par ces pratiques le PCF affaiblit objectivement l'organisation syndicale : non seulement l'absence de vie syndicale amoindrit les capacités de riposte rapide aux attaques du patronat, mais encore elle abaisse le niveau de conscience des syndiqués. Car l'unité et la cohésion d'une organisation syndicale ne s'acquièrent pas dans l'unanimité factice des votes de congrès ; elles se forgent dans le débat entre militants.

\* L'intervention des militants révolutionnaires dans les syndicats.

### la stratégie révolutionnaire

Les révolutionnaires ne prétendent pas « démocratiser le capitalisme » en participant à un gouvernement bourgeois de type nouveau. Ils refusent la conception gradualiste d'une transition en douceur de la démocratie bourgeoise à la démocratie socialiste par un renforcement continu des « positions communistes » au sein de l'appareil gouvernemental.

Au contraire, ils visent non pas à aménager, mais à détruire l'Etat bourgeois, pour le remplacer par un Etat prolétarien. Aussi leur stratégie prend-elle directement appui sur les mobilisations des masses ouvrières et populaires. C'est pourquoi ils se refusent à subordonner les luttes ouvrières aux « batailles électorales », ou aux « échéances parlementaires ». C'est pourquoi ils déterminent les formes de lutte en fonction de la combativité ouvrière et du rapport de force, sans restreindre par principe l'action ouvrière aux horizons bornés de la légalité bourgeoise, et de l'arbitraire patronal.

Les révolutionnaires ne se font pas d'illusion sur le « fair play » des capitalistes, et sur leur bonne volonté à lâcher tranquillement leur galette, après avoir vu leurs partisans « mis en minorité ». Ils savent que la résistance des exploités sera longue, opiniâtre, acharnée ; que le seul moyen efficace de la briser sera de donner à la classe ouvrière les moyens politiques organisationnels et militaires de remplir ses tâches historiques :

---

(84) Cf Jederman : la « bolchévisation du PCF » 1923—1928 ; Collection Livres Rouges (Maspéro)

Cela signifie qu'ils mettront en avant des revendications transitoires qui ouvriront le procès de la gestion capitaliste.

Cela signifie qu'en période de crise révolutionnaire, ils favoriseront la formation de structures de type soviétique (comités d'usines, de quartiers, etc...) qui seront à la fois l'expression organisée de la mobilisation des masses en lutte pour le renversement de l'Etat bourgeois, et l'embryon du futur Etat prolétarien.

Ces conceptions générales évoquées ici très sommairement vont avoir des conséquences directes sur le type de pratique que vont développer les militants révolutionnaires dans les entreprises et en particulier dans leur travail dans les organisations syndicales

### Recréer la vie syndicale

La condition préalable à toute intervention conséquente des militants révolutionnaires dans un syndicat, c'est que ce syndicat vive effectivement. Quand on connaît le fonctionnement actuel de milliers de sections syndicales, c'est loin d'être une banalité : dans combien d'entreprises le syndicat se réduit-il en fait aux élus ? Dans combien d'entreprises les réunions des syndiqués sont-elles annuelles ou bi-annuelles ? Dans combien d'entreprises ignore-t-on totalement ce qu'est un mandat syndical, une discussion démocratique sanctionnée par un vote, une presse syndicale régulière reflétant la vie de la section, etc. ?

Le premier travail des militants révolutionnaires sera donc de tout faire pour recréer une vie syndicale, pour que le syndicat ne soit pas la « chose » d'un quarteron de spécialistes, mais l'arme de tous les travailleurs (élections démocratiques à tous les niveaux, contrôle de la base, réunion à des heures accessibles ...).

Intervenir selon des axes généraux visant à replacer toute lutte économique, toute activité syndicale en général dans une perspective révolutionnaire.

Mais l'intervention des militants révolutionnaires ne doit pas se borner à tout faire pour recréer la vie syndicale, car leur but n'est pas de « démocratiser » les syndicats tels qu'ils sont avec leurs directions actuelles et la ligne qu'ils défendent. Leur but n'est pas non plus de les régénérer, de les transformer afin d'en faire des organes de lutte révolutionnaire.

A la différence des « syndicalistes révolutionnaires », pour qui le syndicat était l'instrument nécessaire et suffisant de la prise du pouvoir et de l'organisation de l'Etat prolétarien, il n'y a pas pour les révolutionnaires communistes de stratégie purement syndicale. Leur but n'est pas d'essayer de définir une stratégie pour le syndicat, mais de s'efforcer d'insérer toute lutte économique et même toute activité syndicale, dans la perspective stratégique de renversement de l'Etat bourgeois, sous la direction du parti révolutionnaire.

Cet effort constant recouvre essentiellement 3 axes d'intervention :

- unifier la classe en tant que classe ;
- dans chaque mouvement, œuvrer pour que les travailleurs prennent en main leur propre lutte ;
- à travers chaque affrontement, préparer la classe ouvrière à l'affrontement final.

Ces axes élémentaires permettent de dégager une ligne claire pour intervenir dans la classe ouvrière ; il s'agira pour les militants

révolutionnaires d'être capables de les monnayer concrètement non seulement dans les périodes de grandes luttes, mais aussi dans l'activité pratique régulière.

Voyons un peu plus en détail ce qu'ils recouvrent :

### 1) unifier la classe

Pour perpétuer plus facilement sa domination, le patronat a intérêt à diviser au maximum les travailleurs, à pousser chacun d'eux à raisonner en fonction d'intérêts individuels (promotion personnelle, avancement) ou d'intérêts catégoriels étroitement corporatistes, et non pas en tant que membre d'une classe sociale, dont les intérêts historiques fondamentaux sont homogènes, car elle est toute entière asservie à la même exploitation capitaliste.

Diviser pour régner, cette tactique est aussi vieille que le patronat lui-même.

Or les directions syndicales réformistes ne luttent pas de façon conséquente contre cette division. Pire : dans maintes occasions, par leurs mots d'ordre erronés ou leur manière d'orienter les luttes, elles agissent concrètement dans le sens d'un renforcement de cette division.

C'est pourquoi une des tâches fondamentales des militants révolutionnaires sera la bataille pour des revendications unifiantes, qui visent à ressouder les rangs de la classe ouvrière, au lieu de l'atomiser, de la fragmenter à l'infini en jouant sur les particularismes des catégories et les préjugés corporatistes :

Pour les salaires :

- augmentation uniforme
  - pas de salaire inférieur à 1200 F
  - mensualisation immédiate pour tous
  - à travail égal, salaire égal (immigrés, femmes, jeunes)
- lutte contre tout ce qui divise les travailleurs et les met en concurrence :
- intégration des primes dans le salaire de base
  - suppression des études de postes, etc...

Unité dans la lutte :

- unité syndiqués/non syndiqués
- unité travailleurs permanents/travailleurs temporaires
- unité syndicale dans l'action, préalable à l'unification syndicale avec droit de tendances à s'organiser
- décloisonnement des luttes partielles (information, solidarité, généralisation)

Il s'agit ici non d'un catalogue exhaustif, mais d'exemples montrant quelles réalités concrètes peut recouvrir le souci permanent d'unifier la classe ouvrière.

Certaines de ces revendications (ex. augmentation uniforme) sont violemment combattues par la direction de la CGT, car elles heurtent de front la stratégie du PCF (Démocratie avancée, flirt avec les cadres...) (85)

D'autres (ex. à travail égal/salaire égal) peuvent être mises en avant par les directions syndicales à tel ou tel moment. Mais on ne peut se contenter de les avancer verbalement ; encore faut-il mener des luttes pour les imposer, encore faut-il ne pas accepter les pires compromissions au moment de la « solution » du conflit...

---

(85) Cf. « brochures communes Ligue/L.O. sur le sujet

Là encore, le manque de fermeté face au patron, le refus de certaines formes de lutte (ne pas effrayer les classes moyennes) nuisent à l'unification de la classe ouvrière.

2) *Dans chaque mouvement, œuvrer pour que les travailleurs prennent eux-mêmes en main leur propre lutte*

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes »

(Karl Marx)

Par sa politique intégrationniste, la bourgeoisie tend à museler le mouvement ouvrier, à fixer un cadre préétabli, des « règles du jeu » pour les conflits entre patrons et ouvriers. Comme le dit Bloch-Laïné, il s'agit d'« assagir » leurs rapports, de « faire en sorte qu'on compose toujours, qu'on n'explose jamais ». Pour cela ils tentent d'enliser l'action revendicative dans les marais de la programmation sociale (« concertation », « politique contractuelle », « négociation permanente ... »)

De son côté, la bureaucratie syndicale stalinienne ou social-démocrate, accepte d'entrer dans ce jeu : respect des préavis de grève, des « commissions de conciliation » (Imprimerie), signature des contrats ou bataille pour leur « amélioration », etc...

Les militants révolutionnaires refusent énergiquement cette « institutionnalisation » des luttes ouvrières : mettant en avant le refus de tout préavis de grève, la pratique de l'action directe, la politique du fait accompli, la méthode du « faites-le vous-mêmes », ils travaillent concrètement à détruire ces médiations interminables, tous ces méandres qui épuisent l'énergie des masses, avant qu'elles n'arrivent en vue d'une action quelconque. Ils organisent ainsi dans les faits la contestation de la « légalité » patronale, c'est-à-dire de l'arbitraire total dans l'organisation de la production, avec la caution des bureaucrates syndicaux.

Ils n'acceptent pas non plus que l'action syndicale soit le monopole de quelques spécialistes, que leurs « connaissances techniques » rendraient seuls aptes à décider à la place des travailleurs. C'est pourquoi, dans tout mouvement d'une certaine importance, les révolutionnaires doivent tout faire pour que l'organisation de la lutte soit prise en charge par tous ceux qui se battent :

— élection d'un comité de grève rassemblant syndiqués et non-syndiqués. Composé de membres élus par les travailleurs (et révocables par eux s'ils ne font pas l'affaire), c'est à lui d'assumer démocratiquement la conduite de la lutte.

— réunion quotidienne d'une assemblée générale des grévistes pour discuter de la poursuite et des formes de l'action.

Les staliniens attaquent souvent ces propositions comme étant « antisyndicales », (sic). Ces attaques non seulement reposent sur une véritable mystification, mais encore elles révèlent bien la défiance bureaucratique vis-à-vis de la combativité et des initiatives de la base.

Un exemple entre mille, de la manière dont les directions syndicales conçoivent la « démocratie ouvrière » : à l'imprimerie Jeune Afrique, après 6 semaines de grève, la direction du syndicat des typos négocie un accord avec le patron par-dessus la tête du comité de grève, sans consulter les travailleurs. Elle le publie dans la presse en présentant le conflit comme réglé. Les grévistes protestent

et poursuivent la grève. Les bureaucrates menacent de les radier du syndicat ; font savoir que le syndicat ne soutient plus la grève...

Mais les staliniens n'attaquent pas toujours de front ces propositions. Ils jugent souvent plus habile de les transformer en de véritables caricatures :

— ainsi l'Intersyndicale grossie de 2 sympathisants PCF cooptés devient un « comité de grève ».

— ainsi l'Assemblée Générale du personnel devient une « réunion d'information », etc...

Inversement, divers ultra-gauches combattent ces propositions en disant que ces structures — si elles existent — seront investies par les bureaucrates syndicaux et que rien n'aura changé. C'est ne pas comprendre que ce type d'organisme, même si des réformistes s'y trouvent, peut marquer en fait par son fonctionnement une rupture profonde avec la marche d'une section syndicale bureaucratisée. C'est ne pas comprendre toute la portée éducative que peut avoir la bataille pour que chaque gréviste puisse peser directement sur le déroulement et l'organisation de la lutte ;

En fait ces positions ne partent pas de considérations morales sur la Démocratie en général et au sein du mouvement ouvrier en particulier. Elles se fondent sur une stratégie politique déterminée, qui prend directement appui sur la mobilisation consciente et organisée des masses pour le renversement du système capitaliste, et non pas sur un passage graduel et pacifique à la Démocratie Avancée, avec l'approbation bienveillante des électeurs ouvriers, paysans et petits-bourgeois...

Pour que la classe ouvrière puisse assumer ses tâches historiques, prendre en main les destinées d'un pays, et imposer sa dictature aux débris des anciennes classes exploiteuses, il faut qu'à travers les luttes quotidiennes elle prenne conscience de sa force, qu'elle apprenne à se donner les formes d'organisations qui conviennent pour l'action, etc...

En travaillant dans ce sens, les militants révolutionnaires se heurtent au poids de la bureaucratie dont la pratique met les travailleurs en tutelle ; mais quelles que soient les difficultés ils doivent poursuivre dans cette voie et renouer avec des traditions du mouvement ouvrier anéanties par le stalinisme.

*3) A travers la propagande et l'agitation quotidiennes,  
à travers chaque affrontement, préparer la classe ouvrière à  
l'affrontement final.*

— **l'agitation et la propagande socialiste**

Le socialisme n'est pas une doctrine philosophique abstraite à laquelle on adhérerait par simple conviction intellectuelle. Il prend appui sur la réalité du système capitaliste, de ses contradictions, et de la situation qui y est faite aux travailleurs.

C'est pourquoi une des tâches essentielles des révolutionnaires sera de susciter et de développer chez les travailleurs le désir de changer l'ordre existant, en s'appuyant sur la réalité concrète de l'exploitation capitaliste :

*« Toute l'agitation et la propagande, toute l'action du Parti Communiste doivent être pénétrées de ce sentiment que, sur le terrain du capitalisme, aucune amélioration durable de la situation de la masse du prolétariat n'est possible ; que seul le*

*renversement de la bourgeoisie et la destruction de l'Etat capitaliste permettant de travailler à améliorer la situation de la classe ouvrière... » (86)*

#### — Combats et revendications partiels

Mais les révolutionnaires ne peuvent se contenter de faire de l'agitation et de la propagande sur des thèmes généraux. Un parti révolutionnaire se forge dans l'action. C'est pourquoi, même si leurs forces sont réduites, les militants d'Avant-garde, doivent être capables d'intervenir dans les luttes du prolétariat en développant des positions véritablement communistes.

Ils ne doivent pas — comme le fait Seguy — se soucier d'avancer des revendications qui ne mettent pas en péril l'équilibre de « notre » économie (capitaliste) :

*« Les Partis Communistes doivent prendre en considération non pas les capacités d'existence et de concurrence de l'industrie capitaliste, non pas la force de résistance des Finances capitalistes, mais l'étendue de la misère que le prolétariat ne peut pas et ne doit pas supporter ». (87)*

Ils doivent avancer des revendications qui répondent avant tout aux besoins vitaux des travailleurs, et sur lesquelles des luttes de masse peuvent se mener.

Les réformistes de tout poil présentent la lutte comme un « accident » par rapport à une situation « normale » qui serait le « statu quo » (le calme, la paix, la discussion responsable, l'ordre et le travail) (88).

Les révolutionnaires ne sont pas, comme s'efforce de le faire croire le PCF, des « gréviculteurs », des maximalistes, qui ignorent tout compromis, et ne conçoivent pas d'autre forme de lutte que la grève illimitée avec occupation. Mais, à la différence des réformistes, la lutte de classe n'a nullement pour eux un caractère accidentel. Au contraire, par leurs explications politiques, par les formes d'organisation qu'ils mettent en avant, par les leçons tirées de la lutte elle-même, ils doivent s'efforcer de faire de chaque lutte une « répétition », un entraînement dans la perspective de l'ultime affrontement. (89)

#### — Revendications transitoires et Contrôle Ouvrier

Les vieux partis social-démocrates d'avant-guerre avaient 2 programmes nettement séparés : un programme « minimum » (revendications immédiates « réalistes », supportables par le système et un programme « maximum » le socialisme).

Pour les militants communistes révolutionnaires, il ne saurait y avoir de fossé séparant les luttes ouvrières de la nouvelle société à construire. Au contraire ils s'efforcent de relier concrètement les deux :

---

(86) 3ème Congrès de l'Internationale Communiste (1921) : Thèses sur la tactique — paragraphe 5 (ed. Maspéro p.99)

(87) 3ème Congrès de l'I.C. (1921) : Thèses sur la tactique : paragraphe 5 (ed. Maspéro p.99)

(88) On pourrait citer à ce propos les fameux titres de l'Huma en juin 68 (« Le patronat prolonge la grève ») ou plus récemment en mai 1971 lors de la grève Renault (« La Régie doit tourner »)

(89) Grifhuelhes disait que la grève, bien organisée, était une véritable « gymnastique révolutionnaire ».

« A la place du programme minimum des réformistes et des centristes, l'Internationale Communiste met la lutte pour les besoins du prolétariat, pour un système de revendications qui dans leur ensemble démolissent la puissance de la bourgeoisie, organisent le prolétariat et constituent les étapes de la lutte pour la dictature prolétarienne et dont chacune en particulier donne son expression à un besoin des larges masses, même si ces masses ne se placent pas encore consciemment sur le terrain de la dictature du prolétariat.

Dans la mesure où la lutte pour ces revendications embrasse et mobilise des masses de plus en plus grandes, dans la mesure où cette lutte oppose les besoins vitaux des masses aux besoins vitaux de la société capitaliste, la classe ouvrière prendra conscience de cette vérité que si elle veut vivre, le capitalisme doit mourir. Cette constatation fera naître la volonté de combattre pour la dictature. C'est la tâche des Partis Communistes d'élargir les luttes qui se développent au nom de ces revendications concrètes, de les approfondir et de les relier entre elles. » (90).

Ces conceptions, qui sont celles du mouvement communiste international dans sa période d'apogée, ont été reprises et systématisées par Trotsky dans divers textes, notamment dans le programme de transition.

En avançant des revendications transitoires correspondant aux aspirations profondes des travailleurs, les révolutionnaires ouvrent le procès de la gestion capitaliste, débouchant naturellement sur la lutte pour le pouvoir et la collectivisation des moyens de production :

- Contre la programmation sociale, contre la politique des revenus : abolition du secret commercial et bancaire, ouverture des livres de comptes
- Contre l'inflation qui ruine le pouvoir d'achat :
- contrôle ouvrier sur la facturation, contrôle ouvrier sur les prix de détail.
- contre la rationalisation capitaliste sur le dos des travailleurs : droit de véto sur les licenciements, droit de véto contre les fermetures d'entreprises
- contre l'accélération des cadences :
- contrôle ouvrier sur l'organisation du travail.
- contre l'encadrement répressif des chefs et contremaîtres :
- élection des chefs d'équipe par les travailleurs eux-mêmes.

---

(90) 3ème Congrès de l'I.C. (1921) : thèses sur la tactique : paragraphe 5 (ed. Maspéro p.99-100)

Ces revendications de contrôle ouvrier doivent être portées par des formes d'organisation démocratiques nées de la mobilisation des travailleurs (Comités Ouvriers). Leur réalisation introduit une dualité inconciliable, car il n'est pas possible de faire fonctionner l'économie selon le double critère du profit capitaliste privé et de l'intérêt collectif. Cette contradiction ne peut en définitive se résoudre qu'au niveau du pouvoir d'Etat central par la victoire du prolétariat ou la remise en selle de la bourgeoisie.

C'est pourquoi elles ne sont avancées de façon pratique que dans la période de tension sociale, d'instabilité qui précède la révolution prolétarienne. Mais il est indispensable d'en faire un axe de propagande générale et d'éducation socialiste même si « en temps normal » cela ne touche qu'une minorité d'ouvriers.

En agissant ainsi, les révolutionnaires ouvriront dès aujourd'hui le chemin qui mène à la révolution prolétarienne. Ils sèmeront dans la conscience des travailleurs d'avant-garde des germes qui réapparaîtront pour devenir force matérielle aux grands moments de la lutte.

C'est à cette tâche que dès à présent doivent travailler les militants révolutionnaires.

## C — FAUT-IL PRENDRE DES RESPONSABILITES SYNDICALES ?

Pour les révolutionnaires qui militent dans les syndicats, cette question se pose régulièrement. On ne peut y répondre de façon générale en fixant une règle rigide. Mais il faut réaffirmer les principes qui doivent guider le choix en fonction des conditions concrètes :

Il n'y a pas d'hostilité à priori à des postes de responsabilité. Elle devrait d'ailleurs constituer l'aboutissement logique du travail des militants révolutionnaires, de la confiance qu'ils ont pu gagner au travers des luttes quotidiennes.

— mais cette élection doit correspondre à une audience effective dans l'entreprise. Sinon cela revient à une aspiration pure et simple par l'appareil. Or les bureaucrates utilisent souvent cette tactique qui consiste à « faire monter » un oppositionnel pour le récupérer, ou le rejeter plus facilement après l'avoir coupé de sa base.

Cette affirmation n'est pas superflue, car les militants de l'OCI et des CAO pratiquent volontiers cette montée feutrée dans l'appareil syndical au prix des pires compromissions. On peut donc noter là encore l'existence d'un clivage pratique vis-à-vis d'un autre groupe.

## D — QUEL SYNDICAT CHOISIR ?

La Ligue Communiste et Lutte Ouvrière se refusent à faire passer une frontière de classe entre les différents syndicats, ce qui motiverait leur choix :

- elles n'expliquent pas que la CGT organise les ouvriers « bon teint » aux mains calleuses, alors que la CFDT n'organise que les cadres et les « couches nouvelles »

- elles ne suivent pas le raisonnement de l'O.C.I. et des C.A.O. qui classent les syndicats en raison de leur histoire et de leur plate-forme :

\* La CGT et FO étant des syndicats ouvriers, car ils ont la lutte de

classes « inscrite dans leurs statuts » (comme pour le Port-Salut : « C'est écrit dessus »)

\* La C.F.D.T. étant une création de la hiérarchie catholique (C.F.T.C.), donc étrangère à la lutte de classe.

Si la Ligue et Lutte Ouvrière accordent toutes deux une importance privilégiée au travail dans la C.G.T., c'est parce que cette centrale est majoritaire dans la classe ouvrière et qu'elle est dirigée par le P.C.F. qui est également la force politique dominante dans le mouvement ouvrier.

En raisonnant ainsi, on évite l'idéalisation servile de « chantres de la lutte de classe » comme Bergeron, dont les militants de l'O.C.I. votent le rapport moral à F.O. ; on comprend également que la C.G.T. marque de son sceau les luttes de la classe ouvrière en France, et que grâce à elle l'influence stalinienne s'étend bien au-delà des travailleurs qu'elle organise directement. On comprend que la C.G.T. est la clé de voûte de toutes les mobilisations ouvrières nationales ou régionales.

Lutte Ouvrière et la Ligue ont des militants dans d'autres centrales syndicales, mais il y a sur leur appréciation des divergences sur lesquelles nous reviendrons plus loin (il importe de souligner pour l'instant l'accord qui se dégage sur la priorité au travail dans la C.G.T.).

## E — COMMENT ORGANISER SES MILITANTS ?

La Ligue Communiste et Lutte Ouvrière défendent toutes deux le droit des militants révolutionnaires à se regrouper et à s'organiser dans les syndicats.

Elles ont mené toutes les deux des campagnes sur ce thème :

Ainsi Lutte Ouvrière, à l'automne 1969, a réussi une fort belle opération, à laquelle nous devons rendre hommage sans sectarisme : à la suite d'une tribune libre de François Duburg dans Tribune Socialiste, elle a réussi à polémiquer sur ce point avec... Séguy, par P.S.U. interposé (91).

Cette affaire a eu le mérite de poser clairement la question du droit des révolutionnaires à s'organiser dans les syndicats. Or cette question n'est pas nouvelle, et Lutte Ouvrière a pu citer à cette occasion les fameux textes des Congrès de l'I.C., sur la nécessité de constituer des noyaux communistes dans les entreprises :

*« Les communistes ne peuvent, ni ne doivent au nom de principes abstraits anarcho-syndicalistes abandonner leur droit à organiser des « noyaux » au sein des syndicats, quelle que puisse être l'orientation de ces derniers. Ce droit, personne ne peut le leur enlever » (92).*

## CE QUE DISAIT BENOIT FRACHON...

Il est plaisant d'entendre aujourd'hui les dirigeants de la CGT défendre pour eux le monopole du droit à s'organiser (aujourd'hui qu'ils sont majoritaires), et interdire tout regroupement, qui ne pourrait viser selon eux qu'à saper et détruire

(91) Cf L.O. No 60

(92) 4ème Congrès de l'I.C. : thèses sur l'action communiste dans le mouvement syndical — paragraphe 5, thèse 17 (ed. Maspéro p.171)

l'organisation syndicale.

Mais ceux-là même qui défendent ces thèses dans la plus pure tradition stalinienne, ont appliqué en leur temps les directives de l'Internationale Communiste. Ainsi Benoît Frachon est l'auteur d'une petite brochure écrite en 1932 (largement citée dans *Lutte Ouvrière*, publiée dans ROUGE No 40). Dans cette brochure, il donne des directives aux militants du PCF pour leur travail dans les syndicats :

*« Le parti ne peut réaliser sa politique dans les organisations de masse que par le fonctionnement normal de ses fractions. Ce n'est en effet que par une action méthodique, étudiée collectivement et appliquée avec discipline que les communistes d'une organisation qui groupe et influence des couches de prolétaires non conquises à la politique communiste, peuvent faire triompher leur point de vue, en convainquant les masses de sa justesse ».*

Remarquons tout de même au passage que le Frachon de l'époque ajoutait :

*« Les masses n'adoptent pas nos solutions par des ordres ou parce qu'elles émanent du Parti Communiste, mais par la conviction qu'elles sont les meilleures. La tâche essentielle de la fraction est donc de convaincre et non d'imposer. Des communistes qui vont dans une assemblée syndicale transposer mécaniquement les décisions du Parti, qui les appliquent sans en avoir fait au préalable discuter les syndiqués et sans que ces derniers les aient adoptées, emploient une méthode stupide qui, loin de servir le Parti, lui nuit considérablement ».*

Voilà ce que disait Benoît Frachon à l'époque. Aujourd'hui les militants du P.C.F. continuent à s'organiser en fraction sur les entreprises (quand ils ne font pas leurs réunions de cellules sur leurs heures de délégués !). Mais ils ne le disent plus et prétendent interdire tout regroupement visant à défendre une autre orientation que la leur comme affaiblissant, divisant, et détruisant l'organisation syndicale...

Frachon (encore lui !) avait combattu en son temps, les arguments qu'il défend lui-même aujourd'hui. En 1935, à une réunion commune des délégations de la C.G.T. (réformiste) et de la C.G.T.U. (stalinienne), il déclarait :

*« Sur ces bases là (revendications N.D.L.R.), l'unanimité des ouvriers peut se faire, mais il est certain que le mouvement syndical a aussi d'autres objectifs : il vise à la suppression du salariat et du patronat... Comment concevez-vous qu'on puisse cohabiter dans un même syndicat, s'il n'y a pas la possibilité pour les uns et les autres d'exprimer leur opinion à ce sujet ? Comment concevez-vous qu'un syndiqué qui est convaincu que sa direction de syndicat n'a pas une conception juste de ce problème, qu'on puisse lui interdire de parler à des membres de son organisation syndicale... de les convaincre afin qu'à la*

*prochaine assemblée générale, il ne soit pas seul. C'est ça la tendance... Ce n'est pas ça qui nous vaut la division et la scission dans nos syndicats. Ce qui nous vaudrait la scission, c'est la volonté d'une fraction... c'est la volonté d'une tendance d'imposer son opinion à elle en brimant la tendance d'à côté ; c'est ça qui peut provoquer la division, et non pas le libre droit des tendances à s'exprimer, de se défendre et de faire triompher dans les syndicats leurs opinions ».*

Sans commentaires...

—\*—\*—\*—\*—\*—

De même que la reconnaissance commune de la nécessité d'une intervention dans les syndicats, de même celle d'une intervention organisée et coordonnée constitue une base d'accord non négligeable entre la Ligue Communiste et Lutte Ouvrière (93).

Toutes deux, elles oeuvrent à la constitution sur les entreprises de « noyaux communistes », de « cellules d'entreprises », où est discutée non seulement l'intervention des révolutionnaires dans tel ou tel syndicat, mais aussi toutes les questions politiques.

## DES DIVERGENCES NON NEGLIGEABLES

### A — COMMENT SE BATTRE CONTRE LA BUREAUCRATIE REFORMISTE ?

LE DANGER DES ANALYSES LOCALISTES (Variante : « à chacun son bureaucrate »)

\* « Moi, dans ma boîte... »

Lutte Ouvrière, aime baigner dans le concret des descriptions locales :

à chaque meeting qu'elle fait à la Mutualité, un orateur s'avance vers le micro et prononce la phrase rituelle : « Moi, dans ma boîte... ». Puis il décrit une lutte précise, en nous présentant les bureaucrates syndicaux, les travailleurs de l'entreprise, le patron de l'entreprise, et le militant de Lutte Ouvrière...

C'est certes une très bonne chose : il est bon de pouvoir parler en termes précis de la réalité de l'exploitation capitaliste ; il est bon de pouvoir montrer dans les faits quelle est la pratique des staliniens

---

(93) Remarquons au passage que cela constitue une ligne de démarcation efficace avec la pratique d'une « organisation » comme le PSU dont les moeurs dans ce domaine sont plus proches de celles du caméléon que d'une organisation révolutionnaire : responsables au sommet (souvent droitiers) dans la CFDT ; groupes de militants para-syndicaux dans quelques entreprises (toujours ultra-gauches) ; militants isolés sur leur entreprise et préférant s'investir dans une activité de quartier. Le résultat le plus amusant est celui qu'on obtient quand on pose le caméléon sur une couverture écossaise : les militants enseignants du PSU travaillent gaiement dans les 4 tendances de la FEN (Indépendance et Démocratie, Ecole Emancipée, Renovation Syndicale, Unité et Action) ainsi que dans le SGEN, en militant à chaque fois sur la ligne de la tendance ou de l'organisation dans laquelle ils s'intègrent...

dans telle ou telle entreprise. Mais il est fort dangereux d'en rester à ce niveau : à force de privilégier l'analyse descriptive des réalités locales, on en vient à faire croire (et à croire soi-même) que les rapports de force entre réformistes et révolutionnaires se jouent essentiellement dans le cadre de chaque entreprise.

Or, s'il est vrai que c'est au niveau d'une usine donnée que peuvent s'affronter ces différentes forces, il faut comprendre que ce qui détermine en dernière analyse l'issue de la lutte, ce sont des rapports de force généraux entre réformistes et révolutionnaires.

#### \* Qu'est-ce que la bureaucratie stalinienne ?

Il faut bien voir à qui se heurtent les militants révolutionnaires dans leur travail, notamment au sein de la C.G.T. :

La bureaucratie stalinienne fonctionne comme un gigantesque Etat-Major dont les détachements locaux plus ou moins occultes font passer la politique du P.C.F., la plupart du temps sans la moindre discussion.

Ce qui fait sa force, c'est précisément son assise nationale et internationale et sa centralisation : la fraction du P.C.F. tient parfaitement un appareil, dont ses militants ont littéralement colonisé toutes les instances responsables. Ses dirigeants ont en main des atouts énormes : sans parler de l'expérience et des « connaissances techniques », ils détiennent souvent le monopole de l'information. Cela leur permet de faire un black-out total sur les grèves qu'ils veulent isoler. Cela leur permet de répandre impunément toutes sortes de fausses nouvelles : à la R.A.T.P. au lendemain de mai 68, on fait reprendre les grévistes en leur disant que leurs camarades des autres stations ont cessé la grève,... et vice-versa. Même méthode plus tard à la S.N.C.F.. Même méthode plus récemment lors de la grève des grands magasins du Mammouth.

De plus cet appareil dispose d'une véritable armée de permanents prêts à descendre sur le terrain et à peser de tout leur poids, notamment au moment de la reprise du travail...

Lorsque des militants révolutionnaires commenceront à gagner une certaine audience dans une section syndicale, ils se heurteront non seulement aux représentants locaux de cette fraction, mais à tout le poids de cet appareil centralisé ; on bâtera autour d'eux un « cordon sanitaire » fait de silence, ou de calomnie. On cherchera à les exclure. Et, si l'on n'y parvient pas, on ira même jusqu'à briser l'instance de base du syndicat, à la vider de ses militants, pour ne plus laisser sur place qu'un quartier d'inconditionnels.

Cette réalité, nous ne devons jamais la perdre de vue ; c'est pourquoi il serait vain de vouloir combattre l'influence du stalinisme usine par usine, atelier par atelier, sans jamais centrer ses efforts sur la consolidation d'un rapport de forces général.

#### \* les dimensions d'un travail organisé

#### ce que fait Lutte Ouvrière

Une fois reconnue la nécessité de principe de s'organiser, Lutte Ouvrière organise effectivement ses militants sur les entreprises :

elle pratique une centralisation interne du travail au niveau des directions responsables à tous les échelons.

Cette centralisation permet théoriquement à Lutte Ouvrière de diriger et de contrôler le travail de ses militants. En fait l'expérience montre qu'il s'agit plus souvent de contrôle que de direction, et que le fonctionnement de l'appareil est assez lourd et pesant.

Mais laissons de côté ces remarques pour le moment :

Si Lutte Ouvrière reconnaît la nécessité d'un travail centralisé, il nous faut poser une question capitale : quelle expression publique, quelle intervention coordonnée constituent le répondant extérieur qui reflète la centralisation interne de ce travail.

Car c'est là que le bât blesse :

Pour créer un rapport de forces organisé face au P.C.F., Lutte Ouvrière n'offre rien d'autre que la feuille locale régulière et la rubrique du journal central. Ce qui est souvent bien maigre.

On peut prendre mille exemples : une grève, l'exclusion de militants révolutionnaires d'un syndicat, une attaque directe du patronat contre les travailleurs de l'endroit (licenciements, accélération des cadences...) A chaque fois, que fait Lutte Ouvrière ?

Si l'affaire est sérieuse, elle envoie sur place le responsable correspondant, qui conseille les camarades locaux dans leur intervention ; la feuille de boîte hebdomadaire ou bi-mensuelle paraît avec un article (parmi d'autres) sur cette question. Et si vraiment l'affaire est d'importance, un article (parmi d'autres) paraîtra sur le sujet dans le journal national.

A aucun moment cet événement n'aura fait l'objet d'une véritable bataille d'organisation.

### Comment la Ligue Communiste pose le problème

Pour la Ligue Communiste, ce qui définit un « noyau communiste », et ce qui le différencie d'un simple groupe local d'oppositionnels ou d'un Comité d'Action, c'est qu'il est un élément local d'un travail d'ensemble centralisé, avec pour pendant une apparition publique organisée à tous les niveaux.

Cette conception ne relève pas d'un souci maniaque de la centralisation ; elle est la conséquence organisationnelle directe des tâches que les révolutionnaires doivent assumer :

- parvenir à une connaissance approfondie de la situation économique dans une branche d'industrie, comprendre les projets du gouvernement et du patronat, connaître l'implantation des syndicats, les mots d'ordre essentiels mis en avant. Tout cela constitue un travail d'élaboration indispensable si les révolutionnaires veulent avancer des mots d'ordre et des perspectives qui reposent sur la réalité concrète (94).

- par la coordination des noyaux communistes, assurer les indispensables confrontations et échanges d'expériences qui permettent de réajuster constamment l'intervention, et de faire

---

(94) C'est dans cet esprit que la Ligue a fait paraître deux brochures rouges :

— les cheminots et la lutte contre la rentabilisation capitaliste  
— la santé, malade du Capital

Elle y propose des perspectives pour ces deux secteurs.

profiter tous les militants des acquis des secteurs les plus avancés. D'où l'existence de conférences par branches, de textes intérieurs de débats et de discussion.

- être capable d'intervenir efficacement, aussi bien sur les mouvements isolés autour desquels l'appareil fait silence, que sur les mobilisations d'ensemble grâce à un matériel unifié d'agitation et de propagande (ex. à Paris, affiche et tract spécial « Fonction Publique » distribué à 20.000 exemplaires, pour la préparation de la manifestation de mars 1971).

- se donner les moyens de mener partout avec efficacité une bataille unifiée contre la politique des directions syndicales : ex. signature des contrats de progrès à la CFDT ; ou répression contre les militants révolutionnaires à la C.G.T.

- préparer les congrès syndicaux, afin qu'une orientation révolutionnaire puisse s'y faire entendre, et que le débat ne soit pas étouffé.

— un premier exemple : la lutte contre la répression bureaucratique (l'« affaire Hernot »).

Rappelons brièvement les faits : le 28 janvier 1970, 3 militants ouvriers de Vernon dans l'Eure (militants C.G.T.) sont interpellés par la gendarmerie, alors qu'ils collaient des affiches pour la libération des soldats emprisonnés. Deux d'entre eux ont été sanctionnés dans leur entreprise.

La direction de l'Union Départementale C.G.T. (toute entière contrôlée par le P.C.F.) non seulement ne défend pas ces militants, mais elle les dénonce comme « aventuriers irresponsables ».

Devant cette attitude innommable, Gilbert Hernot, ancien délégué confédéral à la diffusion de la Vie Ouvrière, ancien secrétaire à la propagande de l'U.D., secrétaire de l'U.L. - C.G.T. de la Vallée de l'Andelle, membre du Bureau de section du P.C.F. de l'Andelle, secrétaire de la cellule de Daubeuf, démissionne du P.C.

Quinze jours à peine après l'envoi de sa lettre de démission, il apprend par un communiqué de l'U.D. paru dans Paris Normandie (22 octobre 1970) qu'il était évincé de la direction de l'U.L. et sans doute exclu de la C.G.T.

Comment la Ligue est-elle intervenue dans cette affaire ?

D'abord elle n'a pas nourri d'illusion : elle savait que dans une organisation syndicale corrompue par le stalinisme, il est possible d'exclure un militant ouvrier sans le prévenir, par un communiqué passé dans la presse bourgeoise. Elle savait que, pour obtenir l'annulation de cette mesure anti-statutaire, et son maintien dans la C.G.T., il fallait un rapport de forces écrasant en sa faveur.

Mais elle s'est battue pour cet objectif, car elle jugeait cette bataille politiquement éducative. C'est pourquoi (et c'est là qu'intervient une différence de pratique avec Lutte Ouvrière), elle a mis en oeuvre tous les moyens organisationnels dont elle disposait pour cette bataille :

Formellement, les staliniens avaient de grandes chances de vaincre, puisqu'ils pouvaient ne pas réintégrer ce militant. Mais les militants révolutionnaires avaient les moyens de les placer devant un choix difficile : ou reculer ou payer une note extrêmement lourde.

C'est pourquoi cette affaire a occupé pendant un moment une place centrale dans l'intervention de la Ligue :

- articles réguliers dans la presse, communiqués au Monde, article dans **Politique Hebdo** ;
- brochure spéciale éditée nationalement (95) ;
- dossier complet envoyé à plusieurs centaines de militants syndicaux dans l'Eure ;
- intervention dans les meetings du P.C.F., pour lui demander de s'expliquer sur ces pratiques ;
- articles d'information et de polémiques dans les feuilles d'entreprises au niveau national ;
- liaison avec d'autres faits du même genre prolongeant cette campagne :

dénonciation de Laferrière dans l'Huma, exclusion de deux militants par correspondance à l'Union (U.A.P.), même chose à Meaux, etc...

Le bilan de cette campagne est tout à fait parlant :

plusieurs responsables syndicaux, écoeurés par les pratiques de la fraction stalinienne, rejoignent nos rangs, une crise ouverte se développe dans la C.G.T. locale ; une bataille publique est menée régionalement avec le P.C.F., bataille dont il est loin d'être ressorti indemne...

- un deuxième exemple : l'intervention coordonnée sur un mouvement qui se déroule dans l'ensemble d'un trust.

A la fin du mois de mars 71, s'est déroulée une grève dans les magasins du trust Mammouth. Ce mouvement d'ampleur nationale, prenait la forme d'une grève dure prolongée, avec des formes de lutte efficaces (blocage des achats). La C.G.T. s'était opposée dès le début à cette grève illimitée qu'elle jugeait « gauchiste ».

Dans ce contexte la Ligue a mis sur pied une intervention coordonnée sur les villes de Montpellier, Montfermeil, et Garges. Cette intervention a permis l'organisation de la solidarité sur le plan local, mais aussi la bataille contre la fraction du P.C. dans la C.G.T. : notamment par la réfutation des fausses informations que diffusaient les permanents ( « Vous savez, à Montpellier, ils ont repris... »). Elle a permis de se baser sur une appréciation d'ensemble du mouvement et de son évolution, notamment pour les mots d'ordre et les axes d'intervention.

Déjà en février 1969, avant la constitution de la Ligue Communiste, les cercles rouges étaient intervenus sur la grève des usines Renault qui avait démarré au Mans, et dans laquelle la direction de la C.G.T. voyait une manoeuvre patronale pour porter atteinte à la nationalisation de la Régie (!). L'intervention était coordonnée à Billancourt, Sandouville, Rouen-Cléon, Flins, Le Mans. La aussi la circulation rapide de l'information fut une arme redoutable contre les bureaucrates.

Encore une fois, ces exemples ne sont pas là pour porter au pinacle l'intervention ouvrière de la Ligue, qui a des faiblesses dont elle est elle-même consciente ; mais pour illustrer pratiquement les possibilités qu'offre une ligne d'intervention.

## B — DES POSITIONS SOUVENT ULTRA-GAUCHES

Les camarades de L.O. manifestent parfois une incompréhension du travail de masse, qui les conduit à des positions ultra-gauches. Elles prennent racine dans l'histoire de ce groupe qui privilégia longtemps la feuille de boîte comme principale voie d'accès aux travailleurs. Elles tiennent aussi à la difficulté de poser en termes corrects le problème des rapports parti-syndicat, quand on veut n'être qu'une tendance, dont la nature est nécessairement ambiguë.

\* *La grève SNCF de Mai 71 : A l'appel des « cheminots de la tendance Lutte ouvrière », L.O. demande aux cheminots de continuer tout seuls le mouvement sans les syndicats.*

La grève de la SNCF en mai 71 a sans doute été une des luttes bradées les plus honteusement par les directions syndicales CGT et CFDT : la reprise du travail fort houleuse s'est faite sur... rien ou presque. (cf. ROUGE No 120). Les directions syndicales ont reculé devant l'épreuve de force, et Séguy dans l'Huma a même rendu hommage à l'« esprit civique » des cheminots, qui n'avaient pas voulu poursuivre le mouvement lors des congés payés.

Il s'agit donc d'une trahison. Il est clair qu'il fallait la dénoncer nettement. Mais Lutte Ouvrière va beaucoup plus loin : elle sortira le tract suivant que nous citons en entier :

### CAMARADES CHEMINOTS

*Un communiqué commun des fédérations CGT et CFDT, en date de Samedi soir, semble indiquer que ces deux fédérations veulent faire reprendre le travail et veulent mettre fin à la grève sur la base des propositions de la direction, refusées par l'énorme majorité des cheminots qui s'est surtout prononcée dans la journée de Vendredi.*

*Si les cheminots font grève ce n'est pas par plaisir, ce n'est pas pour montrer à la direction de la SNCF et au gouvernement qu'ils sont mécontents, c'est pour contraindre la SNCF et le gouvernement à céder sur les revendications de tous les travailleurs du rail, revendications bien comprises des usagers eux-mêmes, puisque la Fédération des comités d'usagers a déjà apporté son soutien à notre grève.*

*Camarades, jamais nous n'avons vu une telle unanimité parmi les travailleurs du rail ! L'énorme majorité des cheminots est prête à continuer la grève. Cette grève a été une réussite, bien que cinq fédérations sur sept s'y opposent.*

*Si deux fédérations de plus se prononcent contre la grève, CELA NE CHANGERA RIEN, si nous cheminots nous décidons de continuer. (souligné par nous NDLR)*

*Les syndicats semblent prouver qu'ils sont plus sensibles à la pression des pouvoirs publics qu'à la volonté des travailleurs du rail.*

**S'ILS SE RETIRENT, NOUS CONTINUERONS LA GREVE SANS EUX** (souligné par nous NDLR)

### EN AVANT

— pour 200 F d'augmentation pour tous non hiérarchisés.

— pour une prime immédiate de 300 F

— pour l'arrêt immédiat de la compression des effectifs

— pour l'application des 40 H

— pour le paiement intégral des jours de grève

*Elisons partout nos COMITES DE GREVE et décidons de la GREVE ILLIMITEE JUSQU'A SATISFACTION.*

*Dimanche 20 juin 71*

## LA TENDANCE DES CHEMINOTS LUTTE OUVRIERE

Le moins que l'on puisse dire est qu'il s'agit là d'une position gauchiste. Même si elle correspond au sentiment de colère qu'ont éprouvé, à l'annonce du communiqué CGT-CFDT, de nombreux cheminots, elle n'ouvre qu'une perspective aventuriste, absolument irréaliste, qui refuse de prendre en considération le pourrissement réel de la grève, et le rapport de forces avec l'Etat qui en découle.

Il est également significatif que ce tract soit signé « La tendance des cheminots Lutte Ouvrière ». Cela revient à mettre sur le même plan une organisation politique d'avant-garde, et les syndicats, organisation de masse.

Il est heureux que cet appel n'ait pas été suivi dans les quelques centres où L.O. a une petite implantation. Les cheminots y auraient continué en pure perte, dans un contexte général de pourrissement de la grève et de reprise du travail, un mouvement désormais voué à l'échec sur des centres isolés.

A force de prendre ses désirs pour des réalités, on risque le sort de dizaines de travailleurs, qui — ensuivant à la lettre ce qui est dit dans ce tract — s'engageront dans une voie sans issue avec des risques énormes de répression.

Il serait intéressant à ce propos que Lutte Ouvrière tire publiquement le bilan du syndicat rouge qu'elle a contribué à créer sur Renault Billancourt après la grève de 1947, et dont l'existence fut éphémère. On ne peut que s'étonner en lisant la brochure que Lutte Ouvrière a consacrée à cette grève, de n'y voir aucune allusion à ce fait qui est pourtant de première importance. Comment peut-on prétendre rappeler aux travailleurs le souvenir de cette grève, en gardant un silence pudique sur ce qui a suivi.

La question est d'autant plus importante qu'on peut sincèrement se demander, si ce n'est pas à cela que conduisait la politique de la SNCF, si Lutte Ouvrière y avait été plus implantée.

\*\*\*\*\*

Ces positions ultra-gauches ou plus exactement cette fausse compréhension du travail de masse se sont manifestées récemment, lors du meeting commun Ligue/Lutte Ouvrière sur la Tchécoslovaquie à la Mutualité, le 23 Mars 1971. Lutte Ouvrière écrit au sujet de ce meeting :

*« Plus de 1500 personnes assistèrent à cette réunion de protestation, et de nombreuses sections syndicales avaient envoyé des messages de solidarité » (101).*

Or il faut bien poser la question :

Est-il correct de faire prendre position à une section syndicale, pour un message de solidarité sur la Tchécoslovaquie envoyé au meeting commun de deux organisations révolutionnaires ? On peut sincèrement en douter : s'il est éducatif de lancer la discussion sur

des questions internationales dans une section syndicale, une pratique comme celle de L.O. - qui tend à faire prendre en charge par l'organisation syndicale l'intégralité du programme marxiste révolutionnaire - est manifestement minorisante et gauchiste (au vrai sens du terme). Elle fera peut-être la démonstration à la tribune d'un meeting que *Lutte Ouvrière* est connue chez les prolétaires ; mais elle risque fort de mener à la groupuscularisation du syndicat, de lui ôter son caractère d'organisation de masse.

### C — QUELLE ANALYSE DE LA C.F.D.T. ?

Comment *Lutte Ouvrière* caractérise-t-elle la C.F.D.T. ?

Pour le savoir, il suffit de se reporter à l'article de compte-rendu du 35e Congrès C.F.D.T. Paru sur un quart de page (96), il porte le titre évocateur suivant : « mots nouveaux, politique ancienne ».

Extrayons-en la conclusion, qui tient à elle seule les 2/3 de l'article :

*« De même que nous n'avons pas cru que la CFDT était devenue révolutionnaire en mai 68, nous ne croyons pas qu'elle ait fondamentalement changé à la suite de ce congrès. Ses effectifs ont peut-être grandi de 20 % en trois ans, sa direction, sa composition n'en restent pas moins les mêmes. C'est à peu de choses près d'ailleurs celle d'avant la « déconfessionnalisation » de 1964 de la C.F.T.C.*

*Et la C.F.D.T., étant donné sa position minoritaire dans la classe ouvrière peut se dire partisan de la prise du pouvoir, partisan de la lutte des classes tout en maintenant une pratique réformiste et collaborationniste, sans se trouver en difficulté même pas devant ses propres militants.*

*Le Congrès en est une preuve supplémentaire ».*

Voilà l'essentiel de ce qu'on n'ose appeler un article d'analyse du 35e Congrès de la C.F.D.T. ! L'idée de fond peut se résumer ainsi : depuis 1964, la C.F.D.T. a grossi mais elle n'a pas changé. Le rédacteur de l'article ne juge pas nécessaire de présenter la moindre caractérisation politique des tendances qui sont affrontées à ce Congrès (pays de Loire, Krumnov, etc...) ; il n'éprouve pas non plus le besoin de s'interroger sur la nature de ces nouveaux adhérents (20 % en trois ans) qui ont renforcé la C.F.D.T. récemment. A ce niveau de généralité, on peut aisément tracer un trait d'égalité absolue entre la C.F.D.T. et F.O....

Quelle est la position de la Ligue ?

La Ligue n'entretient pas l'ombre d'une illusion sur la nature de l'équipe qui dirige la C.F.D.T. : réformistes capables en même temps de déclarations très « gauches » sur le socialisme, et de signatures au bas de contrats de progrès comportant des clauses anti-grèves, dans la meilleure tradition de la collaboration de classes ; « socialistes » à la suédoise, qui encouragent le difficile accouchement d'un parti « travailliste » en France (cf. l'annonce de l'adhésion de Descamps

---

(96) Dans le même numéro de *Lutte Ouvrière*, on peut lire un article d'une page entière sur le film « Borsalino » ! Il faut savoir choisir ses priorités !

au nouveau parti socialiste après le congrès d'unification).

Mais on ne peut porter de jugement valable sur l'ensemble d'une centrale en se contentant de caractériser son équipe dirigeante qui n'est d'ailleurs pas homogène. Il faut également apprécier politiquement les courants qui la traversent ; il faut essayer de caractériser la base des nouveaux adhérents qu'elle a récemment recrutés.

Ce qui se passe actuellement à la C.F.D.T. est lié fondamentalement à deux facteurs : la radicalisation du courant chrétien, et l'essor des luttes de classes (notamment au lendemain de mai 68).

Il est exact que la direction actuelle de la C.F.D.T. reste une direction réformiste ; mais on ne peut négliger la signification profonde de la déconfessionnalisation de 1964 et de l'« adoption de la lutte de classe » au 35e Congrès.

Si ce fait ne marque évidemment pas une évolution personnelle profonde des dirigeants qui seraient devenus révolutionnaires (!), il est néanmoins la marque d'une radicalisation des militants de cette centrale, dont la pression se reflète dans la coloration « gauche » des déclarations de la direction confédérale.

En effet, pour nombre de jeunes militants qui n'ont pas vécu le stalinisme triomphant, la C.G.T. a servi de repoussoir au profit de la C.F.D.T. C'est ainsi que s'est dégagé un courant extrêmement confus, de militants critiques, qui sont extrêmement réceptifs aux idées révolutionnaires. Des militants qui se sont reconnus dans les déclarations de Krumnov au dernier Congrès ; des militants qui ont participé aux activités du Secours Rouge, ou aux manifestations organisées par l'extrême-gauche (ex. 1er Mai 1971). Des militants dont quelques-uns se sont retrouvés permanents syndicaux à trente ans...

Lutte Ouvrière ne comprend pas cela ; elle n'explique pas en quoi l'évolution actuelle de la C.F.D.T. diffère sensiblement de celle de F.O. ; elle se contente de renvoyer simplement dos à dos ces deux centrales en disant simplement qu'elles véhiculent deux variétés d'un même réformisme.

Cela l'amène à poser l'intervention de ses militants dans la C.F.D.T. en termes très particuliers :

avant tout travailler toujours dans la C.G.T. (même lorsqu'elle est minoritaire sur une entreprise). Si l'on est exclu, envisager de militer soit à la C.F.D.T. soit à F.O. Comment choisir ? Comme ces syndicats sont minoritaires et n'ont pas la plupart du temps la possibilité de mener des luttes d'envergure, le critère de choix entre l'un ou l'autre devient « la possibilité qu'ont les révolutionnaires de s'y exprimer ».

Or il est radicalement faux de voir dans la C.F.D.T. et dans F.O. de simples réceptacles interchangeables pour militants révolutionnaires exclus de la C.G.T.

En effet le militantisme au sein de la C.F.D.T. n'a pas pour but essentiel de « s'exprimer ».

Les tâches des révolutionnaires sont infiniment plus étendues :

- influencer directement sur le déroulement des luttes ouvrières :

La C.F.D.T. n'a pas souvent la force d'assumer seule des luttes d'envergure, mais elle peut y jouer un rôle, influencer sur leur déroulement, leurs mots d'ordre, leurs formes d'organisation. Ce rôle ne peut être négligé.

- combattre l'idéologie réformiste :

Le stalinisme est en France la force dominante dans la classe ouvrière mais il n'a nullement le monopole du réformisme. La C.F.D.T. véhicule toutes sortes d'influences réformistes (modernisme, « réformisme révolutionnaire », etc..) qui doivent être également combattues avec fermeté. Il existe aujourd'hui une situation favorable dans la C.F.D.T. : une discussion permanente se poursuit sur les formes de lutte, les mots d'ordre à mettre en avant, le socialisme à construire. Le rôle des révolutionnaires est d'essayer de clarifier le débat en posant les vrais problèmes (stratégie révolutionnaire, problème de l'Etat); en portant des attaques résolues aussi bien contre le « projet socialiste » des vieux renards de la confédération, que sur la politique contractuelle, ou la conception de l'unité syndicale au sommet.

- s'adresser au courant révolutionnaire qui tend à se dégager dans la C.F.D.T.

Une des tâches essentielles aujourd'hui dans la C.F.D.T., est d'essayer de faire progresser les militants de ce courant révolutionnaire confus, de leur proposer des perspectives claires (97), vers une tendance de lutte de classe. Ce travail ne se fera pas par la simple propagande socialiste générale, ni par la magie du verbe; pour travailler dans ce sens il faut intervenir dans les débats qui secouent cette confédération, en opérant les démarcations indispensables.

- s'adresser aux militants de base de la C.G.T.

Il serait absurde de concevoir le militantisme dans la C.F.D.T. comme le choix d'une « boutique » syndicale contre les autres. Le but essentiel est d'intervenir dans les luttes et d'accroître l'audience des idées révolutionnaires. Mais les militants d'avant-garde sont dénués de tout patriotisme d'organisation, ils savent que l'unité d'action est la meilleure garantie du succès des luttes. Ils savent que par une pratique correcte, ils peuvent influencer considérablement sur les militants de base de la C.G.T. (ex. reprise du mot d'ordre d'augmentation uniforme dans telle entreprise, etc...).

Tout ceci veut-il dire que la C.F.D.T. soit devenue pour la Ligue le syndicat de prédilection ?

Evidemment non : dans l'écrasante majorité des cas, ses militants auront à choisir de travailler dans la C.G.T., même si ce travail paraît beaucoup plus difficile et ingrat, même s'il s'avère moins payant à court terme.

Mais, si pratiquement Lutte Ouvrière et la Ligue sont d'accord pour reconnaître le caractère décisif et prioritaire du travail dans la C.G.T., sur la plan de la méthode les différences qui se font jour sont sensibles :

\* La Ligue combat toutes les « solutions de facilité », qui viseraient à abandonner le travail décisif dans la C.G.T. Les militants révolutionnaires, doivent être présents au coeur de ce bastion du mouvement ouvrier organisé. Aucune difficulté ne saurait justifier l'abandon de ce travail. Mais elle comprend la place particulière qu'occupe aujourd'hui la C.F.D.T. dans la crise du stalinisme, et elle détermine ses choix d'investissements militants en tenant compte de ce critère.

---

(97) Cf la brochure « Pour une CFDT de lutte de classe »

\* Elle se refuse également à considérer comme une question mineure - étroitement tactique - le choix entre la C.F.D.T. et F.O. : malgré quelques exceptions locales (Chimie, région nantaise), la direction de F.O. apparaît pour ce qu'elle est aux yeux de l'énorme majorité des travailleurs : la direction traître, violemment anticommuniste d'une centrale en perte de vitesse. Son refus maladif de l'unité avec la C.G.T., l'origine douteuse de certains subsides reçus, tout cela contribue à jeter sur elle un puissant discrédit. Les militants révolutionnaires ne peuvent l'ignorer sous prétexte que localement « on peut mieux s'y exprimer ».

Il est d'ailleurs probable que leur situation risque de devenir de moins en moins confortable, à l'heure où des bataillons entiers de la CFT rejoignent FO, accueillis à bras ouverts par sa direction. (cf. article dans Rouge No 120).

# le rôle des bulletins d'entreprises

Voix Ouvrière a été pendant très longtemps seule dans toute l'extrême-gauche à distribuer des bulletins ronéotés à la porte des entreprises. Avec un acharnement et une ténacité exemplaires, dans des conditions de répression patronale et stalinienne épouvantables, elle a maintenu contre vents et marées cette affirmation publique de la « présence des militants révolutionnaires » dans les entreprises.

Cette apparition ouverte des révolutionnaires sur des usines qui étaient de véritables forteresses stalinienne n'ouvrait assurément pas un chemin pavé de roses : les agressions physiques violentes, les insultes, les dénonciations à la police étaient le lot quotidien des militants de Voix Ouvrière à l'époque du stalinisme triomphant. Voix Ouvrière maintenait cette activité, car elle voyait dans la distribution de ses feuilles de boîte non seulement une nécessité politique mais le seul garde-fou efficace contre les déviations opportunistes de tous ordres, contre la dilution de l'activité politique dans un travail syndical hyperclandestin.

Ce choix à une telle époque n'a malheureusement pas pu garantir Voix Ouvrière de déviations ultra-gauches et d'une incompréhension du travail de masse. Pendant toute une période, Voix Ouvrière a volontairement négligé le travail dans les syndicats. Elle attaquait dans ses feuilles non les directions bureaucratiques ou la fraction du P.C.F., mais les syndicats en tant que tels. Elle fustigeait dans son journal « la bureaucratisation des organisations syndicales désertées par les travailleurs » (98).

Cette incompréhension du travail de masse (qui imposait encore plus de précautions à l'époque qu'aujourd'hui) a eu pour conséquence une marginalisation et un isolement dramatiques de beaucoup de militants de Voix Ouvrière dans leur propre entreprise.

A la suite d'une période de collaboration avec l'O.C.I., les militants de Voix Ouvrière opèrent une rectification empirique sur ce point, et commencèrent à saisir l'intérêt du travail au sein des syndicats.

---

(98) En carte de présentation du journal Voix Ouvrière

Que reste-t-il de cette période, à l'heure actuelle ? Aujourd'hui la Ligue Communiste et Lutte Ouvrière sont pratiquement les seules dans toute l'extrême-gauche à distribuer des feuilles régulières sur les entreprises. Et ce simple fait constitue effectivement un point de clivage pratique extrêmement efficace vis-à-vis de l'opportunisme syndicaliste du P.S.U. ou de l'O.C.I.

*« Pour ne pas gêner leur activité syndicale, considérée comme plus importante voire même simplement plus commode, bien des militants, bien des groupes préfèrent ne pas apparaître en tant que groupes politiques. Mais s'ils s'abstiennent, l'appareil sera finalement parvenu à ses fins.*

*Le militant révolutionnaire aura abdiqué son rôle politique. Il sera devenu un militant syndical parmi d'autres, meilleur peut-être, mais il aura limité ses perspectives à l'horizon étroit du syndicalisme.*

*Nous n'avons pas le droit de nous abandonner à de tels renoncements, sans cesser d'être des militants socialistes » (99).*

Mais Lutte Ouvrière a hérité de son ancêtre un certain nombre de conceptions qui marquent terriblement sa pratique encore aujourd'hui : - la feuille de boîte est privilégiée par rapport au travail syndical, comme principale voie d'accès aux masses. - son contenu (style d'article, échos de boîte), offre encore aujourd'hui l'expression concentrée la plus limpide de l'économisme de Lutte Ouvrière.

#### A — FEUILLE DE BOITE ET TRAVAIL SYNDICAL

Vu le poids de l'appareil stalinien dans les entreprises, vue la relance périodique de l'hystérie « antigauchiste », les rapports entre travail syndical et apparition publique posent manifestement des problèmes tactiques délicats. C'est là un fait. Lutte Ouvrière le souligne, et conclut :

*« En tout état de cause, même si l'activité politique et l'activité syndicale en particulier au sein de la C.G.T. semblent se gêner mutuellement, les deux sont indispensables. C'est seulement en conjuguant les deux que les révolutionnaires pourront escompter gagner la confiance des travailleurs à leurs idées et à leur programme » (100).*

Sous une forme aussi générale, une telle affirmation est parfaitement correcte. Mais, dans la pratique de Lutte Ouvrière, il s'avère que bien souvent la feuille de boîte est privilégiée comme moyen essentiel de gagner la confiance des travailleurs, au détriment du travail syndical.

Par souci de « pureté révolutionnaire », par crainte du « silence opportuniste », les camarades de Lutte Ouvrière sacrifient souvent des possibilités d'intervention syndicale à la publication d'une information inédite dans un « écho de boîte ».

Le journalisme révolutionnaire l'emporte sur le travail de masse.

---

(99) L.O. No 52, p.32

(100) L.O. No 52, p.32

## B — LE CONTENU DES FEUILLES DE BOITE : ENCORE ET A NOUVEAU SUR L'ECONOMISME

### — Une manière triviale d'envisager la question

Lorsqu'il cherche à montrer la différence des conceptions de la Ligue et de Lutte Ouvrière en matière de bulletins de boîte, il arrive — hélas fréquemment — qu'un militant de LO développe la thèse suivante : c'est vrai les bulletins de la Ligue sont bien présentés ; c'est vrai ils paraissent régulièrement ; mais les travailleurs ne les lisent pas. Pourquoi cela ? D'abord parce que les articles sont trop longs (et chacun sait que les ouvriers ne lisent pas les articles longs) ; il faudrait de petits articles courts, des échos de 20 lignes, avec une idée - deux au maximum - par écho. Ensuite parce qu'ils emploient des mots trop recherchés. Et enfin parce qu'ils sont trop politiques, et ne partent pas assez des petits faits concrets qui intéressent les travailleurs : le distributeur automatique de boisson de la cantine qui ne rend pas la monnaie, ou l'eau des lavabos qui brûle les mains prolétariennes, ou les manies insupportables du chef de service au 2<sup>e</sup> étage à droite...

Un débat qui se situe à ce niveau risque fort d'être aussi animé que peu intéressant :

Le militant de la Ligue répliquera que cette « bouillie de la politique économique » peut réussir à dégager une vague aura de sympathie ou d'amusement, mais qu'elle ne constitue nullement une intervention politique clairement démarquante par rapport au PCF. Il demandera méchamment au militant de LO s'il ne projette pas ses propres limites intellectuelles sur la classe ouvrière, en s'arrogeant le droit de décider de ce qu'elle est capable de lire ou de ne pas lire, de comprendre ou de ne pas comprendre ...

En bref, l'exemple d'un débat parfaitement stérile ...

### — Une version plus raffinée de la même problématique

Le militant cultivé de LO, qui se pique de théorie, traduira ces thèses en vocabulaire marxiste, ce qui donne à peu près ceci : La Ligue communiste et Lutte ouvrière ont des feuilles d'entreprise de conceptions différentes, car elles s'adressent à des publics différents : Lutte Ouvrière s'adresse aux militants influencés par le PCF et la CGT dans le cadre de son travail syndical ; mais dans ses feuilles d'entreprise, elle s'adresse à l'ensemble des travailleurs. Elle veut être comprise de tous, c'est pourquoi elle se met à la portée de tous.

Et si quelques curieux ne se satisfont pas de ces explications « à l'usage du peuple », ils n'ont qu'à se reporter au numéro du journal *Lutte Ouvrière* de la semaine : ils y trouveront toutes les explications complémentaires qu'ils désirent.

Voilà donc une intervention systématisée, mûrement réfléchie, qui enserme dans ses filets toutes les couches du prolétariat. La Ligue — au contraire — a une conception élitiste du travail d'entreprise : délaissant les larges masses, ses bulletins (les « Taupes Rouges ») s'adressent à la mince frange des travailleurs déjà politisés capables de comprendre ses explications politiques globales, et de lire ses longs articles. Ce n'est pas un travail entièrement négatif, mais il est très insuffisant ...

Sous sa forme triviale ou parée d'un vernis théorique, cette manière de poser le débat est tout à fait erronée. Le vrai problème n'est pas de savoir à qui s'adresse la feuille d'entreprise, de qui elle est comprise; il est avant tout de définir quelle est sa **fonction politique**, quelle place exacte elle occupe dans l'intervention des militants révolutionnaires dans la classe ouvrière.

En raisonnant de cette façon, on définit les tâches que remplit un bulletin d'entreprise:

\* d'abord sa fonction la plus large est de sensibiliser un milieu, de le politiser de façon élémentaire. En ce sens la feuille doit savoir devenir « populaire » dans l'entreprise, elle doit savoir dire tout haut à certains moments ce que tous les travailleurs pensent tout bas, etc... Le bon accueil fait aux distributeurs, l'attitude des travailleurs qui prennent des paquets de tracts pour les redistribuer dans leurs ateliers, tout cela constitue — dans une certaine mesure — un des éléments du rapport de forces entre réformistes et révolutionnaires.

\* mais cet aspect de propagande et d'agitation larges ne doit pas estomper une deuxième tâche essentielle des bulletins d'entreprise: affirmer dans la politique générale comme dans les luttes quotidiennes l'existence de **deux lignes de deux stratégies** qui s'opposent. Ce travail d'explication inlassable au niveau propagandiste, ces polémiques concrètes sur la manière de mener le combat contre le patron, tout cela vise à opérer clairement les démarquages politiques et à constituer ainsi un pôle alternatif, face à la politique des directions réformistes.

\* il est clair qu'à un certain niveau, ces explications politiques touchent plus directement une frange politisée qui attend les réponses des révolutionnaires sur les questions essentielles: vieux militants du PCF ou de la CGT, ébranlés par tel aspect de la politique de leur direction, jeunes « gauchistes » sans tradition ni formation politique, mais sensibles aux activités de l'extrême gauche...

\* on touche ici à une des fonctions essentielles de la feuille d'entreprise:

plus qu'un simple instrument d'agitation révolutionnaire, elle joue le rôle d'un pôle d'attraction autour duquel s'organisent et se regroupent des éléments avancés. Le « Groupe Taupe » animé par des militants de la Ligue rassemble les travailleurs qui se reconnaissent dans la ligne défendue par le bulletin. Il offre un cadre privilégié de discussion et de formation politique militante (rédaction des articles, exposés, confection matérielle des feuilles ...). Le Groupe Taupe est le point d'appui naturel d'un travail syndical. — tout cela est fort beau sur le papier, objectera le militant de « Lutte Ouvrière », mais vous définissez pour vos bulletins des tâches beaucoup trop ambitieuses. Or, comme dit le proverbe populaire, « qui trop embrasse, mal étreint; à vouloir tout faire à la fois, on ne fait rien sérieusement ... »

Dans ce type d'objection couramment pratiqué, comme dans les oppositions factices relatées plus haut, c'est en fait une **conception particulière de la politique et du rôle des militants révolutionnaires** qui montre le bout de son nez. Or cette conception est foncièrement atemporelle et antidialectique. Nous allons essayer de le montrer:

**un exemple simple: l'intervention sur une grève sabotée par les bureaucrates réformistes**

Prenons le cas d'une grève qui se déroule dans une des entreprises d'un trust national:

. dans un premier temps, le bulletin explique l'importance de la grève; il propose des formes d'organisation pour consolider le mouvement (piquets, Assemblées Générales, Comité de grève). Il explique l'intérêt de tel ou tel mot d'ordre, etc.

. le mouvement dure, il se durcit. Le bulletin explique maintenant que la solidarité doit être organisée massivement, et le groupe Taupe travaille pratiquement dans ce sens. Il explique aussi que l'extension du conflit aux autres usines du trust consoliderait le rapport de forces et renforcerait les chances de victoire. Il fait des propositions concrètes pour cela : assemblée des délégués des entreprises ; envoi de délégations dans les autres usines du trust, etc.

. si les bureaucrates, craignant un débordement, cloisonnent au maximum la lutte, et finalement poussent à la reprise du travail sans avoir rien obtenu d'essentiel, le bulletin mènera publiquement la bataille contre eux en expliquant en quoi leurs propositions sont contraires aux intérêts des travailleurs, et quels motifs les poussent.

. si le mouvement connaît un échec, il devra tirer un bilan: expliquer l'attitude de la fraction du PCF dans la CGT et les raisons de sa politique; montrer ce qu'il aurait été possible de faire pour renforcer le mouvement. proposer des perspectives pour enrayer la démoralisation et l'écoeurement, et tenter de répondre à la question: « comment continuer ? ».

Cet exemple illustre parfaitement l'absurdité ou la démagogie de la question « à qui s'adresse la feuille ? » posée en dehors de tout contexte concret. Intervenant dans une grève, les militants révolutionnaires ne peuvent dans leur feuille s'adresser à « tous les travailleurs »; ils s'adresseront à une majorité consciente qui lutte, c'est-à-dire aux grévistes (102).

Quand elle met en avant des propositions de formes d'organisations, il se peut très bien qu'elle sensibilise une minorité de travailleurs conscients (les autres comprendront ce qui est écrit sur le papier, mais ne saisiront pas nécessairement l'importance de l'organisation dans la lutte); la bataille pour l'extension du mouvement peut très bien heurter de front des préjugés corporatistes soigneusement entretenus par le P.C.F., et (même si elle est juste) ne pas faire l'unanimité. A fortiori, après l'échec du mouvement, même si de nombreux travailleurs sentent que ce qu'avait dit le bulletin était exact, le courant de démoralisation et d'écoeurement peut être si fort que beaucoup ne liront même pas les tracts, ou réagiront violemment aussi bien contre les fossoyeurs du mouvement que contre les militants révolutionnaires. Après cela, surtout si l'on tient compte de la récupération stalinienne inévitable, il est possible que les perspectives avancées par la feuille ne soient comprises que par une infime minorité de travailleurs.

**Un deuxième exemple : l'exclusion de deux militants révolutionnaires de la CGT**

Dans une entreprise sur laquelle interviennent à la fois la Ligue Communiste et Lutte Ouvrière, deux militants révolutionnaires sont exclus (par correspondance !) de la CGT, à la suite d'une

---

(102) Il est néanmoins possible de sortir un matériel spécifique destiné aux non grévistes, expliquant le rôle de jaunes que le patron veut leur faire jouer, etc... (cela a déjà été réalisé)

intervention de l'un d'eux en Assemblée Générale du personnel pour proposer une grève de 24 heures reconductible, alors que les réformistes proposaient le traditionnel mini-débrayage ressenti par tous comme absolument inefficace.

Comment sont intervenus les militants de la Ligue ?

Outre l'action à l'intérieur de l'entreprise, ils ont distribué des tracts tous les deux jours, en féfendant des explications simples :

L'heure est à la lutte ; pour vaincre, il faut user de formes de lutte efficaces. Si ces deux militants sont menacés d'être exclus de la CGT par la fraction du PCF, c'est précisément parce que leurs propositions étaient justes et qu'elles ont rencontré un grand écho parmi le personnel. Ceux qui affaiblissent l'organisation syndicale ne sont pas ceux qui défendent de telles propositions, mais bien ceux qui mènent les travailleurs de défaite en défaite, qui étouffent toute vie démocratique dans le syndicat, et passent le plus clair de leur temps à faire la chasse aux « gauchistes », quand il faudrait lutter contre le patron.

Cette bataille dans l'entreprise et par des tracts distribués régulièrement est épaulée par une campagne nationale sur la démocratie ouvrière (affaire Hernot, Laferrière, etc...)

Comment sont intervenus les militants de Lutte Ouvrière ?

Outre leur action à l'intérieur de l'entreprise, ils ont distribué — après plusieurs jours — leur feuille habituelle, dont la conception n'a pas varié d'un pouce en dépit des événements, qui ont marqué la vie de l'entreprise :

On y trouve un article général qui faisait allusion aux exclusions. Seulement c'était un article parmi beaucoup d'autres, dont un — presque aussi long — sur... le voyage du pape en Amérique latine, et un autre sur les Catherinettes ! Sans nier l'importance de ces deux sujets, il semble bien qu'en l'occurrence les militants de Lutte Ouvrière ne soient pas parvenus à dégager une priorité, à centrer leur intervention pour faire de leur feuille un instrument d'information du personnel et de bataille politique contre les réformistes.

Un dernier exemple : la manifestation internationale sur la Commune

Lutte Ouvrière avait participé avec un contingent non négligeable de ses militants à la manifestation internationale pour le centenaire de la Commune, les 15 et 16 Mai, manifestation organisée par les sections européennes de la quatrième internationale. Cette manifestation de masse fut un succès incontestable. Toute la presse a souligné l'importance politique de l'événement, en y accordant une large place dans ses colonnes. Il s'agissait là en effet d'une manifestation qui marquait certains rapports de forces au sein de l'extrême-gauche et révélait le développement d'un courant révolutionnaire à l'échelle internationale.

Lutte Ouvrière fut sans doute le journal qui parla de l'événement avec le plus de discrétion... après l'Humanité : Elle lui accorda royalement un quart de page. Était-ce par gêne, ou par modestie ? Cela reflétait simplement la même conception du « menu à la carte », que ce soit dans la feuille d'entreprise ou dans le journal national.

Ainsi donc la question de savoir « à qui s'adresse la feuille » est manifestement un faux problème. La classe ouvrière (« les travailleurs ») n'est ni immuable, ni homogène. Son niveau de

conscience global et sa combativité varient non seulement au cours d'une lutte — comme dans cet exemple concret — mais en fonction de la situation politique et de la période. D'autre part elle comporte des éléments beaucoup moins conscients, etc...

C'est pourquoi l'intervention des militants révolutionnaires n'est pas invariable et uniforme ; elle s'adapte aux variétés des situations. Elle est - selon le moment - plus ou moins agitative, plus ou moins « politique ». Ses thèmes qu'elle développe tantôt rencontrent un large écho, tantôt ne sensibilisent qu'un petit nombre de travailleurs avancés.

On ne peut donc séparer le contenu de la feuille des tâches politiques du moment. Discuter abstraitement en termes de lecteurs plus ou moins nombreux ou conscients, c'est tout simplement faire de la métaphysique. C'est nier le rôle du temps en politique, et concevoir la lutte des classes comme le déroulement harmonieux d'un cylindre de boîte à musique...

On voit ici clairement combien il est naïf d'opposer ceux qui veulent tout faire à la fois, et ne s'adressent en fait qu'à l'élite, à ceux qui ont choisi de toucher l'ensemble des travailleurs et s'en tiennent à cette conception.

#### Militant politique ou journaliste prisonnier de la routine ?

Finalement la question de fond pourrait bien être la suivante :

Essayer de faire de chaque feuille un petit chef-d'oeuvre d'équilibre entre les composantes brèves et variées ? ou décider de faire vraiment du bulletin une arme dans la lutte contre le patronat et la bureaucratie stalinienne.

Faire ce dernier choix, c'est se refuser à fétichiser la feuille de boîte, c'est comprendre que la forme du bulletin n'intervient pas comme une donnée de principe (longueur des articles, présentation), mais comme la conséquence des choix politiques, selon les priorités que l'on définit (bataille locale ponctuelle, campagne, débat propagandiste, etc..)

En effet, le rôle des militants révolutionnaires n'est pas de refléter passivement toute l'actualité nationale ou locale, et d'en donner une petite image bien claire, comme la glace d'un périscope. Il est de comprendre et de prévoir la marche des événements, de définir des priorités, de concentrer leur attention et leurs forces sur ce qui est essentiel.

Cela signifie que leur intervention doit bien sûr être régulière et suivie mais qu'elle doit être également souple et variée, capable de coller à l'événement, capable de développer des campagnes directement liées à la situation, etc...

Ces « banalités » ne constituent nullement un acquis pour les camarades de Lutte Ouvrière. Dans les faits, ils leur opposent une conception qui relève plus de l'hostellerie que de la politique : celle du menu à la carte, où l'on présente avec art, semaine après semaine, un échantillonnage varié des mêmes produits !

Cette conception journalistique et finalement assez passive du travail des feuilles d'entreprise, entraîne bien souvent une lourdeur de fonctionnement, une tendance à l'enlisement dans la routine, qui fait manquer aux militants de Lutte Ouvrière des occasions politiques : ainsi - pour prendre un fait récent - la grève qui s'est déroulée en avril 1971 dans une grosse entreprise de Dijon (103). Les

---

(103) Cf Rouge No 110

militants de Lutte Ouvrière implantés sur l'entreprise, étaient intervenus pendant la semaine d'action syndicale ; mais lorsque la grève se déclare sur l'entreprise, ils se contentent de sortir leur feuille hebdomadaire, qui - rédigée sans doute auparavant - ne parle même pas du mouvement, ! Il ne s'agit pas là d'une maladresse due au manque d'implantation ou à l'inexpérience, mais d'une raideur d'intervention qui découle d'une conception d'ensemble du travail politique. A ce stade les qualités tant vantées de « régularité », de « sérieux », se transforment en carences politiques qui handicapent l'intervention.

### Le fond de l'affaire : les conceptions classiques de l'économisme

La formule « s'adresser à l'ensemble des travailleurs » n'est pas seulement abstraite et atemporelle, elle a le mérite de réintroduire par la bande les déviations économistes les plus marquées :

Derrière ces oppositions scholastiques (bulletin trop ou pas assez politisé, touchant une minorité ou tous les travailleurs ?) se profile une opposition bien réelle, qui n'a, elle, rien de nouveau :

En tenant compte des fluctuations du niveau de conscience et de la situation politique, faut-il marcher un pas en avant des masses ou tendre à s'adapter au niveau de conscience de l'ouvrier moyen (« les travailleurs »).

En s'adressant à tout moment indifféremment à la masse des prolétaires, prise comme un ensemble homogène, Lutte Ouvrière est naturellement poussée à leur prêter « une conscience moyenne », qui serait en quelque sorte la moyenne arithmétique des consciences individuelles. Après cela, on se situe à son exact niveau, et l'on marche du même pas que cet « ouvrier moyen », ce prolétaire abstrait que l'on a soi-même fabriqué...

Afin de ne pas être taxé de malveillance gratuite, étudions un exemple de « prose économiste » particulièrement significative. Voici un passage extrait d'un bulletin distribué à Paris en mars 1969, après l'échec des conversations de Tilsitt :

*« Jusqu'à présent nous avons confié à Séguy, à Descamps, à Bergeron le soin de nous défendre.*

*En Mai, nous les avons laissé diriger entièrement toute la grève, nous avons accepté, pour la majorité d'entre nous, de rentrer à la maison et d'écouter les transistors. Nous nous sommes refusés à organiser nous-mêmes notre grève. Nous leur avons fait confiance.*

*Eux, ils ont oublié à Grenelle, de parler de l'Echelle Mobile. Après ce constat minable, ils nous ont laissé nous battre, secteur par secteur contre les patrons et l'Etat. Ils ont finalement poussé à la reprise pour les élections.*

*Pendant six mois, ils nous ont lanternés avec ce fameux rendez-vous de mars qui ne pouvait rien donner. Comme ne donnera rien non plus cette journée de demain, si nous continuons à les laisser s'occuper de nos affaires.*

*Cela ne pourra changer que si nous sommes décidés à*

*prendre nous-mêmes notre sort en mains, que si nous sommes décidés à discuter chacune de nos revendications, à organiser chacune de nos actions, si nous participons activement à la défense de nos intérêts.*

*Il suffit pour cela que nous n'y consacrons qu'une petite partie du temps que le patron nous prend chaque jour au bureau, mais que nous le fassions vraiment.*

*Si nous sommes prêts à cela, la riposte peut être l'amorce d'une victoire plus importante encore que juin 36 ».*

Ce texte part évidemment d'un bon sentiment : il explique que les dirigeants réformistes ont conduit le mouvement de Mai à un échec, et que pour éviter que cela ne se reproduise, il faudra organiser les actions, par soi-même et se débarrasser de ces dirigeants faillis.

Mais, malheureusement, il n'explique pas que cela. En voulant marcher du même pas que l'ouvrier moyen, le militant de Lutte Ouvrière tient un langage qu'on est fort surpris de trouver dans sa bouche : « jusqu'à présent nous avons confié à Séguy, à Descamps, à Bergeron » (aux trois à la fois ?) « le soin de nous défendre ». Voilà qui est curieux : les militants révolutionnaires étaient donc du nombre, puisqu'ils disent « nous ».

D'autres phrases laissent pantois :

« Nous nous somme refusés à organiser nous-mêmes notre grève ».  
« En Mai, nous les avons laissé diriger entièrement toute la grève, nous avons accepté pour la majorité d'entre nous, de rentrer à la maison et d'écouter les transistors ». Qui a été content en lisant cela ? Ce sont sans doute tous les travailleurs (et notamment les jeunes), qui ont passé des nuits et des nuits dans l'entreprise occupée en Mai 68. Il est vrai qu'ils ne sont qu'une minorité et que Lutte Ouvrière, s'adressant « à l'ensemble des travailleurs », insiste sur la règle générale (toujours en disant « nous »)...

Sans reprendre ce que nous avons dit dans le chapitre spécial consacré à l'économisme de Lutte Ouvrière, constatons ici qu'une fois de plus, l'avant-garde organisée est la grande absente de ce texte. Ce ne sont pas deux stratégies politiques (réforme ou révolution) qui s'opposent ici ; c'est l'opposition entre les bons travailleurs et les méchants bureaucrates, sans même distinguer entre ces derniers, ce qui ne contribue guère à clarifier les choses.

Remarquons au passage le ton geignard (« ils nous ont laissé nous battre », « ils nous ont lanternés ») qui marque le début de ce texte. Il a pour pendant exact la coloration moralisante des adjonctions finales (il suffirait de faire un effort), qui en l'absence de toute alternative politique organisée apparaissent finalement aussi démobilisatrices et inefficaces que les grands coups de trompette des staliniens (« il faut riposter », « préparez-vous à réagir massivement », « à l'action », etc...) au bas de tracts sans perspectives.

Ceci est à mettre en rapport avec la répugnance, souvent constatée, à mettre en avant des mots d'ordre de lutte, au bas des feuilles distribuées sur les entreprises. Pour défendre cette position, les camarades de LO expliquent fréquemment à la base qu'en « militants responsables », ils n'avancent pas de mots d'ordre, dont

ne soient pas capables d'assumer eux-mêmes la réalisation.

Or cette position ne tient pas debout pour plusieurs raisons :

— d'abord parce qu'elle méconnaît la bataille politique qui peut se mener dans et sur l'entreprise autour d'un mot d'ordre, même si sa réalisation n'est pas garantie par l'importance des forces évolutionnaires sur l'entreprise (on pourrait multiplier les exemples, notamment sur la question de l'augmentation uniforme)

— ensuite parce qu'elle est pour le moins contradictoire avec des appels ultra-gauches et irresponsables (au plein sens du terme) à continuer la grève sans les syndicats à la SNCF ...

# à la croisée des chemins

# lutte ouvrière à la croisée des chemins

## LA SECTE ECONOMISTE

Il y a encore quelques années, Voix Ouvrière offrait le modèle presque parfait d'une petite secte économiste vivant entièrement repliée sur elle-même. Elle se targuait avec orgueil... de n'avoir absolument pas changé depuis 30 ans. Elle s'appliquait à perpétuer jusque dans ses moindres détails une pratique immuable rodée par de longues années d'un travail obscur, ingrat, souterrain...

Dès cette époque, un spectre hanta Voix Ouvrière : c'était le spectre de la petite-bourgeoisie. Son principal souci, sa préoccupation constante fut donc dès le début de préserver la pureté du trotskisme des « influences mortelles de la petite-bourgeoisie » (104). Pour y parvenir elle aura deux moyens :

— d'abord en consacrant 99% de son activité à la rédaction et à la distribution de feuilles de boîte.

— ensuite, en appliquant rigoureusement ce que Voix Ouvrière appelle — avec modestie — sa « méthodologie organisationnelle bolchevique ». Cette expression ronflante recouvre chez elle une réalité bien particulière :

- un hypercentralisme assez peu démocratique, qui agglutine les militants autour de ce qui est à la fois la « cellule-mère » et la « direction historique ».

- une semi-clandestinité de l'ensemble de l'organisation, qui par souci de « conspirativité » transforme ses militants en véritables carbonari, quelle que soit par ailleurs la situation politique.

Durant toute son existence, on ne peut se contenter de dire que V.O. pratique un simple « rétrécissement économiste de l'agitation politique » ; elle va en effet beaucoup plus loin : elle combat violemment comme étant l'expression de déviations politiques toutes les formes d'activité politique qui ne s'

---

(104) Lutte de Classe No2 (mars 67)

duisent pas aux feuilles de boîte et à de rares meetings sur invitations. Les manifestations de rue, l'intervention dans les couches non-prolétariennes, les luttes anti-impérialistes, la participation aux élections, les tâches concrètes de construction d'une internationale révolutionnaire de masse... tout cela est présenté par V.O. comme une perte d'énergie dangereuse, une fuite en avant qui pousse les militants trotskistes à tourner le dos au prolétariat.

Sans le moindre égard pour la dialectique, elle oppose mécaniquement la propagande à l'agitation, l'activité politique générale à l'intervention dans les entreprises, etc ...

*« Remplacer (105) le sérieux dans la construction du parti révolutionnaire par des éclats propagandistes, même justes « programmatiquement » ne peut qu'aboutir à l'échec (106), comme par le passé. » (107)*

Cette position de principe, dont pendant des années VO ne s'écartera pas d'un pouce, est d'ailleurs autant une position morale que politique. Voyons par exemple ce passage très significatif écrit à ce moment des élections législatives de 1967 :

*« On peut concevoir que l'organisation révolutionnaire participe à la campagne électorale plus dans un but de propagande que dans un but d'agitation. Elle peut simplement mettre à profit l'intérêt exceptionnel que les masses portent dans ces circonstances à la politique, pour faire connaître l'organisation révolutionnaire et ses objectifs et faire une critique impitoyable du régime et des organisations soi-disant ouvrières qui le soutiennent indirectement. Là se pose une question morale (108) : demain ou après-demain, les travailleurs qui chercheront non plus sur les ondes mais dans la vie cette organisation révolutionnaire ont-ils des chances de la trouver aux bons endroits et, s'ils la trouvent, ne seront-ils pas déçus (109) ?*

*C'est le problème que ne se posent pas d'ordinaire les organisations trotskistes, car elles considèrent que cela va de soi, mais c'est le problème que nous, nous posons ouvertement, en le disant tout net : aucune organisation trotskiste, y compris la nôtre, n'est à l'heure actuelle suffisamment trempée, suffisamment sérieuse (110) pour pouvoir affronter la notoriété (111) soudaine que donnerait la participation de la façon exposée plus haut aux élections législatives » (112).*

---

05) souligné par nous

06) LO a été profondément marquée par les conceptions de ses ancêtres. Voir à ce sujet le célèbre article de J.Morand sur la manifestation du 1er Mai 1970 (LO No 88), qui porte un titre évocateur « parader ou vaincre ». Voir aussi LO No 35 sur la manifestation du 11 Mars 69.

07) Lutte de Classe No 2, p.4

08) souligné par nous (NDLR)

09) souligné par nous (NDLR)

10) souligné par nous (NDLR)

11) souligné par nous (NDLR)

12) Lutte de Classe No 2, p.3-4

## LES CONSEQUENCES DE MAI 68

Nous l'avons déjà souligné, le mouvement de mai 68 n'avait été ni compris, ni prévu par Voix Ouvrière. Ses militants, après quelques réticences, y ont participé, mais ils n'y ont joué absolument aucun rôle dirigeant, se contentant de suivre les initiatives centrales décidées par d'autres.

Pourtant Lutte Ouvrière a largement bénéficié de la radicalisation qui accompagna le mouvement de Mai, tant dans la jeunesse estudiantine que dans la jeunesse ouvrière. Il y a à cela deux raisons essentielles :

— d'abord une attitude « ouverte » par rapport au mouvement étudiant et lycéen (à la différence de la FER et de ses adeptes qui entrèrent en rupture brutale avec lui)

— ensuite la place spécifique qu'occupait LO dans l'extrême-gauche au lendemain de Mai (cf. le début de cette brochure).

C'est pourquoi elle a assisté à un certain gonflement de ses effectifs et de son audience dans le milieu étudiant et lycéen (dont elle flattait la sensibilité populiste) et en milieu ouvrier, où des sympathisants se sont regroupés autour des points d'appui que constituaient des feuilles d'entreprise distribuées de longue date.

Mais cette croissance assez rapide sinon des effectifs, du moins de la frange sympathisante de LO, va à son tour avoir des conséquences sur sa pratique nationale et locale :

— On a vu se regrouper autour de Lutte Ouvrière et à sa base des jeunes radicalisés par Mai 68, attirés par les idées révolutionnaires et soucieux de se lier à la classe ouvrière. Or ces jeunes militants n'avaient pas été passés au moule desséchant de l'économisme. On a constaté par exemple, malgré les consignes de leur direction, la présence régulière d'un bon nombre d'entre eux dans les manifestations organisées par la Ligue Communiste, tant le premier mai 70, que pour le soutien à la révolution indochinoise, ou contre le meeting d'Ordre Nouveau.

— On a vu adhérer à Lutte Ouvrière — notamment en province — quelques leaders du mouvement étudiant, qui apportèrent, au moins localement, une certaine compréhension du travail de masse, et de l'utilisation des « couches périphériques » à la classe ouvrière.

Cela ne suffit pas bien entendu à transformer radicalement l'intervention générale de LO, et a fortiori sa ligne politique. Mais ces faits posent les jalons d'une évolution possible.

Une autre donnée est également importante à considérer : la confrontation de LO aux autres groupes politiques.

Même si elle occupait une place à part dans l'extrême-gauche, même si elle ne se situait pas exactement sur leur terrain, Lutte Ouvrière a été depuis Mai confrontée à la pratique des autres organisations, et en particulier au cours des diverses manifestations, campagnes électorales de cette année.

A ce niveau, elle a pu faire un apprentissage empirique du travail de masse, qui s'est manifesté dans les comités d'usagers, lors de la campagne sur les transports en commun avec le PSU, ou de l'élection de Bordeaux. Pour le courant politique dont est issu LO, cela constitue une véritable nouveauté.

Toutes ces données ont déterminé une évolution insensible de la pratique politique de LO : mouvement lent, inégal, ponctué de régressions et de replis sectaires, mais qui tend globalement à l'élargissement du champ de ses activités et de ses formes d'apparition :

Depuis quelques temps, Lutte Ouvrière a non seulement participé à des initiatives communes avec d'autres groupes, que ce soit la Ligue (Conférence internationale de Bruxelles, manifestation pour le centenaire de la Commune) ou le PSU (transports) ; mais elle a fait plus : elle s'est lancée dans une série d'activités qu'elle aurait elle-même — il n'y a pas si longtemps — blâmées avec sévérité comme des démonstrations « publicitaires » visant à « parader » plus qu'à « convaincre » :

Ainsi, après avoir boudé les premières manifestations sur le procès de Burgos, Lutte Ouvrière y participa sous son propre sigle, ce qui constitua à cette époque un fait assez nouveau, et ressenti comme tel par ses propres militants. Ainsi elle présentera un candidat aux municipales à Bordeaux, ainsi que d'autres à Paris en commun avec le PSU. Ainsi elle organisera récemment une « fête de L.O. » pour donner à ses sympathisants une illustration champêtre et bon enfant de ses activités politiques (113).

A ces faits s'ajoutent des détails plus minimes, mais tout autant significatifs comme la publicité pour Lutte Ouvrière dans le très-bourgeois journal « Le Monde » : tout cela permet de cerner quelque chose comme une « transcendance » de cette organisation.

On constate même que, dans certains secteurs provinciaux, un début de présence à l'Ecole Emancipée commence à se produire, ce qui est également une chose bien nouvelle.

On a donc l'impression qu'aujourd'hui Lutte Ouvrière arrive plus ou moins confusément à une position-charnière : elle véhicule encore de très nombreux vestiges de son passé pan-économiste, mais elle commence aussi à n'être plus exactement semblable à l'image traditionnelle qu'elle a offert pendant des décennies à l'extrême-gauche.

---

(113) Voici — à titre de document — un article intitulé « tous à la fête » extrait d'une feuille de boîte de Lutte Ouvrière :

« C'est pour permettre à tous les travailleurs qui sympathisent aux idées révolutionnaires de se retrouver, de s'informer sur l'activité des révolutionnaires dans les entreprises, mais aussi de passer entre amis un agréable wee-kend de pentecôte que « Lutte Ouvrière » organise le samedi 29, dimanche 30 et lundi 31 Mai une grande fête à laquelle tous les travailleurs de X... sont cordialement invités.

Il y aura du soleil, du ciel bleu, de la verdure et des pâquerettes dans les prés (la fête aura lieu dans un parc à 30 kms de Paris)

Des jeux, des distractions pour tous, de 7 ans à 77 ans, sont prévus. De grandes vedettes de la chanson, des orchestres, du théâtre, des films, des jeux, des bals sont prévus pour tous les âges, pour tous les goûts.

Les enfants entreront et seront transportés gratuitement (un système de cars est prévu pour tous les participants depuis Paris)

Enfin tous, petits et grands, pourront se restaurer pour une somme modeste et vérifier qu'en bons matérialistes les révolutionnaires ne négligent pas les nourritures terrestres.

Trois jours de liberté durant lesquels nous pourrons oublier nos tracas et nous distraire, voilà ce que veut être la fête de Lutte Ouvrière.

Procurez-vous dès maintenant vos vignettes... »

## POURQUOI DES POURPARLERS EN VUE D'UNE FUSION

Après Mai 68, Lutte ouvrière s'est fait le chantre de l'oecuménisme révolutionnaire, en proposant la fusion en un seul parti de toutes les chapelles « gauchistes ». Cette opération tactique — dont nous avons donné les implications — devait se réaliser sur une plate-forme d'unité mini-minimale en 3 points, qui aurait permis de rassembler :

- ceux qui veulent l'unité
- ceux qui affirment qu'ils sont pour la révolution
- ceux que le PCF appelle « gauchistes » (114)

Cette opération — pour réussir — devait être menée « à chaud » dans une extrême-gauche en fusion où fleurissaient les idéologies les plus variées. Mais, en misant sur la confusion politique comme facteur de réussite dans une période où s'amorçait le déferlement de la vague spontanéiste, les camarades de L.O. risquaient fort de jouer les apprentis-sorciers. De plus ils se dérobaient aux tâches concrètes de clarification par le débat politique et préféraient prêcher l'Union et la Concorde, que de lutter — souvent à contre-courant — contre des lignes politiques qui exprimaient les pressions de la petite-bourgeoisie radicalisée désorientée par l'échec de Mai 68.

A cette époque, la Ligue avait refusé cette conception unitariste de la construction du parti. Mais — deux ans plus tard — elle proposa à Lutte Ouvrière de dépasser le stade d'un simple pacte d'unité pour des actions communes épisodiques, et d'entamer des pourparlers en vue d'une fusion organisationnelle.

Les commentateurs de service virent là un changement complet de ligne politique, puisqu'auparavant la Ligue Communiste était « contre l'Unité » et qu'elle avançait à ce moment des propositions « pour l'Unité ». Il s'agit là en fait d'une vision purement formelle et apolitique, car il importe d'analyser de près de quelle unité il s'agit et dans quel contexte politique elle intervient.

— Aujourd'hui le contexte général est celui d'une décantation dans l'extrême-gauche

Depuis Mai 68 l'évolution des différents groupes « gauchistes » a contribué à clarifier puissamment les données d'une politique d'alliance ;

\* Le mouvement maoïste qui avait connu un essor important en Mai 68, a traversé une grave crise. Là où il y avait des groupes fortement structurés, dont un (le PCMLF) avait même l'appui de la Chine, il ne reste aujourd'hui qu'une sensibilité « anarcho-maoïste » dans certaines couches de la petite-bourgeoisie et dans une frange très limitée de jeunes ouvriers, généralement non-syndiqués.

---

(114) il est véritablement navrant de voir aujourd'hui un camarade aussi estimable que Kaldy s'abaisser dans un numéro récent de Lutte Ouvrière à réécrire l'Histoire en affirmant à propos du Secours Rouge que Lutte Ouvrière avait toujours milité pour l'unité des révolutionnaires sur des bases claires (?) et que c'est cette absence de plate-forme précise qui fut cause de l'échec du S.R.  
Ne parlons pas ici du confusionnisme politique qui trace un trait d'égalité entre la fusion dans un parti et l'unité d'action dans le cadre d'un front uni contre la répression... Ces distinctions sont sans doute chez L.O. du domaine de la nuance byzantine...

Des regroupements divers, plus ou moins éphémères (CDP, Secours Rouge, Vive la Révolution, Ligne Rouge, etc...) vivent sur cette sensibilité. Mais leurs contours organisationnels sont flous, et le refus du léninisme dans ce domaine a conduit certains d'entre eux (ex-VLR) à l'auto-dissolution pure et simple dans un hypothétique « mouvement des masses ».

Les références théoriques à Staline et à Mao se sont peu à peu estompées au profit d'un verbiage politique qui emprunte à la fois à Emile Zola, Bakounine, au mouvement hippie, et plus récemment à la déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Les références à la Chine elle-même — si tapageuses au plus fort de la Révolution Culturelle — se sont faites aujourd'hui beaucoup plus discrètes. La politique contre-révolutionnaire de la bureaucratie chinoise au Pakistan (115), et la façon pour le moins originale dont les militants chinois mènent une lutte résolue contre le tigre de papier impérialiste américain à l'aide de ... raquettes de ping-pong et de balles de celluloid y sont peut-être pour quelque chose...

L'ultra-gauchisme des groupes mao-spontex, leur refus de l'activité syndicale, leur manque de sérieux dans le travail leur ont fait gaspiller la petite implantation dont ils commençaient à disposer. Aujourd'hui, ils vivent au rythme des fluctuations des couches petites-bourgeoises qui constituent leur point d'appui essentiel. Dans les quelques entreprises où ils interviennent, ils développent généralement une ligne anti-syndicale et un style général d'intervention qui les conduit rapidement à l'isolement et à la répression.

\* Le PSU qui, après Mai avait porté les espoirs de tant de militants ouvriers en rupture de stalinisme est apparu à son dernier congrès comme un conglomerat informe, dont les tendances — loin de s'affronter loyalement dans un réel débat politique — préféraient les batailles de procédures et les interventions manœuvrières dans le plus pur style parlementaire de la 4<sup>ème</sup> République.

La politique équilibriste qu'il s'est efforcé de mener entre le PC et les groupes révolutionnaires (côté cour/côté jardin) n'a d'égale que ses balancements au sein même de l'extrême-gauche entre trotskystes et mao-spontex. Sans compter que l'actuelle direction pourrait bien s'arrêter à moyen terme vers une alliance avec un parti socialiste renaissant de ses cendres à la veille des élections, et tremper dans des opérations avec Mitterand et peut-être la CFDT.

L'hétérogénéité de ce groupe, les fluctuations de sa direction compromettent souvent l'unité d'action sur des bases claires, notamment en milieu ouvrier où il n'a pratiquement aucune intervention organisée et suivie en dehors du strict cadre syndical

Mais il comporte en son sein des éléments sincèrement révolutionnaires, qui peuvent être partie prenante de la construction du parti révolutionnaire ; pour les gagner à cette perspective, la possibilité d'un regroupement constituant un pôle crédible constituerait une puissante force d'attraction.

\* L'A.J.S. est un groupe qui a survécu à la politique liquidatrice qu'il a développée en Mai 68, un groupe qui s'est même développé sur la

---

(115) cf. document rouge No 9 : « 10 documents sur la Guerre Civile au Pakistan »

base de campagnes (Speller, etc...), mais dont les déviations politiques se sont progressivement affirmées :

- au stade actuel, parler à son sujet de sectarisme, c'est sans doute user d'un pâle euphémisme : l'insulte, la calomnie, la violence physique continuent chez elle d'être monnaie courante dans les rapports entre militants révolutionnaires.

- la violence dont elle use à l'égard des révolutionnaires contraste passablement avec la servilité qu'elle manifeste envers les débris de la social-démocratie et notamment les chantres de la franc-maçonnerie : votant le rapport moral de Bergeron à F.O., soutenant la direction ultra-collaborationniste du SNI pour éviter la « stalinisation » (sic) du syndicat, célébrant la commune au coude à coude avec des hommes qui n'ont rien à envier aux Versaillais, et soutenant — sur le plan international — la réunification des deux Allemagnes pour réaliser le « Front Unique Ouvrier » entre le parti ouvrier social-démocrate de Willy Brandt et celui de W.Ulbricht (!!).

Là encore le sectarisme invraisemblable et le cours ultra-droitier permanent de ce groupe rendent difficiles des alliances autres que ponctuelles. Les militants de LO en ont d'ailleurs fait eux-mêmes plus d'une fois l'expérience...

Cette brève évocation montre à quel point il est farfelu — aujourd'hui plus encore qu'hier — de parler d'un « mouvement gauchiste » indifférencié, d'une « nuit d'extrême-gauche » où tous les chats révolutionnaires seraient gris...

Toute politique d'alliance et a fortiori d'unification doit tenir compte de la réalité organisationnelle et de la ligne politique des différents groupes en présence. Refuser de poser le problème en ces termes, c'est ouvrir la porte à toutes les pratiques opportunistes ; c'est aussi se préparer bien des désillusions...

— Si la Ligue Communiste a proposé la perspective d'une unification organique à Lutte Ouvrière, c'est en fonction de la réalité précise de ces deux groupes et des transformations en profondeur que leur union provoquerait dans l'extrême-gauche.

#### Où en est la Ligue Communiste ?

Les cercles Rouges qui donnèrent naissance au printemps 1969 à la Ligue Communiste avaient encore une base appartenant essentiellement à la jeunesse scolarisée. Leurs militants avaient conquis une large audience au travers des luttes étudiantes de Mai 68, mais l'implantation ouvrière se limitait à quelques cadres de l'ex-PCI, militants chevronnés pour la plupart, qui réalisaient un travail de masse effectif dans leur syndicat (116), mais dont le nombre était très limité. La première tâche de la Ligue Communiste dès sa constitution allait donc être de se donner les moyens — avec au départ des forces réduites — de percer en milieu ouvrier et de réaliser cette « accumulation primitive » de militants prolétariens sans laquelle aucune politique conséquente d'organisation n'est possible dans la classe ouvrière. Pour cela, la Ligue Communiste décida lors de son premier congrès de donner la priorité au travail ouvrier : détachant ses meilleurs cadres étudiants, ponctionnant ses

---

(116) cf. le livre « des soviets à Saclay » (éditions Maspéro)

effectifs militants sur les Facultés, elle concentra des forces très importantes dans l'intervention sur les entreprises.

Pour ce difficile travail d'implantation, l'organisation se dota progressivement des moyens d'intervenir efficacement : des cellules d'entreprises, structures vivantes où l'activité quotidienne locale et nationale était discutée régulièrement.

Des groupes Taupe Rouge rassemblant des contacts sympathisants et militants syndicaux prêts à travailler avec la Ligue Communiste furent mis en place. La sortie régulière de la feuille d'entreprise discutée en cellule et en groupe Taupe cimentait le travail des militants qui participaient à sa rédaction, et développaient publiquement sur l'entreprise les positions des militants révolutionnaires en se démarquant des positions réformistes.

Tout ce travail régulier était considérablement aidé par le fait qu'il s'appuyait sur une organisation politique dont le poids national s'était affirmé au cours des diverses campagnes (présidentielles, armée, Hérnot) et dans les luttes étudiantes, lycéennes et anti-impérialistes.

Cette organisation, en se voulant section de la IV<sup>ème</sup> Internationale, en assumant les tâches concrètes de construction et de renforcement des sections étrangères se dotait des moyens de manifester dans les faits son internationalisme autrement que par de belles déclarations de principe.

Cet arrachement brutal au milieu étudiant ne fut pas exempt au départ d'une bonne dose d'empirisme et de volontarisme : dans le choix des entreprises, dans les mots d'ordre et la conception générale des feuilles, des tâtonnements, des erreurs se multiplièrent. Le manque de régularité dans l'intervention, l'absence de renseignements précis sur les entreprises touchées donnèrent parfois naissance à des feuilles épisodiques et extrêmement propagandistes, et à un travail d'ensemble dont l'efficacité était assez faible.

Mais si — 3 ans après Mai 68 — les tâches essentielles restent encore à présent des tâches d'implantation, ces difficultés initiales sont en grande partie surmontées :

Les équipes de « pionniers » constituées après Mai 68 ont fait place à des groupes qui se sont stabilisés et ont acquis une plus grande expérience du travail d'entreprise. Peu à peu des militants ouvriers ont rejoint les rangs de la Ligue ou se sont organisés dans les groupes Taupe.

Aujourd'hui, pour la Ligue, la priorité au travail ouvrier ne constitue pas un vain mot : selon des statistiques réalisées à la veille de son second congrès national, en province 50% des cellules de la Ligue interviennent sur une ou plusieurs entreprises, 45% à Paris. Le nombre total d'entreprises sur lesquelles la Ligue Communiste distribue des feuilles est voisin de 200. (Lutte Ouvrière en recensait récemment près de 160).

Certes — il n'y a pas de miracle en ce domaine — la Ligue Communiste dispose encore de trop peu de cadres ouvriers implantés dans leur entreprise et capables d'y jouer un rôle dirigeant dans les luttes. Mais elle a dans l'énorme majorité des cas dépassé un simple stade de prospection, et son intervention s'appuie sur un répondant au sein même de l'entreprise, avec des militants capables de défendre ses idées.

Cela lui permet de poser très concrètement le problème des modalités du travail de masse dans le mouvement ouvrier organisé.

### \* Où en est Lutte Ouvrière ?

Lutte Ouvrière, dont nous avons longuement caractérisé la pratique politique tout au long de cette brochure est aujourd'hui forte de plusieurs centaines de membres et de plusieurs milliers de sympathisants. Son implantation dans les entreprises est réelle mais elle ne lui confère plus une place à part dans l'extrême-gauche, lui autorisant toute la démagogie : il sera de plus en plus difficile pour les camarades de Lutte Ouvrière de chercher leur cohésion politique dans un mythe (« nous les ouvriers, vous les étudiants »).

De même - surtout avec l'arrivée de nouveaux militants après mai - le refus d'assumer ses tâches politiques dans tous les domaines, lié au prétexte commode que l'on est « tendance » du mouvement gauchiste et pas une organisation, vont placer les militants de Lutte Ouvrière, s'ils se maintiennent dans cette voie, dans une position proprement intenable.

Sans compter que le terme de « tendance » dont les résonances sont à la fois politiques et syndicales permet tous les glissements, tous les tours de passe-passe (Cf. le tract SNCF signé « les cheminots de la tendance Lutte Ouvrière »).

Enfin l'accroissement numérique, le lent élargissement de la pratique politique de Lutte Ouvrière ne peuvent pas ne pas retentir sur son propre fonctionnement interne :

— en s'affirmant comme organisation, la Ligue s'engage à remplir des devoirs vis-à-vis de ses propres militants : elle s'applique à donner à ses membres une formation politique vivante dans ses cellules qui sont à la fois une structure où se prépare l'intervention, mais aussi où se discute la ligne de l'organisation dans son ensemble ; la diffusion régulière de bulletins intérieurs, la reconnaissance de principe et l'exercice effectif du droit de tendance, l'existence de congrès dont les textes sont rendus publics, sont également des garanties d'un fonctionnement démocratique.

— en se présentant comme une « tendance (prolétarienne) du mouvement gauchiste » (fameux veau à cinq pattes théorique que celui-là !) Lutte Ouvrière peut se permettre de parler avec Brio du centralisme démocratique de la future organisation révolutionnaire, et se dispenser en grande partie de son application à présent : pas de congrès, pas de tendances, mais un « débat permanent » (essentiellement oral ?) entre les militants responsables.

Une mise en tutelle des sympathisants condamnés pour souvent des années aux conversations individuelles dans les cafés jusqu'à ce qu'« ils aient bien compris » la ligne de Lutte Ouvrière ; un système de formation politique qui engendre naturellement suivisme et dogmatisme.

Un tel fonctionnement parfaitement adapté à celui d'une petite secte apparaît comme un cadre bloquant et paralysant la réflexion et le débat politique, quand la dite « tendance » commence à devenir une organisation qui n'ose pas dire son nom...

Dans la réalité organisationnelle de Lutte Ouvrière sont inscrits soit les germes d'une évolution positive permettant un dépassement de sa pratique économiste, surtout dans le cadre accepté d'une organisation unifiée, soit l'amorce de contradictions internes et d'une régression politique. Lutte Ouvrière est aujourd'hui à la croisée des chemins.

## — Quel est l'enjeu ?

Une union réussie de nos deux organisations aurait des conséquences très importantes vis-à-vis de la classe ouvrière et notamment de ses éléments les plus avancés :

Une organisation unifiée, présente d'emblée sur près de 300 entreprises constituerait une force politique minoritaire non négligeable au sein même du mouvement ouvrier.

Elle attirerait à elle toute une série de militants ouvriers qui regardent avec sympathie du côté de la Ligue et de Lutte Ouvrière, mais qui soit hésitent à choisir entre les deux organisations, soit ne sont pas encore prêts à s'engager dans l'état actuel des rapports de force au sein de l'extrême-gauche.

Cette frange de sympathisants ouvriers est peut-être l'enjeu le plus considérable de la fusion, et ceci d'autant plus que si elle s'est réduite numériquement, elle a connu un lent processus de maturation politique : ces travailleurs, même les plus jeunes, ne se contentent plus aujourd'hui de simplismes politiques (« étudiants/ouvriers tous unis », « à bas le capitalisme ») mais demandent des réponses précises aux problèmes politiques que posent l'actualité et leur intervention dans leur entreprise.

Ainsi la Ligue Communiste souligne l'importance politique d'un tel rapprochement.

Mais elle pense que sa réalisation repose sur un certain nombre de postulats, lesquels doivent être vérifiés ou infirmés dans le débat politique et la pratique unitaire :

— Les militants de Lutte Ouvrière seront capables dans le cadre de l'unité d'action, puis de l'unité organique de dépasser leurs horizons économicistes, en étant d'une part partie prenante d'une intervention dans l'ensemble de la lutte des classes et non pas simplement dans la sphère des rapports patrons-ouvriers ; en assumant d'autre part les tâches concrètes de construction d'une Internationale révolutionnaire de masse.

— Malgré les divergences politiques importantes qui opposent nos courants, et ne sont pas réductibles par un simple effort de « bonne volonté », il est possible de dégager une base d'accord minimale d'unité d'action, faisant clivage avec d'autres groupes politiques, notamment dans le travail au sein du mouvement ouvrier, et permettant une intervention commune prolongée sur des thèmes et dans des formes choisies en commun.

— L'acceptation loyale par la minorité Lutte Ouvrière du centralisme démocratique, avec toutes les garanties définies dans le protocole d'accord, rendrait l'organisation viable, en alliant la plus large démocratie interne et la cohérence dans l'intervention à l'extérieur de l'organisation, sur la base d'une discipline librement consentie.

— Du Congrès d'Unification se dégagera — à la suite d'un débat suivi et de votes sur des textes contradictoires — une orientation politique et un programme marxiste révolutionnaire clairement définis qui constitueront là les bases politiques générales de l'organisation unifiée jusqu'au Congrès suivant.

## CE QUI A ETE FAIT

Après une première phase de discussions, un protocole d'accord a été signé en commun par la Ligue et Lutte Ouvrière (cf. ANNEXE)

Ce protocole d'accord prévoyait :

- 1 - que l'organisation unifiée serait section française de la Quatrième Internationale
- 2 - qu'elle serait régie par le centralisme démocratique avec principe du droit de tendances à s'organiser
- 3 - qu'elle interviendrait dans toutes les couches de la population tout en centrant l'essentiel de ses forces dans le travail en direction de la classe ouvrière.

Les camarades de Lutte Ouvrière avaient demandé — ce qui est tout naturel — un certain nombre de garanties quant aux droits et aux devoirs d'une minorité au sein de l'organisation française, et de la section française elle-même au sein de l'Internationale.

Des assurances ont été données à ce niveau.

Le processus de rapprochement devait s'engager dans une seconde phase définie comme une « phase de vérification pratique » :

La Ligue Communiste et Lutte Ouvrière décidaient de coordonner leurs activités pour mener à bien un certain nombre de campagnes dans la classe ouvrière, et de mobilisations centrales. Les instances de la Ligue Communiste et de Lutte Ouvrière devaient collaborer à tous les niveaux pour mettre ces accords en pratique.

Depuis lors, un certain nombre d'activités ont été réalisées en commun :

- Conférence internationale de Bruxelles
- présentation de Gérard Barthélémy (LO) et de Jean Métais (LC) aux élections de Bordeaux à la rentrée 71
- manifestation internationale pour le centenaire de la Commune, les 15 et 16 Mai
- parution de deux brochures Ligue/Lutte Ouvrière sur les augmentations uniformes
- intervention par tracts communs Ligue/Lutte Ouvrière sur la grève à DOMECH (Bordeaux).

Tout ceci forme un ensemble éminemment positif. Mais les progrès réalisés dans la voie de l'unité d'action ne constituent pas encore un tout suffisamment probant :

L'unité s'est en effet cantonnée à des initiatives ponctuelles (meetings, manifestations) et à des parutions (brochures). Elle ne s'est pas traduite suffisamment par une activité prolongée en commun notamment dans le mouvement ouvrier. Elle ne s'est pas réalisée non plus lors de plusieurs grandes mobilisations qui ont marqué les luttes de cette année.

Il serait vain de masquer ce fait ; il serait également inopérant de prétendre l'expliquer simplement par une « mauvaise volonté » de part ou d'autre, ni par des rendez-vous manqués.

Les difficultés rencontrées pour la réalisation pratique d'une unité d'action sur laquelle il y avait un accord de principe tiennent — entre autres — à plusieurs raisons :

- 1 - des choix politiques opportunistes (notamment dans l'hiver 71)
- L'hiver 71 s'est caractérisé par 3 intenses mobilisations dans lesquelles la Ligue a joué un rôle important :
- l'affaire Guiot, et les mobilisations lycéennes
  - la manifestation contre le meeting d'Ordre Nouveau au Palais des Sports
  - la grève des Batignolles et le vaste mouvement de soutien qui l'accompagna

Dans toutes ces mobilisations, Lutte Ouvrière était cruellement absente :

Lors de l'affaire Guiot, ses militants ont suivi le mouvement, sans directives, car Lutte Ouvrière consacre essentiellement ses efforts à l'intervention sur les entreprises...

Lors des manifestations anti-fascistes contre le meeting d'Ordre Nouveau, les dirigeants de Lutte Ouvrière invitèrent leurs militants à rester chez eux dans leurs pantoufles. Ils eurent même cette belle audace de prendre à partie les manifestants qui osaient « jouer à la gué-guerre » (sic), et d'expliquer qu'il fallait s'y prendre autrement...

Lors de la grève des Batignolles sur laquelle se concentra l'attention du pays pendant plusieurs semaines, et pour laquelle des millions furent collectés, Lutte Ouvrière se montra fort discrète... En effet Lutte Ouvrière consacrait l'essentiel de ses efforts à l'intervention... sur d'autres entreprises : ses grands principes lui interdisaient d'intervenir sur une entreprise, dans laquelle elle n'avait aucun militant.

Ces faits, déjà troublants, s'éclaircissent sous un jour tout à fait particulier, quand on sait que Lutte Ouvrière vit soudain l'activité de ses militants se réveiller... pour préparer les élections municipales, en commun avec le PSU.

Si pendant ce trimestre l'action commune a été réduite alors que les occasions n'ont pourtant pas manqué, c'est essentiellement parce que nos deux organisations ont fait des choix politiques assez différents.

- 2 - un léger soupçon de sectarisme Lors des grèves à Renault et à la SNCF, le moins que l'on puisse dire est que les responsables de Lutte Ouvrière n'ont pas dépensé une énergie considérable pour faire eux-mêmes des propositions de travail unitaire ou accepter celles qui leur étaient faites.

L'affaire mérite d'être éclaircie. Il se peut qu'il s'agisse là de difficultés passagères. A moins que l'Histoire ne se répète en farce et que Lutte Ouvrière ne connaisse à son tour un petit vent de triomphalisme...

## COMMENT CONTINUER ?



Le seul moyen de redonner un nouveau départ au processus engagé, c'est de relancer l'unité d'action prolongée à tous les niveaux, en même temps que le débat politique par la polémique publique.

Cette unité, si elle veut être féconde, doit trouver son expression sur l'ensemble des fronts de lutte et pas seulement dans le domaine du travail dans la classe ouvrière ; elle doit également se vérifier dans le cadre d'un travail de masse, ce qui est sans doute le

meilleur terrain, où les militants de deux organisations puissent parvenir à se débarrasser d'un sectarisme primaire pour placer les divergences là où elles se situent réellement, où ils puissent apprendre à se connaître et à travailler ensemble.

La Ligue Communiste quant à elle s'emploiera à multiplier les propositions en ce sens.

Paris, juillet 71

F.LOURSON

## ANNEXE : PROTOCOLE D'ACCORD LIGUE COMMUNISTE — LUTTE OUVRIERE

La crise de Mai-juin 68 a une fois de plus démontré l'impérieuse nécessité d'un parti ouvrier révolutionnaire, capable d'offrir aux travailleurs une autre perspective que la politique réformiste des organisations traditionnelles, politiques et syndicales, de la classe ouvrière française.

La Ligue Communiste et Lutte Ouvrière, conscientes que l'unification de leurs deux tendances pourrait constituer un pas important vers la construction de ce parti, conscientes aussi de leurs responsabilités dans la période actuelle, ont depuis six mois, engagé des discussions destinées à examiner les possibilités, les voies et les modalités de leur unification, sur la base de leur acquis théorique commun : le programme de l'Internationale Communiste de Lénine et Trotsky, et celui de l'Opposition de Gauche au stalinisme, condensé dans le Programme de Transition de la Quatrième Internationale.

Compte tenu des divergences présentes existant sur certaines questions entre la Ligue Communiste et Lutte Ouvrière, les directions respectives des deux tendances ont d'un commun accord décidé de procéder en trois phases.

La phase exploratoire de ces discussions qui prend fin par la rédaction de ce présent texte commun a permis de faire l'inventaire de toutes les divergences, tant politiques que pratiques, existant entre les deux tendances. Si ces divergences ne sauraient être sous-estimées, ni passées sous silence, La Ligue Communiste et Lutte Ouvrière estiment cependant qu'elles sont compatibles, voire résorbables, dans le cadre d'une organisation commune.

La deuxième phase qui s'ouvre aujourd'hui est une phase de vérification pratique. Celle-ci doit montrer la possibilité d'une activité commune de la Ligue Communiste et de Lutte Ouvrière, et donc la viabilité de l'organisation unifiée.

Premièrement, dans ce but, la Ligue Communiste et Lutte Ouvrière décident de coordonner une partie de leurs activités pour mener en commun un certain nombre de campagnes.

Elles ont appelé ensemble à participer au rassemblement international des révolutionnaires à Bruxelles, les 21 et 22 novembre : « Pour l'Europe rouge, contre l'Europe du Capital ». Elles organiseront ensemble des campagnes ouvrières concernant l'augmentation non hiérarchisée des salaires face à la politique de « défense de la hiérarchie » des grandes centrales syndicales, la dénonciation des conditions de travail et d'insécurité dans les grandes entreprises et le scandale des transports en commun dans la région parisienne.

Les instances à tous les niveaux de la Ligue Communiste et de Lutte Ouvrière collaboreront afin de mettre ces accords en pratique.

Deuxièmement, au cours de cette période d'activité commune, et dès qu'il sera d'un commun accord possible de le faire, en fonction du déroulement de ce processus, la Ligue Communiste et Lutte Ouvrière envisageront la fusion de leurs hebdomadaires respectifs, Rouge et Lutte Ouvrière, afin de vérifier, plusieurs mois avant que l'unification soit effective, les possibilités d'expression des tendances dans un journal unique ; une telle collaboration préalable

pendant un temps suffisant étant seule capable de vérifier concrètement ce que la Ligue Communiste et Lutte Ouvrière entendent par les droits et les limites de l'expression publique des tendances.

Parallèlement à ces activités communes, la Ligue Communiste et Lutte Ouvrière continueront leurs discussions afin de procéder à l'élaboration d'un programme commun d'unification, traitant de la situation politique française et internationale, ainsi que des statuts codifiant le fonctionnement de l'organisation unifiée.

Ces discussions seront publiques et menées sous forme de réunions, de débats, de brochures communes, d'échanges d'articles, ou de tout autre moyen décidé en commun. Bien entendu, chaque tendance pourra donner l'écho de son choix à cette discussion dans sa propre presse indépendante (hebdomadaires, tant qu'ils sont séparés, revues, brochures, etc...). Si le test de l'activité commune se révèle positif, si l'édition d'une presse unique permettant la collaboration des deux tendances s'avère possible, et si le programme d'unification rencontre l'adhésion des militants des deux tendances, s'ouvrira dans les délais décidés d'un commun accord la troisième phase au cours de laquelle le processus d'unification organique des deux tendances sera alors engagé, un congrès d'unification devant alors être convoqué.

Des discussions menées pendant les phases exploratoires, il ressort que les points suivants peuvent être retenus pour délimiter les grandes lignes concernant le fonctionnement et l'activité de l'organisation qui naîtra alors.

1 — L'organisation unifiée serait section française de la Quatrième Internationale. Les militants des deux organisations fusionnées participeraient à l'élaboration politique dans les organismes de direction de la IVème Internationale (Congrès Mondial Comité exécutif international, secrétariat unifié) à la discussion internationale avec les organisations membres de la IVème Internationale, à la construction de l'Internationale.

Sur la base de cet accord, le Secrétariat Unifié s'engagerait à ne pas modifier la direction de la section française démocratiquement élue lors des congrès. Il s'engagerait également à respecter l'orientation adoptée majoritairement lors des congrès et par les organismes de direction de l'organisation unifiée. Son représentant prononcerait une déclaration dans ce sens lors du congrès d'unification. Cet engagement serait publié en annexe des statuts.

2 — Le fonctionnement de l'organisation unifiée serait régi selon les règles du centralisme démocratique : unité dans l'action, libre expression des tendances. Les statuts de l'organisation unifiée prévoieraient la représentation des tendances minoritaires dans les organismes de direction. En particulier le Congrès d'Unification déciderait la représentation proportionnelle des tendances Lutte Ouvrière et Ligue Communiste à tous les niveaux. Cette clause serait reconduite tant que subsisteraient les deux courants comme tendances séparées au sein de l'organisation. Le Congrès de l'organisation unifiée déterminerait et voterait les orientations par secteur d'intervention, valables pour toute l'organisation.

Les tendances s'exprimeraient par le canal des publications de l'organisation unifiée, qui aurait fait preuve, pendant la période précédente de sa capacité à garantir leur libre expression. En ce qui concerne l'expression publique des tendances dans la presse, une

direction politique du journal serait constituée. Elle serait élue à la proportionnelle des deux tendances, soumise au contrôle du Comité Central de l'organisation unifiée et chargée d'assurer le fonctionnement démocratique de la presse. La minorité jouirait automatiquement dans chaque numéro de l'hebdomadaire, d'un certain nombre de pages dont elle serait libre de disposer chaque semaine. Par ailleurs, la direction du journal serait responsable pour s'entourer de collaborateurs souhaitables à la bonne marche d'une presse révolutionnaire régulière, et pour constituer un Comité de Rédaction sans distinction de tendance, ce qui implique la participation des militants des deux tendances à ce comité de rédaction.

La même procédure serait valable dans la (ou les) revue(s). Par exemple la minorité disposerait de quatre ou cinq pages ou d'un article automatiquement à chaque numéro.

A cette discussion normale, ainsi codifiée, que la minorité serait libre de mener ou pas, s'ajouteraient les discussions nationales de toute l'organisation sans préjuger des tendances qui pourraient se former. Celles-ci prendraient place dans des tribunes de discussion dont le volume serait fonction des circonstances (question politique particulière, préparation de conférence ou de congrès, etc...)

Au niveau public, lorsque les sujets traités exigeraient plus de développement, l'édition de bulletins de discussion serait entreprise sans limitation a priori de la place. Ces bulletins se présenteraient, au libre choix des deux tendances impliquées dans la fusion, soit sous forme de discussions entre les deux tendances, soit comme la présentation unique d'une position. Ils seraient vendus publiquement.

Pour le bulletin intérieur, qui serait diffusé régulièrement à l'intérieur de l'organisation unifiée, une direction paritaire avec égale représentation des deux tendances assurerait sa diffusion et sa confection.

3 — Le travail d'implantation dans la classe ouvrière, à la fois syndical et politique, constituerait l'axe d'activité déterminant de l'organisation unifiée ; il impliquerait que l'essentiel des effectifs soit consacré à ce travail.

Cependant l'organisation unifiée interviendrait dans tous les milieux. Pour chacun d'eux (ouvriers, jeunesse, paysans, enseignants...) la répartition des forces serait du ressort des directions à tous les niveaux en application des orientations définies au congrès et de l'axe prioritaire défini ci-dessus.

4 — La cellule serait l'organisation de base de l'organisation unifiée. Dans leurs secteurs respectifs d'activité, les cellules interviendraient selon les orientations définies par les instances de direction. Les cellules éliraient dans les congrès des directions de section, de ville, de région, qui contrôleraient leur activité.

L'affectation de nouveaux adhérents serait décidée en dernière instance par les directions correspondantes, après consultation du militant ou de la cellule concernée. Les militants des deux organisations fusionnées ne seraient pas déplacés de leur milieu d'intervention antérieur à la fusion, sauf accord des deux tendances.

5 — L'implantation révolutionnaire dans les entreprises nécessiterait à la fois une apparition politique autonome de l'organisation unifiée par une intervention régulière de ses cellules ouvrières, et une activité régulière des militants ouvriers révolutionnaires dans les syndicats, particulièrement dans la CGT.

La Ligue Communiste et Lutte Ouvrière sont conscientes qu'elles ont souvent mené des expériences différentes dans ce domaine, mais elles estiment que leur accord politique sur des thèmes de ce travail d'implantation permettrait de réaliser une synthèse des différents points de vue, afin de développer et de renforcer l'organisation unifiée.

pour LUTTE OUVRIERE  
François DUBURG  
Jean LIEVIN  
Jacques MORAND

pour la LIGUE COMMUNISTE (SFQI)  
Pierre FRANK  
Charles MICHALOUX  
Henri WEBER



## SOMMAIRE

MAI 68, LA TENDANCE PROLETARIENNE, ET L'UNITE DES REVOLUTIONNAIRES .....	p. 5	
l'image que Lutte Ouvrière a d'elle-même .....	p. 5	
les conséquences de cette vision du monde sur la tactique de construction du parti révolutionnaire après Mai 68 .....	p. 6	
la place particulière de Lutte Ouvrière dans l'extrême-gauche au lendemain de Mai 68 .....	p. 8	
trois ans après Mai, il faut tirer un premier bilan .....	p.10	
LES CONCEPTIONS POLITIQUES DE LUTTE OUVRIERE :		
UNE VARIETE D'ECONOMISME .....	p.12	
Comment construire le parti révolutionnaire ?		
la stratégie du collier de perles .....	p.12	
un vieux débat : la polémique de Lénine contre les économistes .....	p.13	
l'économisme particulier de Lutte Ouvrière .....	p.14	
Comment Lutte Ouvrière justifie-t-elle ses choix ? .....	p.16	
Le « néo-économisme » .....	p.18	
LA PREMIERE CONSEQUENCE DE L'ECONOMISME DE LUTTE OUVRIERE : LE REFUS DE S'AFFIRMER EN TANT QU'ORGANISATION, LE REFUS D'ASSUMER TOUTES SES TACHES POLITIQUES .....		p.19
Organisation politique ou tendance prolétarienne du « mouvement révolutionnaire » .....		p.19
Intervenir chaque fois que possible dans les luttés sociales importantes, ou se contenter de « faire du bon travail dans sa boîte » et « donner le point de vue des révolutionnaires sur l'actualité » .....		p.21
un exemple : la grève des Batignolles .....		p.25
une rencontre inattendue (mais logique) : le « spontanéisme » de Lutte Ouvrière .....		p.28
DEUXIEME CONSEQUENCE DE CETTE POLITIQUE ECONOMISTE : UNE PRATIQUE OPPORTUNISTE ET DEFICIENTE DANS LES COUCHES NON-PROLETARIENNES .....		p.30

la pratique à la base .....	p.30
la politique au sommet .....	p.32
<b>TROISIEME CONSEQUENCE DE CETTE POLITIQUE ECONOMISTE : UNE CONCEPTION RESTRICTIVE DU TRAVAIL DANS LA CLASSE OUVRIERE .....</b>	
	p.35
<b>QUATRIEME CONSEQUENCE DE L'ECONOMISME : LA TENDANCE A S'ADAPTER AU NIVEAU DE CONSCIENCE DE L' « OUVRIER MOYEN » .....</b>	
	p.37
<b>QU'EST-CE QUE L'INFLUENCE DU STALINISME AUJOURD'HUI ? COMMENT MENER LA LUTTE CONTRE ELLE .....</b>	
	p.42
<b>Ce que dit Lutte Ouvrière</b>	
. Une référence aux analyses fondamentales de Trotsky .....	p.43
* Une bonne description concrète de l'emprise du stalinisme sur la classe ouvrière française au niveau des entreprises .....	p.44
* Une référence à la crise du stalinisme .....	p.45
<b>Ce que Lutte Ouvrière ne dit pas .....</b>	
	p.46
* la crise du stalinisme .....	p.46
* l'influence du stalinisme s'étend à la quasi-totalité des couches de la société .....	p.47
* un exemple : l'implantation de la Ligue dans la région rouennaise .....	p.49
<b>REVOLUTIONNAIRES ET SYNDICATS .....</b>	
	p.51
<b>Comment poser le problème</b>	
* faut-il militer dans les syndicats .....	p.51
* Que faire dans un syndicat ? .....	p.53
- la pratique du PCF dans les organisations syndicales .....	p.53
- l'intervention des militants révolutionnaires dans les syndicats .....	p.55
* Faut-il prendre des responsabilités syndicales ? .....	p.62
* Quel syndicat choisir ? .....	p.62
* Comment organiser ses militants ? .....	p.63

Des divergences non négligeables . . . . .	p.65
* Comment se battre contre la bureaucratie réformiste ?	
Le danger des analyses localistes . . . . .	p.65
* Des positions souvent ultra-gauches . . . . .	p.70
* Quelle analyse de la CFDT ? . . . . .	p.72
LE ROLE DES BULLETINS D'ENTREPRISE . . . . .	p.76
feuille de boîte et travail syndical . . . . .	p.77
le contenu des feuilles de boîte : encore et à nouveau sur l'économisme . . . . .	p.78
LUTTE OUVRIERE A LA CROISEE DES CHEMINS . . . . .	p.86
la secte économiste . . . . .	p.86
les conséquences de Mai 68 . . . . .	p.88
Pourquoi des pourparlers en vue d'une fusion ? . . . . .	p.90
Ce qui a été fait . . . . .	p.96
Comment continuer ? . . . . .	p.97
ANNEXE : PROTOCOLE D'ACCORD LIGUE COMMUNISTE — LUTTE OUVRIERE . . . . .	p.99



B. P. 201 - Paris 13<sup>e</sup>

25 F ..... 25 mois : 8 mois  
 30 F ..... 1 an  
 40 F ..... 2 ans  
 60 F ..... 1 an  
 80 F ..... 2 ans  
 100 F ..... 1 an  
 100 F ..... 100 F

C.C.P. Paris 25 043 88

# abonnez-vous à **rouge**

hebdomadaire de la Ligue Communiste  
(Section Française de la IV<sup>e</sup> Internationale)



**B. P. 201 - Paris 19<sup>e</sup>.**

Pli ouvert : 6 mois .....	25 F
1 an .....	50 F
Pli fermé : 6 mois .....	40 F
1 an .....	80 F
Par avion : 6 mois .....	50 F
1 an .....	100 F
Abonnement de soutien .....	100 F

C.C.P. Paris 25 043 88

**A**CHEVÉ D'IMPRIMER  
EN AOÛT 1971 SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE CH. CORLET, 22-26, RUE  
DE VIRE, A 14 - CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : 3<sup>e</sup> TRIMESTRE 1971  
N° IMPRIMEUR : 8872 - N° ÉDITEUR : 477  
PREMIER TIRAGE : 5.000 EXEMPLAIRES



brochure diffusée par :  
la jeune garde socialiste/belgique  
la ligue communiste/france  
la ligue marxiste révolutionnaire/suisse  
la ligue communiste révolutionnaire/  
luxembourg

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00005529 5

François Maspero, éditeur  
1, place Paul-Painlevé, Paris-V<sup>e</sup>

3,00 F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

